ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-CINQIÈME.

QUESTIONS

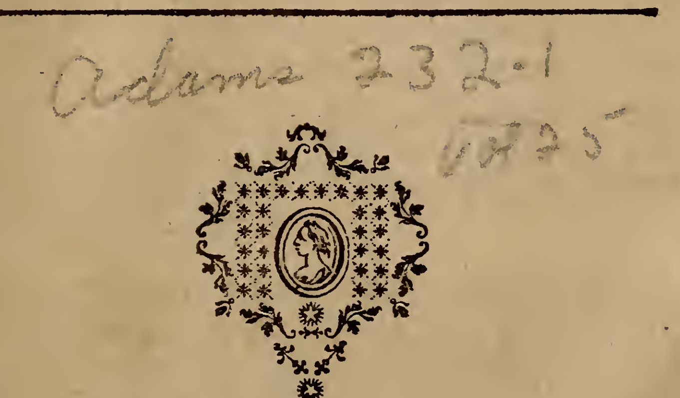
SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

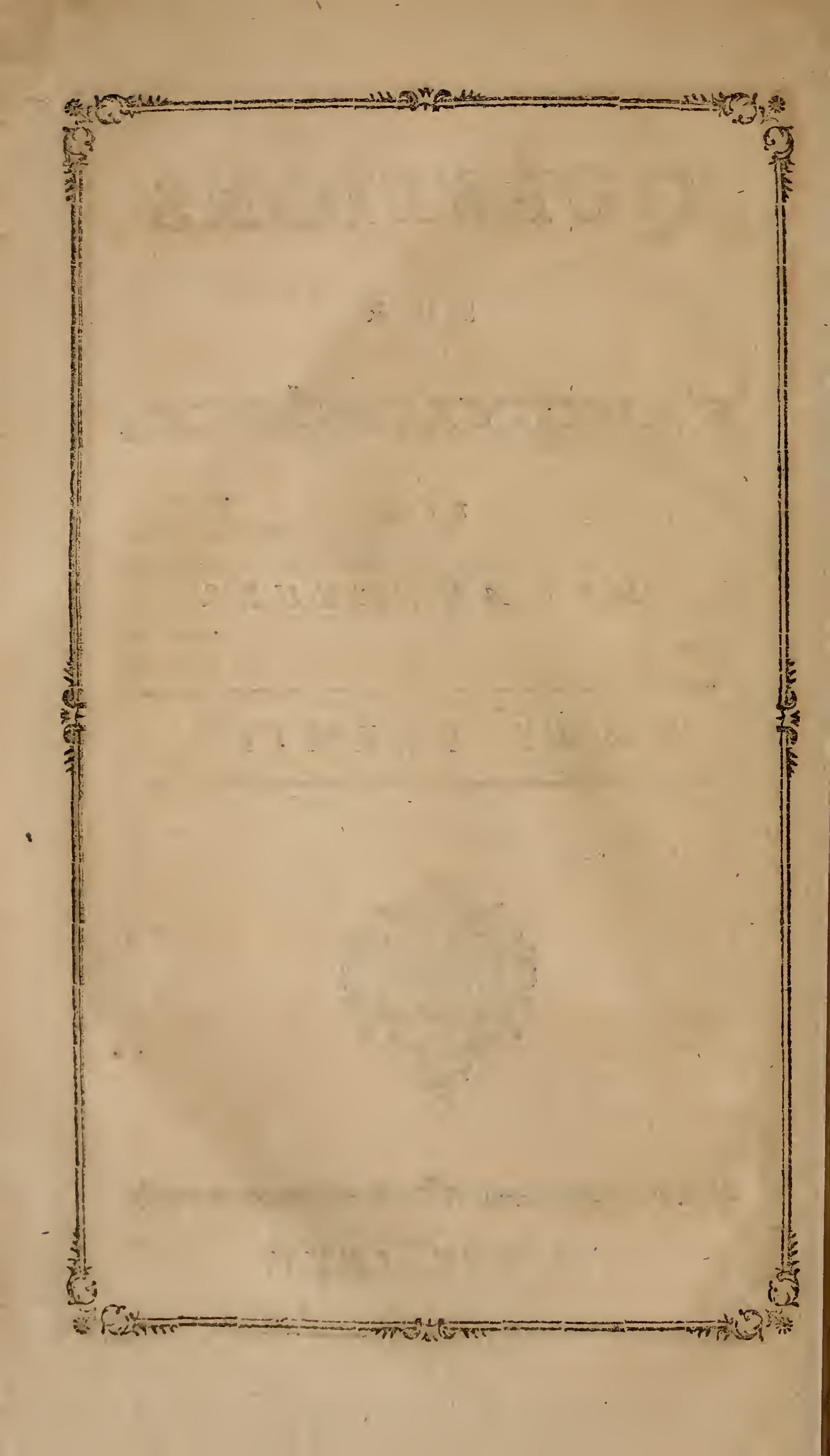
DES AMATEURS.

TOME PREMIER.





M. DCC. LXXV.





INTRODUCTION.

QUELQUES gens de lettres qui ont étudié l'Encyclopédie, ne propofent ici que des queftions, & ne demandent que des éclairciffemens ; ils fe déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent fur-tout de ce qu'ils avancent ; ils refpectent ce qu'il doivent refpecter ; ils foumettent leur raifon dans toutes les chofes qui font au-deffus de leur raifon, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie eft un monument qui honore la France ; auffi fut-elle perfécutée dès qu'elle fut entreprife. Le difcours préliminaire qui la précéda était un veftibule d'une ordonnance magnifique & fage qui annonçait le palais des fciences ; mais il avertiffait la jaloufie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parut ; la baffe littérature fe déchaîna ; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encor paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité ; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immenfe qui eft de vingt-deux volumes *in-folio* ; on l'a contrefait en Italie ; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la maniere de leur pays ; on le contrefait chez les Suiffes : & les additions dont on le charge

ſont ſans doute entiérement oppoſées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France ; des Français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un haſard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainſi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cent cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux ſiecles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matiere du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles ; ils ne voulaient point être connus ; & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes ; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublièrent pas. Quelques jéſuites qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre ; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent : car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie ; on avait à choiſir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprime-

rie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais : on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres ; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis précisément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulſionnaire, ſe chargea au nom de ſes confrères de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems ſur le théatre des marionnettes de St. Médard, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 Mars 1749, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles, en préſence de cent convulſionnaires ; ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur ; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trévoux, des bâteleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encor plus, de tout mérite.

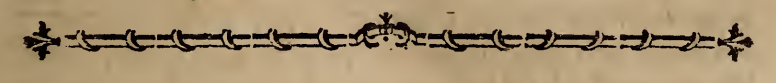
Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accuſait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, diſait-on, *la malice ; le premier tome eſt plein des renvois aux derniers, donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin.* Nous n'exagerons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination ; mais enfin la raiſon l'emporte. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de *la Sageſſe* de *Charon*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage de *Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vuide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école, & là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents & ceſſé de mordre.

Comme la plûpart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déja commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pourront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons ; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains ; & c'eſt alors qu'elles pourront recevoir la vie.



QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

A

NOUS aurons peu de queſtions à faire ſur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus néceſſaire qu'on ne croirait, eſt de *Céſar Du Marſais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'eſprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philoſophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce ſage qui était pauvre, & dont l'éloge ſe trouve à la tête du troiſième volume de l'Encyclopédie, fut perſécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche ; & ſans les générosités du comte de *Lauraguais*, il ſerait mort dans la plus extrême misère. Saiſiſſons cette occaſion de dire que jamais la nation françaiſe ne s'eſt plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites ſans oſtentation. Nous avons vu plus d'un miniſtre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le ſecret. *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'état ; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien, & par-là ils ſont au-deſſus de *Fouquet* autant que par leur naiſſance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point ſe fâcher. Que le

lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre *A* qui a été ſi bien traitée par feu Mr. *Du Marſais*, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matière.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ploierait*, &c. la raiſon n'en eſt-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai*? nous diſions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois* Lors qu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caractères : & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics. Mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes ſe crurent obligés de faire rimer *françois* à *loix*, *rois*, *exploits*: & alors les mêmes académiciens qui venaient de pronocer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce de vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue :

> Quel ſpectacle d'effroi! grand Dieu, ſi toutefois
> Quelque choſe pouvait effrayer les *François*.

le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous François premier *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait :

> Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois* :
> Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau*, lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & si vous prononciez *je croyois*, en faisant sentir les deux *o*, personne ne pourait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles, ne ménagez-vous pas aussi nos yeux ? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare ?

Vous enseignez la langue française à un étranger; il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais*; il vous demande pourquoi vous adoucissez la prononciation de la dernière syllabe, & pourquoi vous n'adoucissez pas la précédente ; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire succéder une diphtongue à une autre. La dernière syllabe, lui dites-vous, dont le son reste dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuse que les autres, & c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous repliquera; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertissez dans la conversation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarrassez beaucoup lorsque vous orthographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme. Telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer; c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *bandkerchief* ſe prononce *ankicher*? & quel étranger imaginera que *Paon*, *Laon* ſe prononceront en français *Pan* & *Lan*? Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* & de la lettre *x*; parce qu'ils ne la prononcent plus. Que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment devinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A

A, troiſiéme perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre, & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé; pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe: *la différence qu'il y a*; *la diſtance qu'il y a entr'eux*; eſt-il rien de plus languiſſant à la fois

& de plus rude ? N'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement, *la diſtance*, *la différence entr'eux* ? A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le diſcours ſec & diffus, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts ?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a* ? *Il va à Paris*, *il a Antoine en averſion* ? trois & quatre *a* ſont inſupportables ; *il va à Amiens*, *& delà à Arques*.

La poéſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permettre cet achopement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire,

Muove ſi il vecchiarel canuto e bianco,

Dal dolce luogo ove ha ſua eta fornita.

L'*Arioſte* a dit :

Non ſa quel che ſia Amor :

Doveva fortuna alla chriſtiana fede.

Tanto girò che venne a una riviera

Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en Italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſsède

une infinité de terminaiſons, ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles ; & la langue françaiſe eſt encor en cela plus circonſpecte & plus ſévère que le latin. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle : ce n'eſt que dans un petit nombre d'occaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit,

Armà amens capiò,

ou lorſque deux ſpondées peignent un lieu vaſte & déſert,

In Neptuno Ægeo.

Homère, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & ſurtout des *A* ; les fineſſes de l'art n'étaient pas encor connues de ſon tems, & *Homère* était au-deſſus de ces fineſſes ; mais ſes vers les plus harmonieux ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de *l'Art poétique.*

La lettre *A* chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce qu'elle était la première : les Egyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres : delà vient que les Grecs d'Alexandrie l'appellaient *hier' alpha* ; & comme *oméga* était la derniere lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifièrent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecretes cela produiſit ; *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres ; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

SI M. *Du Marſais* vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabeth* ne ſignifie autre choſe que *A B*, & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons; & ces deux ſons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*Alpha*; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond; & on ne ſait pas pourquoi.

Or comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les ſciences? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la première partie de la grammaire; ceux qui poſsèdent la langue arabe dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre ſi cette langue, qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (*a*), que cette nation s'eſt toujours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liſte des caractères de ſa langue; l'un eſt *ho-tou*, l'autre *haipien*: nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet. Senèque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire; il l'appelle

(*a*) Ier. vol. de l'hiſt. de la Chine de *Duhalde*.

Skedon analphabetos. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorſque ces Hébreux vinrent s'établir ſi tard auprès de leur pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte; les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aiſé: & les Egyptiens en qualité d'interprètes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un Grec ſon correſpondant, non-ſeulement mes caractères ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix; mais ils expriment nos dettes actives & paſſives. Mon *aleph* que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent; *betha* en vaut deux, *ro* en vaut cent, *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces, je vous paie un *ro*: reſte un *ro* que je vous dois encor: nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui etablirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins, & pour négocier il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard, ils avaient la mer en horreur: c'était leur *Typhon.* Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial, ils lièrent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent éta-

blir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toiſon d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpère qu'ils ſecoueront le joug, grace à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable, (je ne dis pas très-vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces ; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue, & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & dix-neuf mille neuf cent ſoixante & ſeize fois plus ſavante & plus embarraſſée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuſe différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche, les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, ſiamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les conſonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'eſſentiel, ainſi qu'un payſan Griſon a le goſier fait comme la première chanteuſe de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une baſſe-taille rude, diſcordante, inſupportable, & de cette chanteuſe un deſſus de roſſignol, eſt ſi imperceptible, qu'aucun anatomiſte ne peut l'appercevoir. C'eſt la cervelle d'un ſot qui reſ-

ſemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enſeignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils euſſent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la baſſe Syrie ; ils avaient un goſier plus flexible, leurs paroles étaient un plus heureux aſſemblage de voyelles, de conſonnes & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, groſſier, c'était des *Shaſiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thopheth* ; il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères, mais ils ſe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athenes en uſa avec les matelots de Caphthor, venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraim qui eſt l'Egypte, & rebutèrent leur patois.

Philoſophiquement parlant, & abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres ſacrés dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiècles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linotes à ſiffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir

d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte : c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque eſpèce a ſa langue. Celle des Eſquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Pluſieurs rabins prétendent que la langue mère était le ſamaritain ; quelques autres ont aſſuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, ſans offenſer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, ſans offenſer perſonne, ſuppoſer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations ? Les petits enfans diſent d'eux-mêmes, *ah eh* quand ils voient un objet qui les frappe, *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou*, quand ils ſe moquent, *aie* quand on les frappe ? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Pſammeticus* (qui n'eſt pas un nom égyptien) fit élever pour ſavoir quelle était la langue primitive, il n'eſt guère poſſible qu'ils ſe ſoient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Ces exclamations formées par des voyelles, auſſi naturelles aux enfans que le croaſſement l'eſt aux grenouilles, il n'y a pas ſi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère diſe à ſon enfant l'équivalent de *viens, tiens, prens, tais-toi, approches, va-t-en* : ces mots ne ſont repréſentatifs de rien, ils ne peignent rien ; mais ils ſe font entendre avec un geſte.

De ces rudimens informes il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſyntaxe. Je ſuis effrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire, *je ſerais venu ma mère avec grand plaiſir*,

& j'aurais obéi à vos ordres qui me ſeront toujours chers, ſi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverſe, & ſi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des ſiècles pour ajuſter cette phraſe, & bien d'autres ſiècles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c. mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caractères alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſtères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuèrent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrete. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de DIEU était divin. Cette ſcience des caractères entra néceſſairement dans la magie: point d'opération magique, ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes & des voyelles devint le plus profond des myſtères, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on faiſait tomber un homme roide mort.

S. Clément d'Alexandrie rapporte (*a*) que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui ſoufflant ce nom dans l'oreille, & qu'enſuite il le reſſuſcita en prononçant le même mot. *S. Clément* d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur, c'eſt le ſavant *Artapan* : & qui pourra récuſer le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain, que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit ſurtout expreſſément, (*b*) « ſi en invoquant » DIEU, ou en jurant par lui, on le nomme le DIEU » d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, on fera par ces » noms des choſes dont la nature & la force ſont » telles, que les démons ſe ſoumettent à ceux qui les » prononcent ; mais ſi on le nomme d'un autre nom, » comme DIEU *de la mer bruyante*, DIEU *ſupplan-* » *tateur*, ces noms ſeront ſans vertu, le nom d'*Iſraël* » traduit en grec ne pourra rien opérer : mais pronon- » cez-le en hébreu, avec les autres mots requis, vous » opérerez la conjuration. »

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables, « Il » y a des noms qui ont naturellement de la vertu, » tels que ſont ceux dont ſe ſervent les ſages parmi » les Egyptiens, les mages en Perſe, les bracmanes » dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie*, n'eſt pas un » art vain & chimérique, ainſi que le prétendent les » ſtoïciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui » d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; » mais ils appartiennent à une théologie myſtérieuſe

(*a*) Stromates ou Tapiſſeries, liv. I.
(*b*) *Orig.* contre *Celſe*. n. 202.

» qui ſe rapporte au Créateur : delà vient la vertu de » ces noms quand on les arrange & qu'on les prononce » ſelon les règles, &c. »

C'était en prononçant des lettres ſelon la méthode magique qu'on forçait la lune de deſcendre ſur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé férieuſement dans ſa huitième églogue.

Carmina de cœlo poſſunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaiſſances de l'homme & de toutes ſes ſottiſes.



ABBÉ, ABBAYE.

CEUX qui fuient le monde ſont ſages : ceux qui ſe conſacrent à DIEU ſont reſpectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une ſi ſainte inſtitution.

Aux thérapeutes juifs ſuccédèrent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne ſignifiait alors que *ſolitaire* : ils furent bientôt corps ; ce qui eſt le contraire de ſolitaire, & qui n'eſt pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur : car tout ſe faiſait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'égliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile, *n'appellez perſonne vôtre père.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers ſiècles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables : il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St. Baſile d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines, au quatrième ſiècle. Cette règle de *St. Baſile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St. Baſile*, ils furent partout riches, ils ſe mêlèrent de toutes les affaires, ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaiſſait guère que cet ordre, lorſqu'au ſixième ſiècle *St. Benoît* établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. *St. Grégoire le grand* aſſure dans ſes dialogues (*a*) que DIEU lui accorda un privilège ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin ſeraient ſauvés. En conſéquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſtères du monde. *Paſcal II.* lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la ſainte religion*, *chancelier collatéral du royaume de Sicile*, *comte & gouverneur de la Campanie*, *prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres ſeraient peu de choſe, s'ils n'étaient ſoutenus par des richeſſes immenſes.

Je reçus, il n'y a pas longtems, une lettre d'un de mes correſpondans d'Allemagne ; la lettre commence par ces mots : « Les abbés princes de Kemptem, El-
» vangen, Eudertl, Murbach, Bergleſgaden, Viſſem-
» bourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres abbés
» qui ne ſont pas princes, jouiſſent enſemble d'envi-
» ron neuf cent mille florins de revenu, qui font deux
» millions cinquante mille livres de votre France au

(*a*) Liv. II. chap. 8.

» cours de ce jour. Delà je conclus que JESUS-CHRIST
» n'était pas ſi à ſon aiſe qu'eux. »

Je lui répondis : « monſieur, vous m'avouerez que » les Français ſont plus pieux que les Allemands dans » la proportion de quatre & un vingtiéme à l'unité ; » car nos ſeuls bénéfices conſiſtoriaux de moines, » c'eſt-à-dire, ceux qui paient des annates au pape, » ſe montent à neuf millions de rente, à quarante- » neuf livres dix ſols le marc avec le remède, & neuf » millions ſont à deux millions cinquante mille livres » comme un eſt à quatre & un vingtième. Delà je » conclus qu'ils ne ſont pas aſſez riches, & qu'il fau- » drait qu'ils en euſſent dix fois davantage. J'ai l'hon- » neur d'être &c. »

Il me repliqua par cette courte lettre : « Mon cher » monſieur, je ne vous entends point : vous trouvez » ſans doute avec moi, que neuf millions de votre » monnoie ſont un peu trop pour ceux qui font vœu » de pauvreté ; & vous ſouhaitez qu'ils en aient qua- » tre-vingt-dix ! je vous ſupplie de vouloir bien m'ex- » pliquer cette énigme. »

J'eus l'honneur de lui répondre ſur le champ. « Mon » cher monſieur, il y avait autrefois un jeune homme » à qui on propoſait d'épouſer une femme de ſoixante » ans, qui lui donnerait tout ſon bien par teſtament : il » répondit qu'elle n'était pas aſſez vieille. » L'Allemand entendit mon énigme.

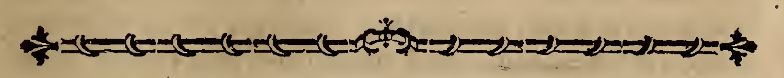
Il faut ſavoir qu'en 1575 (*a*) on propoſa dans le conſeil de *Henri III*, roi de France, de faire ériger en commandes ſéculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commandes aux officiers de ſa cour & de ſon armée : mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, voulut

(*a*) Chopin, *de ſacra politia*, lib. VI.

en 1750 établir des penſions ſur les bénéfiees en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St. Louis : rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile, il n'en put venir à bout. Cependant ſous *Louis XIV*, la princeſſe de *Conti* avait poſſédé l'abbaye de St. Denis. Avant ſon règne les ſéculiers poſſédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues Capet* n'était riche que par ſes abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaiſirs. *Ogine*, mère de *Louis d'outremer*, quitta ſon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon*, pour la donner à ſa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire ſervir les uſages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, renouvellées, mitigées, les chartes ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde, mais c'eſt toujours à la plus grande gloire de DIEU. Conſultez l'*Apocalypſe* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.



ABEILLES.

LES abeilles peuvent paraître ſupérieures à la race humaine, en ce qu'elles produiſent de leur ſubſtance une ſubſtance utile, & que de toutes nos ſecrétions il n'y en a pas une ſeule qui ſoit bonne à rien, pas une ſeule même qui ne rende le genre humain déſagréable.

Ce qui m'a charmé dans les eſſaims qui ſortent de la ruche, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus doux que nos enfans qui ſortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent perſonne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles ſe laiſſent prendre, on les porte la main nue paiſiblement dans la ruche qui

leur eſt deſtinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maiſon à connaître leurs intérêts, elles deviennent ſemblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant ſix mois travailler dans un pré voiſin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles ſortirent en fureur de la ruche, fondirent ſur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne ſais pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était une *Meſſaline* qui avait un ſerrail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin, on a prétendu qu'elle pondait trois eſpèces différentes, des reines, des eſclaves nommés *bourdons*, & des ſervantes nommées *ouvrières* : ce qui n'eſt pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyſicien, d'ailleurs grand obſervateur, inventa, il y a quelques années, les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne conſidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte ; on a dit encor que ce phyſicien inventa de même le royaume des abeilles ſous une reine, mère de trois eſpèces.

Pluſieurs naturaliſtes avaient déja répété cette invention : il eſt venu un homme qui étant poſſeſſeur de ſix cents ruches, a cru mieux examiner ſon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme eſt M. *Simon* qui ne ſe pique de rien, qui écrit très-ſimplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en ſait plus que M. le

prieur de Jonval & que M. le comte *du ſpectacle de la nature* ; il a examiné ſes abeilles pendant vingt années ; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préſident aux ouvrages ; il les a vus, il les a deſſinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits*, & à l'*Hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail.

Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant, j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes ſur ſon bras nud. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſaim qui ſortaient de la mère ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſaims entiers ſur leur poitrine & ſur leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs de ſon tems. Il ſe pourrait bien que ce roi & cette reine ne fuſſent autre choſe qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que lorſqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quel-

ques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eſt ce qui me paraît plus que douteux.

Pluſieurs eſpèces d'animaux s'attroupent & vivent enſemble. On a comparé les béliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a ſouvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très ſouvent auſſi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il eſt quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'eſt dans un coq; il appelle ſes poules, il laiſſe tomber pour elles le grain qu'il a dans ſon bec, il les défend, il les conduit; il ne ſouffre pas qu'un autre roi partage ſon petit état; il ne s'éloigne jamais de ſon ſerrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle eſt plus évidente dans une baſſe-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *proverbes* attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre, & qui ſont plus ſages que les ſages; les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pendant la moiſſon; le liévre, peuple faible qui couche ſur des pierres; la ſauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ſes mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des liévres, qui ne couchent point ſur la pierre; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférèrai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace, vient de faire éclorre un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe développe dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs: on ne craint point

de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſaims lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très-utile. Mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables à la poéſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſſerent.
Ces bourdons ne travaillèrent;
Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel:
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſaim
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairèrent,
Ils ſont tous déſabuſés;

Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſpèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aiſe dans une grande & puiſſante ruche ſans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir ſans vices. Otez la vanité aux grandes dames : plus de belles manufactures de ſoie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation eſt réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice : les flottes anglaiſes ſeront anéanties. Dépouillez les artiſtes de l'envie, l'émulation ceſſe ; on retombe dans l'ignorance & dans la groſſiéreté.

Il s'emporte juſqu'à dire, que les crimes mêmes ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à établir une bonne légiſlation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ſerruriers mourraient de faim.

Il eſt très-vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre. En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.







ABRAHAM.

NOus ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au prophane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux uſages; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des tems abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouiſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte d'après les regiſtres.

(*a*) « *Tharé* vécut ſoixante & dix ans, & engendra » *Abram*, *Nacor* & *Aran*. »

(*b*) « Et *Tharé* ayant vécu deux cent cinq ans; mou» rut à Haran. »

(*a*) Genèſe, ch. XI. v. 26.
(*b*) Ibid. verſ. 32.

Le Seigneur dit à *Abram* : (*a*) « Sortez de votre pays, » de votre famille, de la maiſon de votre père, & » venez dans la terre que je vous montrerai ; & je » vous rendrai père d'un grand peuple. »

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cent cinq ; & *Abraham* étant ſorti de la Caldée immédiatement après la mort de ſon père, il avait juſte cent trente-cinq ans, lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à-peu-près le ſentiment de *St. Etienne* (*b*) dans ſon diſcours aux Juifs ; mais la Genèſe dit auſſi :

(*c*) « *Abram* avait ſoixante & quinze ans, lorſqu'il » ſortit de Haran. »

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham* ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années, & ſeulement de ſoixante & quinze ? *St. Jérôme* & *St. Auguſtin* diſent que cette difficulté eſt inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux ſaints n'ont pu réſoudre ce problême, croit dénouer aiſément le nœud, en diſant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèſe le nomme le premier & par conſéquent l'aîné.

La Genèſe fait naître *Abraham* dans la ſoixante & dixième année de ſon père ; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous

(*a*) Genèſe, ch. XII. v. 1.
(*b*) Actes des Apôtres, ch. VII.
(*c*) Gen. ch. XII. v. 4.

avions, ſuivant *Moréri*, ſoixante & dix ſyſtêmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'écriture; ainſi voilà autant de diſputes ſur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtêmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier? La réſignation.

L'eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auſſi ſa ſœur. *Abraham* dit poſitivement au roi de Gérar *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant groſſe d'Iſaac: *Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon père; mais non pas de ma mère; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Teſtament ne nous apprend point comment *Sara* était ſœur de ſon mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la ſagacité ſont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être ſa niéce.

Ce n'était point probablement un inceſte chez les Caldéens, non plus que chez les Perſes leurs voiſins. Les mœurs changent ſelon les tems, & ſelon les lieux. On peut ſuppoſer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épouſa *Sara*, ſoit qu'elle fût ſa ſœur, ſoit qu'elle fût ſa niéce.

Pluſieurs pères de l'égliſe excuſent moins *Abraham*

d'avoir dit en Egypte à Sara : *Auſſi-tôt que les Egyptiens vous auront vue, il me tueront, & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que ſoixante & cinq ans. Ainſi puiſque vingt-cinq ans après, elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins, inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* roi de Gérar, dans le déſert.

Abraham avait reçu en préſent à la cour de Pharaon, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'âneſſes, de chameaux, de chevaux, de ſerviteurs & de ſervantes.* Ces préſens, qui ſont conſidérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déja d'aſſez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déja très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques milliers de ſiècles.

Il n'y a guère que quatre cent ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de tems, inventé les arts & toutes les ſciences; dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déja bâties, puiſqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt

eſt d'autant plus vraiſemblable, que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire, cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*, les Aſiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour, qui devait aller juſqu'aux cieux. *St. Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur, lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appellait de tems immémorial; *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham;* rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans ſon *koran* voit toujours en lui le plus reſpectable de ſes prédéceſſeurs. Voici com-

me il en parle au troisième sura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour les descendans d'*Abraham*, révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident*; (*a*) *je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite (*b*) *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.*

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-tems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière

(*a*) Gen. ch. XIII. v. 14 & 15.

(*b*) Ibid. ch. XV. v. 18.

de la terre. (*a*) *Si on peut compter la pouſſière de la terre, on pourra compter auſſi vos deſcendans.*

Nos critiques inſiſtent, & diſent qu'il n'y a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la terre quatre cent mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir ſacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés que l'égliſe, ſubſtituée à la ſynagogue, eſt la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle eſt très-nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſsède pas la Paleſtine, mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déjà conquiſe du tems du pape *Urbain II.* dans la première croiſade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli, ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encor des difficultés ſur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome : on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger qui venait faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cent dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, *un roi de Perſe, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des nations*, & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible, on en voit des exemples dans ces tems héroïques ; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires profanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêterent un moment

(*a*) Gen. ch. XV. v. 18.

l'armée de *Xerxès* au pas des Termopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec le roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encor que ces trois cents Lacédémoniens qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille Grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles même.

Ces quatre mille périrent après avoir long-tems combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates, ils y acquirent encor plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée perſane qui les tailla tous en piéces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encor, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante Suiſſes, qui mirent en déroute (*a*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſerent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Termopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impoſſible qu'ils euſſent à faire à cent mille Perſes dans un pays montagneux.

(*a*) En 1315.

Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire...... Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.



ABUS.

VICE attaché à tous les uſages, à toutes les loix, à toutes les inſtitutions des hommes : le détail n'en pourroit être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonois, aux Anglais : votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront, nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonois en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira : nous ſommes puiſſans ſur mer, & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus.*

C'eſt une erreur de penſer que maître *Pierre de Cugnières*, chevalier ès loix, avocat du roi au parlement de Paris, ait appellé comme d'abus en 1330, ſous *Philippe de Valois.* La formule d'appel comme

d'abus ne fut introduite que ſur la fin du règne de *Louis XII. Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations eccléſiaſtiques, dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs hauts-juſticiers ſe plaignaient ; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute juſtice, & ils regardaient les eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du parlement, comme le dit *Paſquier* ; le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui compoſaient ſon conſeil,

Vingt évêques comparurent, les ſeigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement & des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les ſeigneurs, & que ce fût le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part & d'autre. Quoiqu'il en ſoit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières.*

I°. Lorſqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou ſeigneurial un clerc qui n'était pas même tonſuré, mais ſeulement gradué, l'official ſignifiait aux juges de ne point paſſer outre, ſous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juriſdiction eccléſiaſtique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs conteſta-

tions avec les clercs pour fucceffion, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établiffaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & fi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorfque le juge féculier avait faifi un voleur, il fallait qu'il remit au juge eccléfiaftique les effets volés; finon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir fon abfolution fans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il ferait damné & privé de la fépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi, fous prétexte qu'ils favaient écrire.

IX°. Ils fe faifaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec fa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les teftamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teftament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiffé à l'églife; & pour lui laiffer du moins les honneurs de l'enterrement, ils faifaient en fon nom un teftament plein de legs pieux.

Il y avait foixante-fix griefs à-peu-près femblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit favamment la parole; c'était un homme qui paffait pour un vafte génie; & qui fut depuis pape fous le nom de *Clément VI.*

Il protesta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ses adversaires, & pour instruire le roi de son devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant DIEU & homme, avait eu le pouvoir temporel & spirituel; & que par conséquent les ministres de l'église qui lui avaient succédé étaient les juges-nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima.

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère sa gent duement,
Rends-lui le sien entiérement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis*: tome Ier. des libertés de l'église gallicane.)

Pierre Bertrandi évêque d'Autun entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'église. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre, qu'il fallait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il

resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appella toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appellée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'église sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les loix de l'état, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.



ABUS DES MOTS.

LES livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? La malade & les parens qui écoutent, ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel, annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèze-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? D'avoir

manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté un argumentant entend preſque toujours une choſe, & ſon adverſaire une autre. Un troiſième ſurvient qui n'entend ni le premier, ni le ſecond, & qui n'en eſt pas entendu.

Dans les diſputes ſur la liberté, l'un a dans la tête la puiſſance d'agir, l'autre la puiſſance de vouloir, le dernier le deſir d'exécuter; ils courent tous trois, chacun dans ſon cercle; & ne ſe rencontrent jamais.

Il en eſt de même dans les querelles ſur la grace. Qui peut comprendre ſa nature, ſes opérations, & la ſuffiſante qui ne ſuffit pas, & l'efficace à laquelle on réſiſte?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme ſubſtantielle ſans en avoir la moindre notion. On y a ſubſtitué les natures plaſtiques ſans y rien gagner.

Un voyageur eſt arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui; prenez à droite, lui crie le payſan; il prend la droite & ſe noie; l'autre court à lui; eh malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde eſt plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en liſant cette formule, *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'eſt l'évêque des évêques, & le roi des rois qui parle?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* faiſaient grand bruit dans la littérature. *Meibonius* grand ſavant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre ſavant de Bologne; nous avons ici un *Pétrone* entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non ſine admiratione.* Auſſi-tôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone*

entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès long-tems publique. Puis-je voir ce *Pétrone*? Ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*. Il le mene à l'égliſe où repoſe le corps de *St. Pétrone*. *Meibonius* prend le poſte & s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite *d'Orléans* dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northtampton* & *Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connait la métaphore d'Iſaïe, *comment es-tu tombée du ciel étoile de lumière qui te levais le matin*? On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce tems-là s'eſt toujours appellé *Lucifer*. Voyez l'article *Beker* & *Diable*.

On s'eſt fort moqué de la carte du tendre de mdlle. *Scuderi*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de tendre, on dîne à tendre ſur eſtime, on ſoupe à tendre ſur inclination, on couche à tendre ſur deſirs; le lendemain on ſe trouve à tendre ſur paſſion, & enfin à tendre ſur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès* & des Romains auſtères & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots,

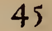
de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entr'eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoie un Français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de Chinois ; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien* ; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la ſatyre qui porte ce nom ; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours,

Lorſque chez tes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & ſi vive & ſi longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphtongue.







ACADÉMIE.

LES académies ſont aux univerſités ce que l'âge mûr eſt à l'enfance, ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire ; ce que la politeſſe eſt aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaire, doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie françaiſe, & ſur-tout la ſociété royale de Londres.

L'académie françaiſe qui s'eſt formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais ſans aucun ſalaire, & par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & juſqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie françaiſe, employa quelques-uns de ſes confreres à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée dont furent enſuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des ſciences de 1667. Ce ſont deux établiſſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiècle de *Louis XIV*.

Lorſqu'après la mort de *Jean-Baptiſte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* ſecretaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* ſon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'hono-

raires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celles des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'élèves, titre encor plus déſagréable & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pied. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecretaire d'état, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même réglement à l'académie francaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejetter ſes offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des penſions.

L'abbé *Bignon*, qui avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas aſſez ménagé la nobleſſe des ſentimens de ſes confrères, ne remit plus le pied à l'académie françaiſe; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte ſur le champ d'une diſſertation ſur des points épineux de phyſique & de mathématique; & il paſſa pour un *Mécène*. Cet uſage de réſumer les diſcours a ceſſé; mais la dépendance eſt démeurée.

Ce mot d'*académie* devint ſi célèbre, que lorſque *Lulli*, qui était une eſpèce de favori, eut obtenu l'établiſſement de ſon opéra en 1672, il eut le crédit de faire inſérer dans les patentes que c'était une *académie royale de muſique, & que les gentilshommes & les demoiſelles pourraient y chanter ſans déroger.* Il ne fit pas le même honneur aux danſeurs & aux danſeuſes; cependant le public a toujours conſervé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de muſique.

On ſait que ce mot *académie* emprunté des Grecs, ſignifiait originairement une ſociété, une école de philoſophie d'Athènes qui s'aſſemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui inſtituèrent de telles ſociétés après la renaiſſance des lettres. L'académie de *la Cruſca* eſt du ſeizième ſiècle. Il y en eut enſuite dans toutes les villes où les ſciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des aſſemblées de joueurs, qu'on appellait autrefois *des tripots*. On diſait *académies de jeu*. On appella les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'eſcrime dans des écoles deſtinées à ces arts, *académiſtes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'uſage qu'aux gens de lettres des trois académies, la françaiſe, celle des ſciences, celle des inſcriptions.

L'academie françaiſe a rendu de grands ſervices à la langue.

Celle des ſciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun ſyſtême, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celles des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très-inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très-rare. Cette groſſiéreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inſcriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire ſur *Zoroaſtre* voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient trop en uſage dans les écoles, & que

le ſavoir-vivre a proſcrites ; mais le corps n'eſt pas reſponſable des fautes des membres.

La ſociété de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie.*

Les académicies dans les provinces ont produit des avantages ſignalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, diſſipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inſpiré la politeſſe ; & chaſſé, autant qu'on le peut, le pédantiſme.

On n'a guère écrit contre l'académie françaiſe que des plaiſanteries frivoles & inſipides. La comédie des *académiciens* de *St. Evremond* eut quelque réputation en ſon tems. Mais une preuve de ſon peu de mérite, c'eſt qu'on ne s'en ſouvient plus, au lieu que les bonnes ſatyres de *Boileau* ſont immortelles. Je ne ſais pourquoi *Péliſſan* dit que la comédie des *académiciens* tient de la farce. (*a*) Il me ſemble que c'eſt un ſimple dialogue ſans intrigue & ſans ſel, auſſi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *opéra*, & que preſque tous les ouvrages de *S. Evremond* qui ne ſont, à quatre ou cinq piéces près, que des futilités en ſtile pincé & en antithèſes.

(*a*) Voyez le Mercure de France, Juin pag. 151, Juillet 2d. volume pag. 144, & Août pag. 122. année 1769.





ADAM.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des pré-adamites &c.... les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur *Adam* une idée assez neuve, du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'église, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur bible en langue prophane, leur dirent tant d'injures & crièrent si haut au seigneur, que les Juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrete qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'historien *Joseph* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu long-tems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples....... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu connue?* (*a*)

(*a*) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire; ensuite des Égyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais

On demandera ici comment *Joseph* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mêlange barbare d'ancien phénicien, & de caldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems. Mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels sont les secrets de la providence que le père & la mère du genre humain furent toujours entiérement ignorés du genre humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes, même jusques vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés

étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte, ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans doute par *Hésiode*, & surtout par *Homère*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Eusèbe, dans son *Histoire universelle*, a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entiérement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes, dans le livre intitulé l'*ézourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu notre *Adam*, les Indiens répondent: « Nous sommes » un grand peuple établi vers l'Indus & vers le Gange, » plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût » portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, les Persans, » les Arabes venaient chercher dans notre pays la sagesse & les épiceries, quand les Juifs étaient inconnus » au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir pris » notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* ne ressemble point du tout à *Eve*, & d'ailleurs leur histoire » est entiérement différente.

» De plus le *veidam*, dont l'*ézourveidam* est le » commentaire, passe chez nous pour être d'une anti-

» quité plus reculée que celle des livres juifs ; & ce » *veidam* eſt encor une nouvelle loi donnée aux bracmanes quinze cents ans après leur première loi appellée *ſhaſta* ou *ſhaſta-bad.* »

Telles ſont à-peu-près les réponſes que les brames d'aujourd'hui ont ſouvent faites aux aumôniers des vaiſſeaux marchands, qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux, & déſoler leur pays.

Le Phénicien *Sanchoniaton*, qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïſe* (*a*), & qui eſt cité par *Euſèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïſe* juſqu'au tems de *Noé*; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs deſcendans, ni de *Noé* même.

Voici les noms des premiers hommes, ſuivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Uſou*, *Halieus*, *Chriſor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce ſont là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé*, ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynaſties d'Egypte ; ils ne ſe trouvent point chez les Caldéens ; en un mot la terre entière a gardé ſur eux le ſilence.

(*a*) Ce qui fait penſer à pluſieurs ſavans que *Sanchoniaton* eſt antérieur au tems où l'on place *Moïſe*, c'eſt qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voiſine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniaton* avait été poſtérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïſe* inonda l'Egypte ; il aurait ſurement fait mention du peuple juif qui mettait ſa patrie à feu & à ſang. *Euſèbe*, *Jule* Africain, *St. Ephrem*, tous les pères Grecs & Syriaques auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au légiſlateur hébreu. *Euſèbe* ſur-tout qui reconnaît l'autenticité de *Sanchoniaton*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïſe*.

Il faut avouer qu'une telle réticence eſt ſans exemple. Tous les peuples ſe ſont attribués des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré ſi long-tems ; ſon nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre ſelon le cours naturel des choſes humaines.

Humilions-nous ſous les décrets de la providence qui a permis cet oubli ſi étonnant. Tout a été myſtérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même qui a préparé la voie au chriſtianiſme, & qui a été l'olivier ſauvage ſur lequel eſt enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre humain, ignorés du genre humain, ſont au rang des plus grands myſtères.

J'oſe affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainſi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout reſſouvenir de leur premier père. Qu'auraient penſé, qu'auraient dit *Céſar*, *Antoine*, *Craſſus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Métellus*, ſi un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : nous deſcendons tous d'un même père nommé *Adam*. Tout le ſénat romain aurait crié : montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ſes dix générations juſqu'à *Noé*, & juſqu'au ſecret de l'inondation de tout le globe. Le ſénat lui aurait demandé combien il y avait de perſonnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année ſuivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'eſpèces aurait dit, nous étions huit, *Noé* & ſa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cam* & *Japhet*, & leurs épouſes. Toute cette famille deſcendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron ſe ſerait informé ſans doute des grands monumens des témoignages inconteſtables que *Noé*

& ses enfans auraient laissés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noé*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches, dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins, dès qu'on aurait su écrire ; sur la porte de chaque maison, si-tôt qu'on aurait bâti ; sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger ; tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !



ADORER.

Culte de latrie ; *Chanson attribuée à* JESUS-CHRIST. *Danse sacrée* ; *Cérémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut, dans quelques langues modernes, qu'on se serve du même mot envers l'être suprême & une fille ? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité. Delà on court à l'opéra où il n'est question que *du charmant objet que j'adore, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé. Tibulle* n'adore point *Délie.* Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone.*

Si quelque chose peut excuser notre indécence, c'est

que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie, ni en Afrique d'aller à la moſquée, ou au temple du lieu ; on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſile même conſacré à la paix. Les zélés inondèrent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de majeſtueux ; comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaiſe.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuſes, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi eſt éteinte, & que lè monde va finir.

L'égliſe anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſécchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des

cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, sait que les anciens Egyptiens faisaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins; *David* chantait & dansait devant l'arche.

St. Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même, & par les apôtres après leurs pâques. (*a*) Ce cantique qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237e. lettre de *S. Augustin* à l'évêque *Ceretius*........ *St. Gugustin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles; il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cet hymne dans leur évangile, que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient; & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Augustin* même.

Je veux délier, & je veux être delié.
Je veux sauver, & je veux être sauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *dansez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

(*a*) *Himno dicto.* St. Matth. ch. XXVI. v. 39

Mais quelque diſpute qui ſe ſoit élevée au ſujet de ce cantique, il eſt certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuſes. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes ; il l'eſt dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il ſoit en uſage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont partout quelque reſſemblance & quelque différence ; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur ſans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui ſont dans l'erreur ſoit par le dogme, ſoit pour les rites ; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort : mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre & les ſupporter.

C'eſt même une grande conſolation pour nous que tous les mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique ; en cela ils ſont nos frères. Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout eſprit de perſécution qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les driades, les naïades comme on adorait les douze grands dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Antinous* le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis* ; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoroient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* & *Oſiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous ? il faut toujours répéter,

definissez les termes. (Voyez l'article *Alexandre.*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fût adoré chez les Romains ? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St. Justin dans son *apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts, avec cette inscription, *Simoni deo sancto. St. Irénée, Tertullien*, attestent la même chose. Mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est *Semo sanco deo fidio*, & non pas, *Simoni sancto deo.*

Ils devaient au moins consulter *Denys* d'Halicarnasse qui, dans son quatrième livre, rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabin qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live, *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda.* Ce dieu était un des plus anciens qui fussent révérés à Rome ; il fut consacré par *Tarquin le superbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne foi. On lui sacrifiait un bœuf, & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avoit un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père *Semo*, tantôt sous le nom de *Sancus fidius.* C'est pourquoi *Ovide* dit dans ses fastes :

Quærebam nonas sanco, fidiove referrem.
An tibi Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siècles pour *Simon le magicien. St. Cyrille* de Jérusalem n'en doutait pas ; & *St. Augustin* dans son premier livre *des héréfies* dit, que *Simon le magicien* lui-

même se fit élever cette statue avec celle de son *Hélène* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St. Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron ;* qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éléverait le plus haut dans les airs ; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un charriot de feu ; que *St. Pierre* & *St. Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St. Paul* & *St. Pierre.* (Voyez l'article *St. Pierre.*)

Abdias, *Marcel*, *Hégesipe*, ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St. Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *St. Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à-ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco deo fidio.*

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encor, que ce *Simon* né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon* à JESUS-CHRIST, reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étoient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda.*

Il baptiſait comme eux ; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & ſe diſait prédit par *St. Jean-Baptiſte* ſelon ces paroles, (*a*) *celui qui doit venir après moi eſt plus puiſſant que moi, il vous baptiſera dans le St. Eſprit & dans le feu.*

Simon allumait par deſſus le bain baptiſmal une flamme légère avec du naphte du lac Aſphaltide. Son parti fut aſſez grand ; mais il eſt fort douteux que ſes diſciples l'ayent adoré. *St. Juſtin* eſt le ſeul qui le croie.

Ménandre ſe diſait comme *Simon*, envoyé de DIEU & ſauveur des hommes. Tous les faux meſſies & ſurtout *Barcochebas* prenait le titre d'envoyé de DIEU, mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne diviniſe guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne ſoient des *Alexandres* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expreſſément à des eſclaves. Encor n'eſt-ce pas une adoration proprement dite ; c'eſt une vénération extraordinaire, une apothéoſe anticipée, une flatterie auſſi ridicule que celles qui ſont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace.*



ADULTÈRE.

NOus ne devons point cette expreſſion aux Grecs. Ils appellaient l'adultère *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point franciſé. Nous ne le devons ni à la langue ſyriaque ni à l'hébraïque, jargon du ſyriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère ſignifiait en latin *altération, adultération, une choſe miſe pour une autre, un crime de faux, fauſſes-clefs, faux contrats, faux ſeings ;* adul-

(*a*) Matth. ch. III. v. 11.

teratio. Delà celui qui ſe met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fauſſe-clef qui fouille dans la ſerrure d'autrui.

C'eſt ainſi qu'ils nommèrent par antiphraſe *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliſte* dit, (*a*) *coccix ova ſubdit in nidis alienis*; *ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux; ainſi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaiſon n'eſt pas trop juſte *Coxis* ſignifiant un coucou, nous en avons fait *cocu.* Que de choſes on doit aux Romains! mais comme on altère le ſens de tous les mots! le cocu, ſuivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'eſt le mari. Voyez la chanſon de *Scaron.* (*b*)

Quelques doctes ont prétendu que c'eſt aux Grecs que nous ſommes redevables de l'emblême des cornes; & qu'ils déſignaient par le titre de bouc, *aix*, (*c*) l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En effet ils appellaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain.* Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fonds doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, étoit réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard*, & *ſot*, étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers:

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

(*a*) Matth. L. X. ch. 9.

(*b*) Tous les jours une chaiſe
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aiſe
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(*c*) Voyez l'article *bouc.*

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*école des femmes*,

Epouser une sotte est pour n'être point sot.

Bautru qui avait beaucoup d'esprit disait, les *Bautrus* sont cocus, mais ils ne sont pas des sots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit : Monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent, j'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelqu'estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dit : madame, combien de fois vous a-t-il estimée ? les dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient, dit-on, ni la confession ni l'adultère. Il est bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* savait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter, & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari en ce cas n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république, & non à une maison particulière ; ainsi on ne faisait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux de vouloir bien faire un enfant à sa femme. *Plutarque* nous a conservé dans son vieux stile la chanson que

chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait se coucher avec la femme de son ami.

> Aliez, gentil Acrotatus, besognez bien Kélidonide,
> Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos nations dont toutes les loix sont fondés sur le tien & le mien.

Un des grands désagrémens de l'adultère, chez nous, c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant; le mari s'en doute, & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il est arrivé dans la bourgeoisie que souvent la femme a volé son mari pour donner à son amant; les querelles de ménage sont poussées à des excès cruels; elles sont heureusement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal est de donner à un pauvre homme des enfans qui ne sont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entiérement abatardies. Les femmes des *Astolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faiblesse du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet sans cœur & sans esprit. Les corps & les ames s'en sont ressentis. De petits singes ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de six pieds, beaux, bien faits, armés d'un estramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & le bras n'en peuvent soutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France; on enfer-

me les filles dans des couvens, où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les consoler, leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va aux spectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée*; elle en est honteuse, elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. On les épouse, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris; point de chansons; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs serrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation; voici ses plaintes. Sont-elles justes?

MÉMOIRE D'UN MAGISTRAT,

écrit vers l'an 1764.

Un principal magistrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par

un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobres par des ſcandales publics : il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme ; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même ; & la ſecte dont je ſuis me la refuſe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'égliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamme ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur diſſolubile eſt* ? On me permet la ſéparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement* ? je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction ! quel eſclavage ! & ſous quelles loix avons-nous reçu la naiſſance !

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon égliſe eſt directement contraire aux paroles que cette égliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (*a*) *Quiconque a renvoyé ſa femme* (*excepté pour adultère*) *péche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lorſqu'un état a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultère ; je m'en tiens au triſte état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX.* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable ; ſa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère ſelon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire ſon malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'exiſtait pas. Le roi *Henri IV.* pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cauſe encor plus fauſſe, un défaut de conſentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un ſouverain peut abdiquer ſa couronne, & ſans la permiſſion du pape il ne pourra abdiquer ſa

(*a*) Matth. ch. XIX.

femme ! Eſt-il poſſible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi ſi long-tems dans cette abſurde ſervitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y conſens ; c'eſt un attentat contre la population, c'eſt un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils ſe ſont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des eſclaves, des ſoldats ſans familles & ſans patrie, vivans uniquement pour l'égliſe : mais moi magiſtrat qui ſers l'état toute la journée, j'ai beſoin le ſoir d'une femme, & l'égliſe n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joſeph* était marié, & je veux l'être. Si moi Alſacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, ſi ce prêtre a la barbare puiſſance de me priver d'une femme, qu'il me faſſe eunuque pour chanter des *miſerere* dans ſa chapelle.

MÉMOIRE POUR LES FEMMES.

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, préſenté à la junte du Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi, i ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raſer, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât ſon bien. Et moi pour l'avoir imité une ſeule fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Liſbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde

ſur la ſellette devant des licenciés, dont chacun ſerait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience, mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde; qu'on m'enferme chez des religieuſes qui n'ont pas le ſens commun; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales; qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à ſéduire d'autres femmes, & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande ſi la choſe eſt juſte, & s'il n'eſt pas évident que ce ſont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je ſuis trop heureuſe de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroiſſe & tout le peuple. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez la première nation de la terre, la nation choiſie, la nation chérie, la ſeule qui eût raiſon quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorſque la pauvre femme adultère fut préſentée par ſes accuſateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire il leur reprocha leur injuſtice, qu'il ſe moqua d'eux en écrivant ſur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui eſt ſans péché jette la première pierre*; qu'alors ils ſe retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me repliquent que cette hiſtoire de la femme adultère n'eſt racontée que dans l'évangile de *St. Jean*, qu'elle n'y a été inſérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat* aſſurent qu'elle ne ſe trouve que dans un ſeul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *St. Jérôme*, *St. Jean Chryſoſtôme*, *Théophilacte*, *Nonnus*. ne la con-

naiſſent point. Elle ne ſe trouve point dans la bible ſyriaque, elle n'eſt pas dans la verſion d'*Ulphilas*.

Voilà ce que diſent les avocats de mon mari, qui voudraient non-ſeulement me faire raſer, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi diſent qu'*Ammonius*, auteur du troiſième ſiècle, a reconnu cette hiſtoire pour véritable, & que ſi *St. Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt authentique aujourd'hui. Je pars delà, & je dis à mon mari : ſi vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice les choſes doivent être égales.

Mon mari replique qu'il eſt mon ſupérieur & mon chef; qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce; qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari ? ſi ſon mari le prince de Dannemarck qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entière; & ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme ? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne font pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTÈRE.

Pour juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fuſſent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il eſt des cas ſinguliers ſur leſquels la raillerie

ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle eſt l'aventure que rapporte *St. Auguſtin* dans ſon ſermon de la prédication de JESUS-CHRIST ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconſul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fiſc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paie. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux ſi elle veut conſentir à ſes deſirs. La femme court en inſtruire ſon mari ; il la ſupplie de lui ſauver la vie aux dépens des droits qu'il a ſur elle, & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un ſac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fiſc va être conduit à la mort. Le proconſul apprend cette infamie ; il paie lui-même la livre d'or au fiſc de ſes propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le ſac de la femme.

Il eſt certain que loin d'outrager ſon mari, elle a été docile à ſes volontés ; non-ſeulement elle a obéi, mais elle lui a ſauvé la vie. *St. Auguſtin* n'oſe décider ſi elle eſt coupable ou vertueuſe, il craint de la condamner.

Ce qui eſt, à mon avis, aſſez ſingulier, c'eſt que *Bayle* prétend être plus ſévère que *St. Auguſtin.* (*a*) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ſerait inconcevable ſi on ne ſavait à quel point preſque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on ſacrifie ſon propre ſentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on eſt peu d'accord avec ſoi-même.

(*a*) Dictionnaire de *Bayle*, article *Acyndinus.*

Le matin rigoriste & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone,
Renchérit tantot sur Pétrone,
Et tantôt sur St. Augustin.

RÉFLEXION D'UN PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le desir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien sans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stilées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?



AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Par-tout ailleurs imitons le docteur *Métaphraste* de *Molière*. Il se pourrait -- la chose est faisable -- cela n'est pas impossible -- il faut voir -- adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que sais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choses profanes s'entend : car pour le sacré on sait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il eſt dit à cet article, dans le dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilège, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de *Charles II* : c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement : « L'ami chancelier, tu dois
» ſavoir que notre Seigneur JESUS-CHRIST notre
» ſauveur nous a défendu d'affirmer autrement que
» par *ya ya, no no*. Il a dit expreſſément, *je vous*
» *défends de jurer ni par le ciel, parce que c'eſt le*
» *trône de* DIEU, *ni par la terre, parce que c'eſt*
» *l'eſcabeau de ſes pieds; ni par Jéruſalem, parce que*
» *c'eſt la ville du grand roi; ni par la tête, parce que*
» *tu n'en peux rendre un ſeul cheveu ni blanc ni noir.*
» Cela eſt poſitif, notre ami, & nous n'irons pas
» déſobéir à DIEU pour complaire à toi & à ton par-
» lement.

» On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier* :
» mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter* or-
» donna que toutes les bêtes de ſomme ſe fiſſent ferrer;
» les chevaux, les mulets, les chameaux même obéi-
» rent incontinent, les ânes ſeuls réſiſtèrent; ils repré-
» ſentèrent tant de raiſons, ils ſe mirent à braire ſi
» long-tems que *Jupiter*, qui était bon, leur dit enfin :
» *meſſieurs les ânes, je me rends à votre prière; vous ne*
» *ſerez point ferrés : mais le premier faux-pas que vous*
» *ferez, vous aurez cent coups de bâtons.* »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'ici fait de faux-pas.



AGAR.

QUAND on renvoie ſon amie, ſa concubine, ſa maîtreſſe, il faut lui faire un ſort au moins tolérable, ou bien l'on paſſe parmi nous pour un malhonnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le déſert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous ſavons de ſcience certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à ſa maîtreſſe *Agar* quand il la renvoya dans le déſert. Je parle ici ſeulement ſelon le monde ; & je révère toujours les voies incompréhenſibles qui ne ſont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie *Agar*, quelques paires d'habits pour elle & pour notre fils *Iſmaël*, une bonne âneſſe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domeſtiques pour les accompagner, & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à ſa pauvre maîtreſſe & à ſon enfant, quand il les expoſa dans le déſert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir ſon bâtard de faim, & couper le cou à ſon fils légitime.

Mais encor un coup, ces voies ne ſont pas nos voies ; il eſt dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le déſert de Berſabé. Il n'y avoit point de déſert de Ber-

ſabé. Ce nom ne fut connu que long-tems après, mais c'eſt une bagatelle, le fond de l'hiſtoire n'en eſt pas moins authentique.

Il eſt vrai que la poſtérité d'*Iſmaël* fils d'*Agar* ſe vengea bien de la poſtérité d'*Iſaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chaſſé. Les Saraſins deſcendans en droite ligne d'*Iſmaël*, ſe ſont emparés de Jéruſalem appartenante par droit de conquête à la poſtérité d'*Iſaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait deſcendre les Saraſins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette. C'était une généalogie à mettre dans notre Moréri. On prétend que le mot Saraſin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple ſe ſoit jamais appellé voleur. Ils l'ont preſque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Saraſin deſcendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

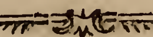


A G E.

NOUS n'avons nulle envie de parler des âges du monde ; ils ſont ſi connus & ſi uniformes ! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années ; cela ne nous regarde pas. Mais ce qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboum* & les *Deſparcieux*.

En 1741, M. de *Kerſeboum* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam ; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avoit de mariées - 34500.



De l'autre part. - - - - - - - - - - - - - - - -	34500.
d'hommes veufs, feulement - - - - - - - - - - -	1500.
de veuves -	4500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, lefquelles reftent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul eft encore prodigieux.

Célibataires, jeuneffe & enfance des deux fexes -	45000.
domeftiques -	10000.
voyageurs -	4000.
fomme totale - -	99500.

Par fon calcul, il devait fe trouver fur un million d'habitans des deux fexes, depuis feize ans jufqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour fervir de foldats, fans déranger les autres profeffions. Mais voyez les calculs de Mrs. *Defparcieux*, de *St. Maur* & *Buffon*, ils font encor plus précis & plus inftructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eft pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de foldats peut ruiner fes voifins, mais il ruine furement fon état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe fuivi d'environ deux millions d'hommes. Car fi un million d'habitans donne vingt mille foldats, il en réfulte que *Xerxès* avait cent millions de fujets ; ce qui n'eft guère croyable. On le dit pourtant de

la Chine ; mais elle n'a pas un million de ſoldats. Ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thèbe-aux-cents-portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faiſons un calcul plus modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grèce. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt huit mille individus, pour aller dans quelques provinces des Gaules, tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a fallu dix ſiécles pour repeupler la Suiſſe. Car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre, comme du tems de Deucalion & de Pirra, ni à coups de plume, comme le jéſuite *Pétau*, qui fait naître ſept cent milliards d'hommes d'un ſeul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII. leva le cinquiéme homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, ſans répondre de rien ; parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

CALCUL DE LA VIE.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante-cinq bâtards.

De ſept cents enfans il en reſte au bout d'un an environ - 560.
au bout de dix ans - 445.
au bout de vingt ans - - - - - - - - - - - - - - - - - - 405.
à quarante ans - 300.
à ſoixante ans - 190.
au bout de quatre-vingts ans - - - - - - - - - - - - - 50.
à quatre-vingt-dix ans - - - - - - - - - - - - - - - - - 5.
à cent ans perſonne. - - - - - - - - - - - - - - - - - - 0.

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une ſeule chance, & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt-dix ans, & ſur un bien plus grand nombre encor que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à deſirer autant qu'on les deſire; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons, ni les couleurs, à ne connaître ni jouiſſance, ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre baptiſés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cent mille habitans. Il eſt très-rare d'y trouver à la fois ſept centenaires; & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre, dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze; celui-ci a dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante; trois ou quatre octogénaires sans dents & sans yeux meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un état bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille, y gagnent considérablement; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un état obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court : il est obligé de faire de nouveaux emprunts, c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un usurier nommé *Tontino*, sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une société de calculateurs prit une classe à elle seule; elle choisit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante, & qu'il y a presqu'autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'état puisse faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-tems que les autres hommes, de quoi les payeurs font affez fâchés. La raifon en eft peut-être, que ces rentiers font pour la plupart des gens de bon fens, qui fe fentent bien conftitués : des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-tems. Ils difent : fi je mange trop, fi je fais un excès, le roi fera mon héritier : l'emprunteur qui me paie ma rente viagère, & qui fe dit mon ami, rira en me voyant enterrer : cela les arrête, ils fe mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour confoler les débiteurs, il faut leur dire, qu'à quelqu'âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce fur la tête d'un enfant qu'on baptife, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui foit onéreufe : auffi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jufqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet, on eft débarraffé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans, & on paie une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été auffi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles, & la raifon, c'eft qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations fpirituelles.





AGRICULTURE.

IL n'eſt pas concevable comment les anciens qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre devaient néceſſairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-ſain, un peu enflé, la racine en-bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque tems le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux enveloppes, ſes feuilles. Cependant, c'était aſſez que quelque philoſophe grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât. Et cette erreur, la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre ſauveur, & à *St. Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître : ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité de vouloir prouver le nouveau dogme de la réſurrection par une comparaiſon ſi fauſſe & ſi ridicule. On a oſé dire dans l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST que de ſi grands ignorans n'étaient pas faits pour enſeigner les hommes, & que ces livres ſi long-tems inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blaſphêmes n'ont pas ſongé que JESUS-CHRIST & *St. Paul* daignaient parler le langage

gage reçu, que pouvant enſeigner les vérités de la phyſique, ils n'enſeignaient que celles de la morale, qu'ils ſuivaient l'exemple du reſpectable auteur de la geneſe. (Voyez *geneſe.*) En effet, dans la geneſe, l'eſprit ſaint ſe conforme dans chaque ligne aux idées les plus groſſières du peuple le plus groſſier ; la ſageſſe éternelle ne deſcendit point ſur la terre pour inſtituer des académies des ſciences. C'eſt ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs phyſiques à tous les prophètes, & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On ſait bien que religion n'eſt pas philoſophie.

Au reſte les trois quarts de la terre ſe paſſent de notre froment, ſans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes ſavaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en feraient effrayés.

DES LIVRES PSEUDONIMES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE.

Il ſerait difficile d'ajouter à ce qui eſt dit d'utile dans l'encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai ſeulement qu'à l'article *Grain*, on ſuppoſe toujours que le maréchal de *Vauban* eſt l'auteur de la *Dîme royale.* C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« *Bois-Guilbert* s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dîme* » *royale* ſous le nom de *Teſtament politique du maré-* » *chal Vauban.* Ce *Bois-Gilbert*, auteur du *Détail de la* » *France* en deux volumes, n'était pas ſans mérite, il » avait une grande connaiſſance des finances du royau- » me; mais la paſſion de critiquer toutes les opérations » du grand *Colbert*, l'emporta trop loin; on jugea que

» c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait toujours,
» un faiſeur de projets qui exagérait les maux du royaume, & qui propoſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du miniſtère, lui fit prendre le parti de mettre ſa *Dîme royale* à l'abri d'un nom reſpecté. Il prit celui du maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France croit encor que le projet de la *Dîme royale* eſt de ce maréchal ſi zélé pour le bien public; mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

» Les louanges que *Bois-Guilbert* ſe donne à lui-même dans la préface, le trahiſſent; il y loue trop ſon livre du *Détail de la France*; il n'était pas vraiſemblable que le maréchal eut donné tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs; on voit dans cette préface un père qui loue ſon fils, pour faire recevoir un de ſes bâtards. »

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de *St. Pierre* qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer la chimère de ſa *paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *financier citoyen* cite toujours le prétendu *teſtament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gratien de Courtils*. Quelques ignorans (*a*) citent encor les *teſtatmens politiques* du roi d'Eſpagne *Philippe II.* du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué juſqu'à celui de *Mandrin*.

L'encyclopédie à l'article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & déſavantages de la*

(*a*) Voyez l'article *Ana*, Anecdotes.

Grande-Bretagne; ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de la » France, on trouve que non-ſeulement pluſieurs de » ſes terres reſtent en friche, qui pourraient produire » des bleds & nourrir des beſtiaux; mais que les terres » cultivées ne rendent pas à beaucoup près à proportion » de leur bonté, parce que le laboureur manque de » moyens pour les mettre en valeur.

» Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que j'ai remar- » qué dans le *gouvernement de France* un vice dont » les conſéquences ſont ſi étendues, & j'en ai félicité » ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de ſentir en » même tems combien formidable ſerait devenue cette » puiſſance, ſi elle eût profité des avantages que ſes » poſſeſſions & ſes hommes lui offraient. *O ſua ſi bona* » *norint*! »

J'ignore ſi ce livre n'eſt pas d'un Français qui, en faiſant parler un Anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraiſſent pauvres; mais qui en même tems ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches; & en s'écriant avec Virgile, *ô s'ils connaiſſaient leurs biens*! Mais ſoit Français, ſoit Anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons ſuiſſes.

DE L'EXPORTATION DES GRAINS.

Le même article *Grain* porte encor cette réflexion: « Les Anglais eſſuyaient ſouvent de grandes chertés » dont nous profitions par la liberté du commerce » de nos grains, ſous le règne de *Henri IV.* & de

» *Louis III.* & dans les premiers tems du règne de » *Louis XIV.* »

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous *Henri IV.* La défenſe continua ſous *Louis III.* & pendant tout le tems du règne de *Louis XIV.* On ne put vendre ſon bled hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV.* plus éclairé, a rendu le commerce des bleds libre, avec les reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande et petite culture

A l'article *Ferme* qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle.* La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il appau-

vrit ſon maître; & c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder ; ils coûtent beaucoup moins à nourrir ; on ne les ferre point, leurs harnois ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie; ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très-bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

DES DÉFRICHEMENS.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ, pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée & toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, ſur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe & l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer, ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'eſt une entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très-riches ; le profit n'en peut égaler la dépenſe qu'après un très-long tems, ſi même elle peut jamais en approcher.

Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaife, la fumer beaucoup, y reporter encor de la terre, & furtout y femer des graines qui, loin de dévorer le fol, lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels effais; mais il n'appartiendrait qu'à un fouverain de changer ainfi la nature d'un vafte terrain en y faifant camper de la cavalerie, laquelle y confommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépenfe fe faifant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis fur la nature. L'auteur de cet article a fait cet effai en petit, & a réuffi.

Il en eft d'une telle entreprife comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépenfe d'un canal ne ferait pas compenfée par les droits qu'il rapporterait, ce ferait toujours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépenfe de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre excède le produit, l'exploitation eft toujours très-utile : car l'argent dépenfé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré eft une richeffe nouvelle & permanente. Quoi qu'on faffe, il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à fes enfans qu'il y avait un tréfor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'apperçurent que *le travail eft un tréfor.*

La pierre philofophale de l'agriculture ferait de femer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maifon ruftique* enfeignent douze fecrets d'opérer la multiplication du bled, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il

vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sure pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herse & on recouve, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain ; & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus la semence est plus réguliérement versée & espacée dans la terre ; elle a plus de liberté de s'étendre ; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte, & il en coûte encor pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval ; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs, & prêtée aux pauvres.

DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine ? Tout ministre d'état en Europe doit lire avec attention le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire, malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il est entiérement

conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaſte empire.

« Au commencement du printems chinois, c'eſt-à-» dire, dans le mois de Fevrier, le tribunal des ma-» thématiques ayant eu ordre d'examiner quel était le » jour convenable à la cérémonie du labourage, déter-» mina le 24 de la onzième lune, & ce fut par le tri-» bunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empereur » dans un mémorial où le même tribunal des rites mar-» quait ce que ſa majeſté devait faire pour ſe préparer » à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit nom-» mer les douze perſonnes illuſtres qui doivent l'ac-» compagner & labourer après lui; ſavoir, trois prin-» ces & neuf préſidens des cours ſouveraines. Si quel-» ques-uns des préſidens étaient trop vieux ou infir-» mes, l'empereur nomme ſes aſſeſſeurs pour tenir leur » place.

» 2°. Cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement » à labourer la terre, pour exciter l'émulation par » ſon exemple; mais elle renferme encor un ſacri-» fice que l'empereur, comme grand pontife, offre au » *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur » de ſon peuple. Or pour ſe préparer à ce ſacri-» fice, il doit jeûner & garder la continence les trois » jours précédens. (*a*) La même précaution doit être » obſervée par tous ceux qui ſont nommés pour ac-» compagner ſa majeſté, ſoit princes, ſoit autres, » ſoit mandarins de lettres, ſoit mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, ſa majeſté choi-» ſit quelques ſeigneurs de la première qualité, & les » envoie à la ſalle de ſes ancêtres, ſe proſterner de-

(*a*) Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre occident, que le gouvernement chinois eſt athée?

» vant la tablette, & les avertir, comme ils feraient » s'ils étaient encor en vie (*a*) que le jour ſuivant il » offrira le grand ſacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémorial du tri- » bunal des rites marquait pour la perſonne de l'em- » pereur. Il déclarait auſſi les préparatifs que les diffé- » rens tribunaux étaient chargés de faire. L'un doit » préparer ce qui ſert aux ſacrifices. Un autre doit com- » poſer les paroles que l'empereur récite en faiſant le » ſacrifice. Un troiſième doit faire porter & dreſſer » les tentes ſous leſquelles l'empereur dînera, s'il a or- » donné d'y porter un repas. Un quatrième doit aſſem- » bler quarante ou cinquante vénérables vieillards, la- » boureurs de profeſſion, qui ſoient préſens, lorſque » l'empereur laboure la terre. On fait venir auſſi une » quarantaine de laboureurs plus jeunes pour diſpoſer » la charrue, atteler les bœufs, & préparer les grains » qui doivent être ſemés. L'empereur sème cinq ſortes » de grains, qui ſont cenſés les plus néceſſaires à la » Chine, & ſous leſquels ſont compris tous les autres, » le froment, le ris, le millet, la fève, & une autre » eſpèce de mill, qu'on appelle *cac-leang*.

» Ce furent là les préparatifs : le vingt-quatrième » jour de la lune, ſa majeſté ſe rendit avec toute la » cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir » au *Chang-ti* le ſacrifice du printems, par lequel on » le prie de faire croître & de conſerver les biens de » la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant que de » mettre la main à la charrue......

» L'empereur ſacrifia, & après le ſacrifice il deſcendit » avec les trois princes & les neuf préſidens qui de- » vaient labourer avec lui. Pluſieurs grands ſeigneurs » portaient eux-mêmes les coffres précieux qui renfer-

(*a*) Le proverbe dit : *comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

» maient les grains qu'on devait ſemer. Toute la cour y » aſſiſta en grand ſilence. L'empereur prit la charrue, » & fit en labourant pluſieurs allées & venues : lorſ» qu'il quitta la charrue, un prince du ſang la conduiſit » & laboura à ſon tour. Ainſi du reſte.

» Après avoir labouré en différens endroits, l'em» pereur ſema les différens grains. On ne laboure » pas alors tout le champ entier, mais les jours ſui» vans les laboureurs de profeſſion achèvent de le » labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens » laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La céré» monie ſe termina par une récompenſe que l'empereur » leur fit donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puiſqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin.* Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingt, vers la Tartarie ; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite ; & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos ſouverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SURTOUT IMITER.

Poſtcript.

J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la manière dont en parlent pluſieurs Pariſiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne ſavait pas qu'un terrain qui ne rendrait que

cent pour cent, non-feulement ne payerait pas un feul des fraix de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puiffe donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parifiens, jouiffez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique !

(Voyez l'article *Bled* ou *Blé.*)



A I R.

ON compte quatre élémens, quatre efpèces de matière fans avoir une notion complette de la matière. Mais que font les élémens de ces élémens ? L'air fe change-t-il en feu, en eau, en terre ? Y a-t-il de l'air ?

Quelques philofophes en doutent encor ; peut-on raifonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain fi on marche fur la terre, fi on boit de l'eau, fi le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos fens nous en avertiffent affez ; mais ils ne nous difent rien fur l'air. Nous ne favons point par eux fi nous refpirons les vapeurs du globe ou une fubftance différente de ces vapeurs. Les Grecs appellèrent l'enveloppe qui nous environne *atmofphère*, la fphère des exhalaifons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaifons continuelles une autre efpèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

Les philofophes qui ont nié l'exiftence de l'air, difent qu'il eft inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent fi aifément par les vapeurs qui fortent du fein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaifons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe.

Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en tems d'hyver, eſt entouré d'un atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens, qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière ; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrêmité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerein, quand elles ſont aſſez hautes & aſſez atténuées pour ne

nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expofées aux rayons du foleil dans la chambre obfcure. Ces vapeurs imprégnées de foufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enfuite dilatées par cette compreffion dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruifent de petites montagnes, renverfent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace fans ceffe, & fans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & fes habitans avec la même force que fi nous avions fur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raisons de ceux qui nient l'air.

Tout ceci pofé, les philofophes qui nient l'air difent, pourquoi attribuons-nous à un élément inconnu & invifible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaifons vifibles & palpables?

Je vois au coucher du foleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaiffit peu-à-peu, cache infenfiblement les montagnes, & s'élève au-deffus d'elles. Comment, fi l'air exiftait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le fein de la terre dont il eft forti? Chaque pied cube de ce nuage eft preffé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourrait jamais fortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui foulèvent les mers; puifque ces mers ne montent jamais à la trentiè-

me partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervefcence des tempêtes.

L'air eft élaftique, nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau feule le font fouvent bien davantage. Ce que vous appellez l'*élément de l'air* preffé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite diftance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiffe dire de même des vapeurs du globe; elles pèfent comme lui, s'infinuent comme lui, allument le feu par leur fouffle, fe dilatent, fe condenfent de même.

Ce fyftême femble avoir un grand avantage fur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raifon de ce que l'atmofphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus; au-lieu que fi on admet l'air, on ne trouve nulle raifon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrafferait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faffe contre les fyftêmes des exhalaifons du globe, eft, quelles perdent leur élafticité dans la pompe à feu quand elles font refroidies, au-lieu que l'air eft, dit-on, toujours élaftique; mais premièrement il n'eft pas vrai que l'élafticité de l'air agiffe toujours; fon élafticité eft nulle quand on le fuppofe en équilibre, & fans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaffent & n'éclataffent en cent morceaux, fi cet air qu'on fuppofe être dans eux, confervait fon élafticité. Les vapeurs n'agiffent point quand elles font en équilibre; c'eft leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air femble appartenir fenfiblement, felon ces philofophes, aux exhalaifons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eft pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on fe méprend,

qu'il faut à un flambeau des vapeurs féches & élaftiques pour nourrir fa flamme, qu'elle s'éteint fans leur fecours, ou quand ces vapeurs font trop graffes, trop fulfureufes, trop groffières & fans reffort. Si on leur objecte que l'air eft quelquefois peftilentiel, c'eft bien plutôt des exhalaifons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de foufre, de vitriol, d'arfenic & de toutes les plantes nuifibles. On dit : *l'air eft pur dans ce canton*, cela fignifie : *ce canton n'eft point marécageux ;* il n'a ni plantes ni minières pernicieufes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eft point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome fi mal faine, ce font les eaux croupiffantes, ce font les anciens canaux, qui creufés fous terre de tous côtés, font devenus le receptacle de toutes les bêtes vénimeufes. C'eft delà que s'exhale continuellement un poifon mortel. Allez à Frefcati, ce n'eft plus le même terrain, ce ne font plus les mêmes exhalaifons.

Mais pourquoi l'élément fuppofé de l'air changerait-il de nature à Frefcati ? Il fe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaifons funeftes, & n'en trouvant pas à Frefcati il deviendra plus falutaire. Mais encor une fois, puifque ces exhalaifons exiftent, puifqu'on les voit s'élever le foir en nuages, quelle néceffité de les attribuer à une autre caufe ? Elles montent dans l'atmofphère, elles s'y diffipent, elles changent de forme ; le vent dont elles font la première caufe, les emporte, les fépare ; elles s'atténuent, elles deviennent falutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eft que ces vapeurs, ces exhalaifons renfermées dans un vafe de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que fi les exhalaifons humides tombent au fond de ce cryftal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs féches & élaftiques qui fe foutiennent

dans l'intérieur de ce vafe? L'air, dites-vous, eft purifié après une pluie. Mais nous fommes en droit de vous foutenir que ce font les exhalaifons terreftres qui fe font purifiées ; que les plus groffières, les plus aqueufes rendues à la terre, laiffent les plus sèches & les plus fines au-deffus de nos têtes, & que c'eft cette afcenfion & cette defcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raifons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exifte pas. Il y en a de très-fpécieufes & qui peuvent au moins faire naître des doutes ; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduifait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oifeaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours, *l'air eft doux*, *l'air eft ferein*, & jamais *les vapeurs font douces*, *font fereines*.

AIR. SECTION SECONDE.

Vapeurs, *Exhalaifons.*

Je fuis comme certains hérétiques ; ils commencent par propofer modeftement quelques difficultés ; ils finiffent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les fcrupules de ceux qui doutent que l'air exifte. Je m'enhardis aujourd'hui ; j'ofe regarder l'exiftence de l'air comme une chofe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air ; & je n'ai jamais vu que des vapeurs grifes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout

mon

mon horizon. Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière invisible, impalpable dont on n'avait aucune connaissance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air est élastique. Mais qu'est-ce que l'élasticité ? c'est la propriété d'un corps fibreux de se remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle se relève ; ce ressort d'acier que vous avez roulé se détend de lui-même ; propriété aussi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & aussi inconnue. Mais votre élément de l'air est élastique, selon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un espace prodigieusement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille (*a*) ; d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliards de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il serait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliards de particules de vapeurs qui s'exalent de la terre, & des milliards d'intervalles qui les séparent ?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense de vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un sallon éclairé de cent bougies ; il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura

(*a*) Voyez Mushembroek, chapitre de l'*Air*.

pas encor un point de cet eſpace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaiſons continuelles du corps des ſpectateurs & des muſiciens, & du parquet, & des fenêtres, & des plafonds, occupent encor ce ſallon. Que reſtera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, diſperſé dans ce ſallon, pourra-t-il vous faire entendre & diſtinguer à la fois les différens ſons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui ſoient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les inſtrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille ? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition ! de bonne foi doit-on croire que l'air contienne une infinité d'*ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*, & nous les envoie ſans ſe tromper ? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille ? Mais où renverroit-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons. Il faut donc chercher quelqu'autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton ? il ſuppoſa à la fin de ſon optique, *que les particules d'une ſubſtance, denſe, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, ſe tranſforment en un air élaſtique.*

De telles hypothèſes qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément ? comment du fer eſt-il changé

en air ? avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte, vous mourez. Mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons diſtinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchiſſez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaiſons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs ; nous trouvons fort bon que vous ſoyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

QUE L'AIR, OU LA RÉGION DES VAPEURS N'APPORTE POINT LA PESTE.

J'ajouterai encor une petite réflexion ; c'eſt que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs, ne ſont le véhicule de la peſte. Nos vapeurs, nos exhalaiſons nous donnent aſſez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du deſſéchement des marais ; il y perd plus qu'il ne penſe : cette négligence répand la mort ſur des cantons conſidérables. Mais pour la peſte proprement dite, la peſte native d'Egypte, la peſte à charbon, la peſte qui fit périr à Marſeille & dans les environs ſoixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peſte n'eſt jamais apportée par les vapeurs, ou par ce qu'on nomme *air* : cela eſt ſi vrai, qu'on l'arrête avec un ſeul foſſé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient, un vent du sud-est l'aurait bien vîte fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve ; c'est delà qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seïde l'ancienne Sidon à Marseille. Le conseil d'état défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça sous peine de mort, & la peste ne se communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuses produites par les vapeurs, sont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts remplissent continuellement l'Hôtel-Dieu, & cet Hôtel-Dieu devenu l'hôtel de la mort, infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches ! vous n'y faites nulle attention ; & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes, des financiers, des spectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

DE LA PUISSANCE DES VAPEURS.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-Nuovo, qui font sortir l'isle de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourrissent nos plantes & qui les détruisent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout est percé à jour ; ce globe est le tonneau des Danaïdes, à travers lequel tout entre, tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide secret, mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu, ni manié ; je n'en

ai jamais ſenti, je le renvoie à la matière ſubtile de *René*, à l'eſprit recteur de *Paracelſe*.

Mon eſprit recteur eſt le doute : & je ſuis de l'avis de *St. Thomas Dydime*, qui voulait mettre le doigt deſſus & dedans.



ALCHYMISTE.

CET *Al* emphatique met l'alchymiſte autant au-deſſus du chymiſte ordinaire, que l'or qu'il compoſe eſt au-deſſus des autres métaux. L'Allemagne eſt encor pleine de gens qui cherchent la pierre philoſophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques perſonnes en France qui ſe ſont ruinées dans cette pourſuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux tranſmutations eſt prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le ſeigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands ſeigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchymie fut celui d'un *Roſe-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maiſon de *Turenne*, prince ſouverain de Sédan, vers l'an 1620. « Vous n'avez » pas, lui dit-il, une ſouveraineté proportionnée » à votre grand courage. Je veux vous rendre plus » riche que l'empereur. Je ne puis reſter que deux » jours dans vos états ; il faut que j'aille tenir à Ve- » niſe la grande aſſemblée des frères. Gardez ſeulement » le ſecret ; envoyez chercher de la litharge chez le » premier apoticaire de votre ville. Jetez-y un grain

» ſeul de la poudre rouge que je vous donne ; mettez » le tout dans un creuſet, & en moins d'un quart-» d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, & la réïtera trois fois en préſence du virtuoſe. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaires de Sédan, & l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne doûta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il ne fît trois cent mille onces avec trois cent mille grains ; & que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine, de trente-ſept mille cinq cents marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir ; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnoie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ſes deſirs & dans ſa dépenſe ; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuiſé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus ſon philoſophe ; & en fut pour ſes quarante mille écus.

Toutes les prétendues tranſmutations alchymiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, eſt une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent ; car elle demande deux choſes qui ne ſont guère en notre pouvoir, c'eſt d'anéantir le fer, & de créer l'argent.

Il y a encor des philoſophes qui croient aux tranſmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée



a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

« Il faudrait avoir toujours devant les yeux ce » proverbe espagnol : *De las cosas mas seguras la mas* » *segura es dudar.* Quand on a fait une expérience, » le meilleur parti est de douter long-tems de ce qu'on » a vu & de ce qu'on a fait.

» en 1753 un chymiste allemand d'une petite pro- » vince voisine de l'Alsace crut, avec apparence de » raison, avoir trouvé le secret de faire aisément » du salpêtre, avec lequel on composerait la poudre » à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup » plus promptement qu'à l'ordinaire. Il fit en effet » de cette poudre, il en donna au prince son sou- » verain qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée » plus fine & plus agissante que toute autre. Le » prince, dans un voyage à Versailles, donna de la » même poudre au roi, qui l'éprouva souvent & en » fut toujours également satisfait. Le chymiste était » si sûr de son secret qu'il ne voulut pas le donner » à moins de dix-sept cent mille francs payés comp- » tant, & le quart du profit pendant vingt années. » Le marché fut signé; le chef de la compagnie » des poudres, depuis garde du trésor-royal, vint » en Alsace de la part du roi, accompagné d'un » des plus savans chymistes de France. L'Allemand » opéra devant eux auprès de Colmar, & il opéra » à ses propres dépens. C'était une nouvelle preuve » de sa bonne foi. Je ne vis point les travaux;

» mais le garde du trésor-royal étant venu chez moi
» avec le chymiste, je lui dis que s'il ne payait les
» dix-sept cent milles livres qu'après avoir fait du
» salpêtre, il garderait toujours son argent. Le chy-
» miste m'assura que le salpêtre se ferait. Je lui ré-
» pétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pour-
» quoi ? C'est que les hommes ne font rien, lui dis-je.
» ils unissent & ils désunissent; mais il n'appartient
» qu'à la nature de faire.

» L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout
» desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer
» la terre en salpêtre, dit-il; je m'en retourne chez
» moi changer du cuivre en or. Il partit, & fit de l'or
» comme il avoit fait du salpêtre.

» Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre
» Allemand, & le duc son maître, & les gardes du
» trésor-royal, & le chymiste de Paris, & le roi ?
» La voici.

» Le transmutateur Allemand avait vu un morceau
» de terre imprégnée de salpêtre, & il en avoit ex-
» traît d'excellent avec lequel il avait composé la
» meilleure poudre à tirer; mais il n'apperçut pas
» que ce petit terrain était mêlé des débris d'ancien-
» nes caves, d'anciennes écuries, & des restes du
» mortier des murs. Il ne considéra que la terre,
» & il crut qu'il suffisait de cuire une terre pereille,
» pour faire le salpêtre le meilleur. »

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses, comme des piéces de théatre; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.





ALCORAN,

OU PLUTOT

LE KORAN.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan Ethiopien dans l'espace de six cents lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Epire, & presque toutes les isles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays, il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés ; & très-peu de littérateurs parmi nous connaissent le *koran*. Nous nous en faisons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre.

« Louanges à DIEU, le souverain de tous les mondes ; au DIEU de miséricorde, au souverain du jour de la justice ; c'est toi que nous adorons, c'est de toi seul que nous attendons la protection. Conduis-nous dans les voies droites, dans les voies de ceux que tu as comblés de tes graces, non dans les voies des objets de ta colère, & de ceux qui se sont égarés. »

Telle eſt l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui ſelon le ſavant *Salles* ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa manière ; mais ſelon la plus commune opinion elles ſignifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, *la Grace*, *la Gloire.*

Mahomet continue, & c'eſt DIEU, lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots.

« Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc-
» tion des juſtes qui croient aux profondeurs de
» la foi, qui obſervent les tems de la prière, qui
» répandent en aumônes ce que nous avons daigné
» leur donner, qui ſont convaincus de la révélation
» deſcendue juſqu'à toi, & envoyée aux prophêtes
» avant toi. Que les fideles aient une ferme aſſu-
» rance dans la vie à venir ; qu'ils ſoient dirigés par
» leur ſeigneur, & ils ſeront heureux.

» A l'égard des incrédules, il eſt égal pour eux que
» tu les avertiſſes ou non ; ils ne croient pas ; le
» ſceau de l'infidélité eſt ſur leur cœur, & ſur leurs
» oreilles ; les ténèbres couvrent leurs yeux ; la pu-
» nition terrible les attend.

» Quelques-uns diſent, nous croyons en DIEU,
» & au dernier jour ; mais au fond ils ne ſont pas
» croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel ; ils ſe trom-
» pent eux-mêmes ſans le ſavoir : l'infirmité eſt dans
» leur cœur, & DIEU même augmente cette infir-
» mité, &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet, l'alcoran paſſe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (Voyez l'article *Arot & Marot.*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus ma-

hométans, que nos moines écrivirent tant de livres lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti ; ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes eſclaves par les loix de l'alcoran ; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (*a*) ou chapitre de l'alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les loix ſuivantes ; elles ſont traduites également par *Du Rier* qui demeura longtems à Conſtantinople, par *Marracci* qui n'y alla jamais, & par *Salles* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

RÉGLEMENS DE MAHOMET SUR LES FEMMES.

I.

« N'épouſez de femmes idolâtres que quand elles ſeront croyantes. Une ſervante muſulmane vaut mieux » que la plus grande dame idolâtre.

II.

» Ceux qui font vœu de chaſteté ayant des femmes, » attendront quatre mois pour ſe déterminer.

» Les femmes ſe comporteront envers leurs maris » comme leurs maris envers elles.

(*a*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

III.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec votre
» femme ; mais à la troisième, si vous la renvoyez,
» c'est pour jamais ; ou vous la retiendrez avec hu-
» manité, ou vous la renverrez avec bonté. Il ne
» vous est pas permis de rien retenir de ce que vous
» lui avez donné.

IV.

» Les honnêtes femmes sont obéissantes & attenti-
» ves, même pendant l'absence de leurs maris. Si elles
» sont sages, gardez-vous de leur faire la moindre
» querelle ; s'il en arrive une, prenez un arbitre de
» votre famille & un de la sienne.

V.

» Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou qua-
» tre, & jamais davantage. Mais dans la crainte de
» ne pouvoir agir équitablement envers plusieurs, n'en
» prenez qu'une. Donnez-leur un douaire convena-
» ble ; ayez soin d'elles, ne leur parlez jamais qu'avec
» amitié.

VI.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de vos fem-
» mes contre leur gré, ni de les empêcher de se ma-
» rier à d'autres après le divorce pour vous emparer
» de leur douaire, à moins qu'elles n'aient été décla-
» rées coupables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en pren-
» dre une autre, quand vous lui auriez donné la valeur
» d'un talent en mariage, ne prenez rien d'elle.

VII.

» Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais il
» eſt mieux de vous en abſtenir.

VIII.

» Une femme renvoyée eſt obligée d'allaiter ſon enfant pendant deux ans, & le père eſt obligé pendant ce tems-là de donner un entretien honnête ſelon ſa condition. Si on sèvre l'enfant avant deux ans, il faut le conſentement du père & de la mère. Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice étrangère, vous la paierez raiſonnablement. »

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul DIEU. Ces ſeules paroles du ſura 122, DIEU *eſt unique*, *éternel*, *il n'engendre point*, *il n'eſt point engendré*, *rien n'eſt ſemblable à lui*. Ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encor plus que ſon épée.

Au reſte, cet alcoran dont nous parlons, eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de loix très-bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encor ſuivies ſans avoir été jamais affaiblies ou changées par des interprêtes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les poëtes de la Mecque, mais ſur-tout les docteurs. Ceux-ci ſoulevèrent contre lui les magiſtrats qui donnèrent décret de priſe de corps contre lui, comme duement atteint & convaincu d'avoir dit, qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait,

la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe faiſait aider dans la compoſition de ſes feuilles, tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien ; ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons & leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avoit un père *Hercule* qui faiſait les ſermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait, *allons entendre les travaux d'*Hercule.

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'un groſſe ſottiſe qu'il avoit dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire.

« Quand tu lis le koran, adreſſe-toi à DIEU, afin » qu'il te préſerve de *Satan*..... il n'a de pouvoir » que ſur ceux qui l'ont pris pour maître, & qui donnent des compagnons à DIEU.

» Quand je ſubſtitue dans le koran un verſet à un » autre (& DIEU fait la raiſon de ces changemens), » quelques infideles diſent, *tu as forgé ces verſets*, » mais ils ne ſavent diſtinguer le vrai d'avec le faux : » dites plutôt que l'Eſprit ſaint m'a apporté ces ver- » ſets de la part de DIEU avec la vérité...... D'au- » tres diſent plus malignement, il y a un certain hom- » me qui travaille avec lui à compoſer le koran ; mais » comment cet homme à qui ils attribuent mes ouvra- » ges pourrait-il m'enſeigner, puiſqu'il parle une lan- » gue étrangère, & que celle dans laquelle le koran eſt » écrit, eſt l'arabe le plus pur ? »

Celui qu'on prétendait travailler (*a*) avec *Mahomet* était un juif nommé *Benſalem*, ou *Benſalon*. Il n'eſt guè-

(*a*) Voyez l'alcoran de *Salles*, page 223.

re vraiſemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les juifs ; mais la choſe n'eſt pas impoſſible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travailloit à l'alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il eſt plaiſant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles diſputes théologiques qui ſe ſont élevées entre les muſulmans, je ne m'en mêle pas, c'eſt au muphti à décider.

C'eſt une grande queſtion ſi l'alcoran eſt éternel ou s'il a été créé ; les muſulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la ſuite de l'hiſtoire de Calcondile *le triomphe de la Croix ;* & dans ce triomphe il eſt dit que l'Alcoran eſt arien, ſabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiſte, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt janſéniſte ; car le fonds de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.





ALEXANDRE.

IL n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choſes neuves & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques & morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre*, qui dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'ivreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit ; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police *la Renie* tantôt de le faire enfermer & tantôt de le faire pendre :

Heureux ſi de ſon tems pour de bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des petites-maiſons.
. . . .
Qu'on livre ſon pareil en France à la Renie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête & ſes lauriers.

Cette requête préſentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admiſe ni ſelon la coutume de Paris, ni ſelon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invaſions des Perſes, il n'avait fait que ſon devoir en détruiſant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité

magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit, ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appellait de la sentence du sieur de *la Renie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor d'autres raisons, & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité, & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai* DIEU, *en refusant des vivres à* Alexandre, *parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à* Darius. On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions: car un Juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fideles de *Darius*, il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres; leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contr'elles, & de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoiquee vaincu, était encor assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai* DIEU, comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même DIEU, mais dans un autre temple; ils avaient le même pentateuque

que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'eſt-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le shiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le shiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent ; car on n'appaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaiſa ; ils demeurèrent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien-Joſeph*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſeph*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterne à ſon tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis long-tems, qu'il lui était apparu il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Aſie, conquête à laquelle il ne penſait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à paſſer l'Helleſpont, l'avait aſſuré que ſon DIEU marcherait à la tête des Grecs, & que ce ſerait le DIEU des Juifs qui le rendrait victorieux des Perſes.

Ce conte de vieille ſerait bon dans l'hiſtoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée ; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés ; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. Monsieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement, & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appellé de leur propre nom une seule ville, un seul prince Asiatique. Ils en ont usé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monsieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus*, ni de *Taxile* ; en effet ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encor des seigneurs

patanes qui prétendent defcendre de *Porus*. Il fe peut que ces miffionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces feigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baffeffe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Jofeph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque* qui écrivit long-tems après *Jofeph*, paraît ne pas avoir épargné les fables fur ce héros. Il a renchéri encor fur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut fe faire adorer, non-feulement par les Perfes, mais auffi par les Grecs. Il ne s'agit que de favoir ce qu'Alexandre, les Perfes, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des facrifices, lui élever des autels & des temples, il eft clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perfes, on le faluât à la perfane, qu'on fe profternât devant lui dans certaines occafions; qu'on le traitât enfin comme un roi de Perfe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raifonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de juftice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On fert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plufieurs rois de l'Europe font fervis à genoux à leur facre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchiffent les genoux devant les colaos d'un ordre fupérieur; on

adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'eſt fondé que ſur un équivoque. (Voyez *Abus des mots.*)

C'eſt *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels ; il y eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilège d'adoration ; & il n'eſt point dit qu'on en murmurât. (*a*)

Les contradictions ſur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſurtout ceux qu'on appelle *héros*, ſont ſouvent très-différens d'eux-mêmes ; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, on dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns diſent que *Calliſthène* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut long-tems après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans

(*a*) Remarquez bien qu'*Auguſte* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint ; *Divus Auguſtus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

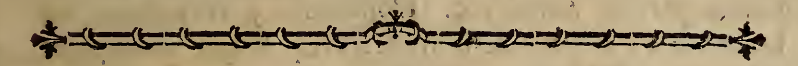
Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe) il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre, il fait saisir dix philosophes indiens, que les grecs appellaient *Gymnosophites*, & qui étaient nuds comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avoit oublié; ou bien au calife des *Mille & une nuits* qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie; que cette eau était si froide qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient: qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'*A-*

lexandre en but, & qu'il en mourut au bout de six jour d'une fiévre continue.

Il eſt vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueilllir de bien certain, c'eſt qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perſe par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Aſie, de la Grèce, de l'Egypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant ſe moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eut fait autant en ſi peu d'années. Voyez l'article *Hiſtoire*.



ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre*, & par ſes capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes ſont autant de monumens de gloire, bien ſupérieurs aux ſtatues que la ſervitude érigea depuis au pouvoir; mais la ſeule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémiſphère par ſa grandeur & ſes richeſſes, eſt celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville eſt dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

La ville fut toujours très-floriſſante ſous les *Ptolomées* & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reſte de l'Egypte, ne la laiſſèrent point dépérir. Les Turcs même lui conſervèrent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage

du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé pluſieurs fois avant *Alexandre.*

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légéreté; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur eſprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur ſuperſtition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduiſit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conſéquent celui de la diſpute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainſi qu'ils en avaient un autre à Bubaſte; ils y traduiſirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animoſités furent ſi vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accuſaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur; & ces querelles n'étaient pas ſon moindre revenu. Les ſéditions mêmes furent fréquentes & ſanglantes. Il y en eut une ſous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalouſie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le chriſtianiſme que les *Panthènes*, les *Origènes*, les *Cléments*, avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un eſprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta ſur la religion; & tous les habitans diviſés entr'eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'eſt le ſujet de cette fameuſe lettre de l'empereur *Adrien* au conſul *Servianus*, rapportée par *Vopiſcus.* (*a*)

« J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, » mon cher *Servien* ; je la ſais toute entière par cœur ; » cette nation eſt légère, incertaine, elle vole au chan- » gement. Les adorateurs de *Sérapis* ſe font chrétiens ; » ceux qui ſont à la tête de la religion du CHRIST » ſe font dévots à *Sérapis.* Il n'y a point d'archi-rabin » Juif, point de Samaritain, point de prêtre chrétien » qui ne ſoit aſtrologue ou devin, ou baigneur (c'eſt- » à-dire entremetteur). Quand le patriarche grec (*b*) » vient en Egypte, les uns s'empreſſent auprès de lui » pour lui faire adorer *Sérapis*, les autres le CHRIST. » Ils ſont tous très-ſéditieux, très-vains, très-que- » relleurs. La ville eſt commerçante, opulente, peu- » plée ; perſonne n'y eſt oiſif ; les uns y ſoufflent le » verre, les autres fabriquent le papier. Ils ſemblent » être de tout métier, & en ſont en effet. La goutte » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire » à l'oiſiveté. Les aveugles y travaillent ; l'argent eſt un » dieu que les chrétiens, les juifs & tous les hommes » ſervent également. »

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.
Tomi ſecundi pag. 406[a].

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Cos. V°.

Ægyptum quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ

(*a*) Tom. II. pag. 406.

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots, *patriarche grec* : parce qu'il

monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt, chriſtiani ſunt; & devoti ſunt Serapi, qui ſe CHRISTI epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo chriſtianorum presbyter, non matematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe ille patriarcha quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, injurioſiſſimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent; cœci quod agant habent, cœci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otioſi vivunt. Unus illis deus eſt, hunc chriſtiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur auſſi connu par ſon eſprit que par ſa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainſi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la diſpute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout; & quoiqu'ils euſſent le malheur d'être dès long-tems partagés en différentes ſectes qui ſe déteſtaient & s'accuſaient mutuellement, les plus violens ennemis du chriſtianiſme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans ſon ſein les ames les plus pures & les plus grandes; il en eſt même encor aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux myſtères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième ſiècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaiſſaient point ce titre.





ALGER.

LA philoſophie eſt le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'eſt pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier deſſein de *Louis XIV.* lorſqu'il prit les rênes de l'état, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courſes continuelles des corſaires de Barbarie (*a*). Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'eſprit d'ordre qu'il mit dans ſa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne ſais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuſes & éclatantes, qui tenaient même un peu du romaneſque. Il eſt très-certain que *Louis XIV.* tenait de ſa mère beaucoup de cette galanterie eſpagnole noble & délicate & beaucoup de cette grandeur, de cette paſſion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de ſe battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préſéance qu'il ſe fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ſes pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII.* & le cardinal *Mazarin* avant ſa mort lui avait inſpiré ce deſſein. Il avait même long-tems balancé s'il irait à cette expédition en perſonne à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas aſſez de vaiſſeaux pour exécuter une ſi grande entrepriſe, ſoit par lui-même, ſoit par ſes généraux. Elle fut infructueuſe & devait l'être. Du moins elle aguerrit ſa ma-

(*a*) Voyez l'expédition de *Gigeri*, par *Péliſſon*.

rine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les fecours défintéreffés donnés aux vénitiens affiégés dans Candie, & aux allemands preffés par les armes Ottomanes à St. Godhart.

Les détails de cette expédition d'Afrique fe perdent dans la foule des guerres heureufes ou malheureufes faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injuftice. Rapportons feulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occafion des pirateries d'Alger.

« Il eft trifte, monfieur, qu'on n'ait point écouté les » propofitions de l'ordre de Malthe, qui offrait, moyen- » nant un fubfide médiocre de chaque état chrétien, de » délivrer les mers des pirates d'Alger, de Maroc & de » Tunis. Les chevaliers de Malthe feraient alors vérita- » blement les défenfeurs de la chrétienté. Les Algériens » n'ont actuellement que deux vaiffeaux de cinquante » canons, & cinq d'environ quarante; quatre de trente. » Le refte ne doit pas être compté.

» Il eft honteux qu'on voie tous les jours leurs peti- » tes barques enlever nos vaiffeaux marchands dans tou- » te la Méditerranée. Ils croifent même jufqu'aux Ca- » naries & jufqu'aux Açores.

» Leurs milices compofées d'un ramas de nations, » anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, » Turcs, Nègres même, s'embarquent prefque fans » équipage fur des chebeks de dix-huit à vingt piéces » de canon; ils infeftent toutes nos mers comme des » vautours qui attendent une proie. S'ils voient un » vaiffeau de guerre ils s'enfuyent; s'il voient un » vaiffeau marchand ils s'en emparent; nos amis, nos » parens, hommes & femmes deviennent efclaves; » & il faut aller fupplier humblement les barbares de » daigner recevoir notre argent pour nous rendre leurs » captifs.

» Quelques états chrétiens ont la honteufe prudence de traiter avec eux, & de leur fournir des armes avec lefquelles ils nous dépouillent. On négocie avec eux en marchands ; & ils négocient en guerriers.

» Rien ne ferait plus aifé que de réprimer leurs brigandages ; on ne le fait pas. Mais que de chofes feraient utiles & aifées qui font négligées abfolument ! La néceffité de réduire ces pirates eft reconnue dans les confeils de tous les princes, & perfonne ne l'entreprend. Quand les miniftres de plufieurs cours en parlent par hafard enfemble, c'eft le confeil tenu contre les chats.

» Les religieux de la redemption des captifs font la plus belle inftitution monaftique ; mais elle eft bien honteufe pour nous. Le royaume de Fez, Alger, Tunis, n'ont point de *Marabous de la rédemption des captifs*. C'eft qu'ils nous prennent beaucoup de chrétiens, & nous ne leur prenons guère de mufulmans.

» Ils font cependant plus attachés à leur religion que nous à la nôtre. Car jamais aucun Turc, aucun Arabe ne fe fait chrétien ; & ils ont chez eux mille renégats qui même les fervent dans leurs expéditions. Un Italien nommé *Pélégini* était en 1712 général des galères d'Alger. Le miramolin, le bey, le dey, ont des chrétiennes dans leurs ferrails ; & nous n'avons eu que deux filles turques qui aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne confifte qu'en douze mille hommes de troupes réglées, mais tout le refte eft foldat, & c'eft ce qui rend la conquête de ce pays fi difficile. Cependant les Vandales les fubjuguèrent aifément, & nous n'ofons les attaquer. &c.



ALMANACH.

IL est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connaissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un philosophe indien embarqué à Meliapour vienne à Bayonne; je suppose que ce philosophe a du bon sens, ce qui est rare, dit-on, chez les savans de l'Inde; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école, ce qui était rare partout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des astres; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats, ce qui ne serait pas si rare.

Notre sot pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences, lui fait présent d'un almanach de Liége composé par *Matthieu Lansberge*, & du *Messager boiteux* d'*Antoine Souci* astrologue & historien, imprimé tous les ans à Basle, & dont il se débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du Sr. *le Lievre*, ou des pilules du Sr. *Keyser*, ou vous pendre au cou un sachet de l'apoticaire *Arnoud*, vous faire saigner, vous faire couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chausser des souliers neufs.

L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui faſſe voir quelques - unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand collège de Bernarès que nous n'avons pas le ſens commun, mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcrètes, on pourra faire quelque choſe de nous moyennant la grace de DIEU.

C'eſt ainſi préciſément que nos premiers miſſionnaires, & ſurtout *St. François-Xavier*, en usèrent avec les peuples de la preſqu'iſle de l'Inde. Ils ſe trompèrent encor plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très-curieuſe de lire les rélations qu'il écrivirent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable ; toute aſſemblée eſt un ſabbat ; toute figure ſymbolique eſt un taliſman ; tout bracmane eſt un ſorcier ; & là - deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que la *moiſſon ſera abondante.* Ils ajoutent par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacément à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens faiſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire

la guerre comme on la faifait en Europe aux feigneurs qui refufaient hommage.

Si nous n'avons que douze conftellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aftronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reffemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les fecrets pour la fanté dont ils farciffent leur almanach impérial. Ils divifent le jour en dix mille minutes, & favent à point nommé quelle minute eft favorable ou funefte. Lorfque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miffionnaires jéfuites de faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, fur les fuperftitions extravagantes dont il faut le remplir. (*a*) *Je crois beaucoup moins que vous aux fuperftitions*, leur dit l'empereur, *faites-moi feulement un bon calendrier, & laiffez mes favans y mettre toutes leurs fadaifes.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes*, fe moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eft très-vraifemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque meffager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a fes fottifes. Toute l'antiquité a fait coucher le foleil dans le mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-tems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un refervoir d'eau. Il n'y a pas bien long-tems qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve fouvent dans la campagne, eft un fil de toile d'araignée. Ne nous

(*a*) Voyez *Duhalde* & *Parennin*.

nous moquons de perſonne. Songeons que les Chinois avaient des aſtrolabes & des ſphères avant que nous ſuſſions lire ; & que s'ils n'ont pas pouſſé fort loin leur aſtronomie, c'eſt par le même reſpect pour les anciens que nous avons eu pour *Ariſtote.*

Il eſt conſolant de ſavoir que le peuple romain, *populus late rex*, fut en ce point fort au-deſſous de *Matthieu Lansberge* & du *meſſager boiteux*, & des aſtrologues de la Chine, juſqu'au tems où *Jules Céſar* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appellons encor de ſon nom *kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoi qu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois faiſant trois cent quatre jours ; cela n'était ni ſolaire ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea ſi mal, que du tems de *Céſar* les fêtes d'été ſe célébraient en hiver. Les généraux Romains triomphaint toujours ; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient.

Céſar réforma tout, il ſembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le ſolſtice d'hyver. Toutes les nations de l'empire romain ſe ſoumirent à cette innovation. Les Egyptiens qui étaient en poſſeſſion de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent ; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la diſtribution de leurs fêtes. Les juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *Phaſé* ou *Paſcha* le quatorzième jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rouſſe* ; & cette époque arrivait ſouvent en Avril ; leur Pentecôte cinquante jours après le *Phaſé* ; le fête des cornets ou trompet-

tes le premier jour de Juillet ; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand ſabbat ſept jours après.

Les premiers chrétiens ſuivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année biſſextile que nous avons encore & qu'il a fallu corriger dans le ſeizième ſiècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils ſe conformèrent aux juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rouſſe, juſqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui ſuivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis ſe trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste. Vierge furent ſubſtituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du *Calendrier romain* dit (*a*) que la raiſon en eſt priſe du verſet des cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raiſon ſes fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verſet *electa ut ſol*, choiſie comme le ſoleil.

Les chrétiens gardèrent auſſi la Pentecôte. Elle fut fixée comme celle des juifs préciſément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patron remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St. Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St. Jean.* avait dit en parlant de JESUS-CHRIST, il faut qu'il croiſſe & que je diminue. *Oportet illum creſcere me autem minui.*

Ce qui eſt très-ſingulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'eſt cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St. Jean, qui eſt le

(*a*) Voyez *Calendrier romain*, p. 101 & ſuiv.

tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embraſement de la terre qui en attendait un ſecond.

Le même auteur du *calendrier* aſſure que la fête de l'Aſſomption eſt placée au 15 du mois d'Auguſte nommé par nous *Aouſt*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la vierge.

Il certifie auſſi que *St. Mathias* n'eſt fêté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années biſſextiles

Il y aurait peut-être dans ces imaginations aſtronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-eſtimable.

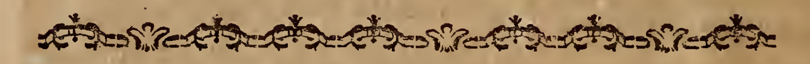
Le pis de nos calendriers eſt de placer toujours les équinoxes & les ſolſtices où ils ne ſont point, de dire le ſoleil entre dans le belier quand il n'y entre point, de ſuivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année paſſée nous trompe l'année préſente, & tous nos calendriers ſont les almanachs des ſiècles paſſés.

Pourquoi dire que le ſoleil eſt dans le belier quand il eſt dans les poiſſons ? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les ſphères céleſtes, où l'on diſtingue les ſignes véritables des anciens ſignes devenus faux ?

Il eût été très-convenable non-ſeulement de commencer l'année au point précis du ſolſtice d'hiver ou de l'équinoxe du printems, mais encore de mettre tous les ſignes à leur véritable place. Car étant démontré que le ſoleil répond à la conſtellation des poiſſons quand on le dit dans le bélier, & qu'il ſera enſuite dans le verſeau & ſucceſſivement dans toutes les

conſtellations ſuivantes au tems de l'équinoxe du printems, il faudrait faire dès-à-préſent ce qu'on ſera obligé de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Préceſſions des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils ſont de main de maître.



ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou*, (*a*) était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur.* Elle le ſervit très-bien dans les guerres civiles; & *Céſar* pour récompenſe donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut ſeulement demander comment les Romains appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appellaient *galerita*. Une légion de *Céſar* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainſi avérées doivent être ad-

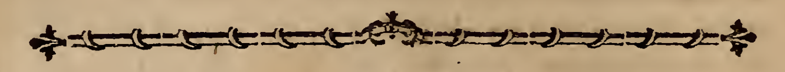
(*a*) Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

mises. Mais quand un professeur arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la loire & de la seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires dans le phénicien & la caldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dôme* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* ; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville* ? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur* ; & que par conséquent les hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des bas-bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toscan, si la perte d'un tems consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.





AMAZONES.

ON a vu ſouvent des femmes vigoureuſes & hardies combattre comme les hommes ; l'hiſtoire en fait mention ; car ſans compter une *Sémiramis* , une *Tomiris* , une *Pantézilée*, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſurtout dans la tribu des Homérites une eſpèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouſes ſecouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius* du tems du calife *Abubècre* ſucceſſeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ſes courſes pluſieurs muſulmanes avec quelque butin, il les conduiſait à Damas ; parmi ces captives était la ſœur de *Dérar* lui-même. L'hiſtoire arabe d'*Alvakedi* traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ſes priſonnières. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* , c'était le nom de cette ſœur de *Dérar*, propoſe à une de ſes compagnes nommée *Oſerra* , de ſe ſouſtraire à la captivité ; elle lui perſuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens ; le même enthouſiame muſulman ſaiſit toutes ces femmes ; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes , de leurs couteaux , eſpèces de poignards qu'elles portent à la ceinture ; & forment un cercle comme les vaches ſe ſerrent en

rond les unes contre les autres, & préſentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire ; il avance vers ces femmes ; il eſt reçu à grands coups de bâtons ferrés ; il balance long-tems à uſer de la force ; enfin il s'y réſout, & les ſabres étaient déjà tirés, lorſque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre ſa ſœur & toutes les captives.

Rien ne reſſemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère* ; ce ſont les mêmes combats ſinguliers à la tête des armées, les combattans ſe parlent ſouvent aſſez long-tems avant que d'en venir aux mains ; & c'eſt ce qui juſtifie *Homère* ſans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une ſortie de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST ; « injuſte agreſ-
» ſeur, dit-il enſuite à *Sergiabil*, tu ne réſiſteras pas
» à JESU mon DIEU, qui combattra pour les vengeurs
» de ſa religion.

» Tu profères un menſonge impie, lui répond *Ser-*
» *giabil* ; JESU n'eſt pas plus grand devant DIEU
» qu'*Adam* : DIEU l'a tiré de la pouſſière : il lui a
» donné la vie comme à un autre homme : & après
» l'avoir laiſſé quelque-tems ſur la terre il l'a enlevé
» au ciel. » (*a*)

Après de tels diſcours le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va bleſſer le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil* ; *Aban* tombe, & expire, la nouvelle en vole à ſa jeune épouſe qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle

(*a*) C'eſt la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens Bazilidiens avait depuis long-tems cours en Arabie. Les Baſilidiens diſaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

court ſur le champ de bataille, le carquois ſur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrétiens ; les arabes s'en ſaiſiſſent en criant *allàh acbar* ; de la ſeconde elle perce un œil de *Thomas* qui ſe retire tout ſanglant dans la ville.

L'hiſtoire arabe eſt pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières ſe brûlaſſent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encor moins qu'elles vécuſſent ſans hommes ; au contraire elles s'expoſaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioſte* & au *Taſſe* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéreſſantes.

Il y eut en effet, du tems de la folie des croiſades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthouſiaſme fut porté au point que les Génoiſes entreprirent de ſe croiſer, & d'aller former en Paleſtine des bataillons de juppes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus ſage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI*. roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juſte des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer ſon mari. L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus conſtant dans une femme.

Elle avoit été précédée par la célèbre comteſſe de *Montfort* en Bretagne. « Cette princeſſe (dit d'*Ar-* » *gentré*) était vertueuſe outre tout naturel de ſon » ſexe ; vaillante de ſa perſonne autant que nul » homme ; elle montait à cheval, elle le maniait » mieux que nul écuyer ; elle combattait à la main ;

» elle courait, donnait parmi une troupe d'hommes » d'armes comme le plus vaillant capitaine ; elle » combattait par mer & par terre tout de même » assurance, &c. »

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ses états envahis par son compétiteur *Charles de Blois*. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit sur le champ des ennemis suivie de cinq cents hommes, y mit le feu & le réduisit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, si connue sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, sont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comtesse de *Montfort*. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siége d'Orléans ; elle combattit tout aussi bien, & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472 quand l'armée Bourguignonne assiégeait Beauvais. *Jeanne Hachette* à la tête de plusieurs femmes soutint long-tems un assaut, arracha l'étendart qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche ; jeta le porte-étendard dans le fossé, & donna le tems aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille ; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite ; & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle. de *la Charſe* de la maiſon de *la Tour du Pin-Gouvernet*, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les Barbets qui faiſaient une irruption. Le roi lui donna une penſion comme à un brave officier. L'ordre militaire de St. Louis n'était pas encor inſtitué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en eſt pas grand ; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poëtique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.



AME.

SECTION PREMIÈRE.

L'ARTICLE *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtêmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette, ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé

contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent : *l'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend diſputer ſur ce mot ; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *Seel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemands *ſeel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames ; *pſiché* qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens* ; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de paſſion pour *Pſiché*, & que *Pſiché* l'aima ſi tendrement : *pneuma*, le ſouffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *ſpiritus*, eſprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin *nous*, *l'intelligence*.

Nous poſſédions donc trois ames ſans avoir la plus légère notion d'aucune. *St. Thomas d'Aquin* (*a*) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien ; & diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

(*a*) Somme de *St. Thomas*, édition de Lyon 1738.

Pſiché était dans la poitrine. *Pneuma* ſe répandait dans tout le corps; & *nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philoſophie dans nos écoles jusqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que dans leurs paſſions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le ſiége des paſſions. Lorſqu'on penſe profondément, on ſent une contenrion dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle eſt dans le cerveau. Sans reſpiration, point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative eſt dans la poitrine qui reçoit le ſouffle de l'air.

Lorſque les hommes virent en ſonge leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été conſumé ſur un bûcher, ou englouti dans la mer, & mangé des poiſſons. C'était pourtant quelque choſe, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le ſongeur l'avait interrogé. Etait-ce *pſiché*? était-ce *pneuma*? était-ce *nous* avec qui on avait converſé en ſonge? On imagina un fantôme, une figure légère; c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air, & de feu extrêmement déliée qui errait je ne ſais où.

Dans la ſuite des tems, quand on voulut approfondir la choſe, il demeura pour conſtant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui ſubtiliſa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la ſéparait pas entièrement de la matière; mais ce fut un problême qui ne fut jamais réſolu, jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialiſtes allèguent quelques pères de l'égliſe, qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St.*



Irénée dit, (*a*) que l'ame n'eſt que le ſouffle de la vie; qu'elle n'eſt incorporelle que par comparaiſon avec le corps mortel; & qu'elle conſerve la figure de l'homme, afin qu'on la reconnaiſſe.

En vain *Tertullien* s'exprime ainſi: la corporalité de l'ame éclate dans l'évangile; (*b*) *corporalitas animæ in ipſo evangelio reluceſſit.* Car ſi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la viſion d'une ſainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expreſſément, (*c*) *pſeukai men oun ei ton antropon polumêres eſti*; l'ame de l'homme eſt compoſée de pluſieurs parties.

En vain allégue-t-on *St. Hilaire* qui dit dans des tems poſtérieurs: (*d*) *il n'eſt rien de créé qui ne ſoit corporel ni dans le ciel, ni ſur la terre, ni parmi les viſibles, ni parmi les inviſibles: tout eſt formé d'élémens; & les ames, ſoit qu'elles habitent un corps, ſoit qu'elles en ſortent, ont toujours une ſubſtance corporelle.*

En vain *St. Ambroiſe*, au ſixième ſiècle, dit: (*e*) *Nous ne connaiſſons rien que de matériel, excepté la ſeule vénérable trinité.*

Le corps de l'égliſe entière a décidé que l'ame eſt immatérielle. Ces ſaints étaient tombés dans une erreur alors univerſelle; ils étaient hommes; mais ils ne ſe trompèrent pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'égliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que

(*a*) Livre 5. ch. VII.
(*b*) *De animâ*, cap. VII°.
(*c*) Oraiſon contre les Grecs.
(*d*) *St. Hil.* ſur *St. Matth.* pag. 633.
(*e*) Sur *Abraham*, liv. II. ch. VIII.

nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si peu que nous l'appellons *substance*; or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous*; mais ce dessous nous sera éternellement caché. Ce *dessous* est le secret du créateur; & ce secret du créateur est partout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croissons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous pensons, ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être, quel qu'il soit, a des pensées.

SECTION SECONDE.

Des doutes de Locke *sur l'ame.*

L'auteur de l'article *Ame* dans l'encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke*; parce que le modeste *Locke* a dit: (*a*) « nous ne serons peut-être » jamais capables de connaître si un être matériel pense » ou non, par la raison qu'il nous est impossible de » découvrir par la contemplation de nos propres idées » *sans révélation*, si DIEU n'a point donné à quelque » amas de matière disposée comme il le trouve à propos, la puissance d'appercevoir & de penser; ou s'il » a joint & uni à la matière ainsi disposée une substance immatérielle qui pense. Car par rapport à nos » notions, il ne nous est pas plus mal aisé de concé-

(*a*) Traduction de *Coste*.

» voir que DIEU peut, s'il lui plaît, ajouter à notre » idée de la matière la faculté de penser, que de com- » prendre qu'il y joigne une autre substance avec la » faculté de penser; puisque nous ignorons en quoi » consiste la pensée, & à quelle espèce de substance » cet être tout-puissant a trouvé à propos d'accorder » cette puissance qui ne saurait être créée qu'en vertu » du bon plaisir & de la bonté du créateur. Je ne » vois pas quelle contradiction il y a que DIEU, cet » être pensant, éternel & tout-puissant, donne, s'il » veut, quelques degrés de sentiment, de perception » & de pensée à certains amas de matière créée & » insensible, qu'il joint ensemble comme il le trouve » à propos. »

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (*a*)

On sait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU, & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât; mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu, nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

(*a*) Voyez le discours préliminaire de M. Dalembert.

« On peut dire qu'il créa » la métaphysique à-peu-près « comme *Newton* avait créé » la physique..... pour connaître notre ame, ses idées » & ses affections, il n'étudia » point les livres, parce qu'ils » l'auraient mal instruit, il » se contenta de descendre » profondément en lui-même; » & après s'être pour ainsi dire » contemplé long-tems, il ne fit » dans son traité de l'*Entendement humain* que présenter aux » hommes le miroir dans lequel » il s'était vu. En un mot, il » réduisit la métaphysique à ce » qu'elle doit être en effet, la » physique expérimentale de » l'ame. »

Locke n'était pas aſſurément le ſeul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui en regardant l'ame comme une matière très-déliée, aſſurait par conſéquent que la matière pouvait ſentir & penſer.

C'était le ſentiment de *Gaſſendi*, comme on le voit dans ſes objections à *Deſcartes*. « Il eſt vrai, dit » *Gaſſendi*, que vous connaiſſez, que vous penſez ; » mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous » êtes, vous qui penſez. Ainſi quoique l'opération de » la penſée vous ſoit connue, le principal de votre » eſſence vous eſt caché ; & vous ne ſavez point quelle » eſt la nature de cette ſubſtance dont l'une des opé- » rations eſt de penſer. Vous reſſemblez à un aveugle » qui ſentant la chaleur du ſoleil, & étant averti » qu'elle eſt cauſée par le ſoleil, croirait avoir une » idée claire & diſtincte de cet aſtre ; parce que ſi » on lui demandait ce que c'eſt que le ſoleil, il » pourrait répondre que c'eſt une choſe qui échauffe, » &c. »

Le même *Gaſſendi* dans ſa *philoſophie d'Epicure*, répète pluſieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure ſpiritualité de l'ame.

Deſcartes, dans une de ſes lettres à la princeſſe Palatine *Eliſabeth*, lui dit : « Je confeſſe que par » la ſeule raiſon naturelle nous pouvons faire beau- » coup de conjectures ſur l'ame, & avoir de flat- » teuſes eſpérances, mais non pas aucune aſſurance. » Et en cela *Deſcartes* combat dans ſes lettres ce qu'il avance dans ſes livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers ſiècles de l'égliſe, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils penſaient qu'il eſt auſſi aiſé à DIEU de conſerver que de créer. Ils diſaient : DIEU la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets font incapables de nous en donner. Delà il conclud que nous voyons tout en DIEU. C'eſt au fond la même choſe que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir ? Et ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtême eſt un labyrinthe, dont une allée vous ménerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au chaos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes; ils diſputent, & la nature agit.

SECTION TROISIÈME.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.

Avant l'étrange ſyſtême qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſsède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du ſentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire, que la nature a donné aux bêtes tous les organes du ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe, & qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiſſance de DIEU;

il avait pu communiquer à la matière organiſée des animaux le plaiſir, la douleur; le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées; il avait pu donner à pluſieurs d'entr'eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend: non-ſeulement il avait pu douer preſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Deſcartes* ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les inſtrumens de la vie & de la ſenſation aux animaux, afin qu'ils n'euſſent ni ſenſation, ni vie proprement dite. Mais je ne ſais quels prétendus philoſophes, pour répondre à la chimère de *Deſcartes*, ſe jetèrent dans la chimère oppoſée; ils donnèrent libéralement un eſprit pur aux crapauds & aux inſectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le ſentiment aux organes du ſentiment, l'autre qui loge un pur eſprit dans une punaiſe; on imagina un milieu; c'eſt l'inſtinct; & qu'eſt-ce que l'inſtinct? Oh oh! c'eſt une forme ſubſtantielle; c'eſt une forme plaſtique; c'eſt un je ne ſais quoi; c'eſt de l'inſtinct. Je ſerai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choſes *je ne ſais quoi*; tant que votre philoſophie commencera & finira par *je ne ſais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans ſon poëme ſur les vanités du monde:

Oſez-vous aſſigner, pédans inſupportables,
Une cauſe diverſe à des effets ſemblables?
Avez-vous meſuré cette mince cloiſon
Qui ſemble ſéparer l'inſtinct de la raiſon?

Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'encyclopédie s'explique ainsi. « Je me représente l'ame des bêtes comme » une substance immatérielle & intelligente, mais de » quelle espèce? Ce doit être, ce me semble, un principe » actif qui a des sensations, & qui n'a que cela. . . . . . » Si nous réfléchissons sur la nature de l'ame des bêtes, » elle ne nous fournit rien de son fonds qui nous » porte à croire que sa spiritualité la sauvera de l'a- » néantissement. »

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encor moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant, parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU; parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que DIEU le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions, & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le sais jamais; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Etre suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphyſique ne nous enſeigneront pas ce que c'eſt que notre ame.

Un philoſophe orthodoxe diſait à un philoſophe hétérodoxe, comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame eſt immortelle de ſa nature, & qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de DIEU ? Par mon expérience, dit l'autre. --- Comment ! eſt-ce que vous êtes mort ? --- Oui; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, & je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais préciſément le moment où je m'endors; mon ſommeil eſt abſolument ſans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je ſuis mort régulièrement ſix heures en vingt-quatre. C'eſt le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui ſoutint qu'il penſait toujours pendant ſon ſommeil ſans qu'il en ſût rien. L'hétérodoxe lui répondit : je crois par la révélation que je penſerai toujours dans l'autre vie; mais je vous aſſure que je penſe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne ſe trompait pas en aſſurant l'immortalité de l'ame; puiſque la foi & la raiſon démontrent cette vérité; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toujours quand il dormait. Un autre philoſophe a dit : *le propre de l'homme eſt de penſer; mais ce n'eſt pas ſon eſſence.*

Laiſſons à chaque homme la liberté & la conſolation de ſe chercher ſoi-même, & de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730 un phi-

losophe essuya une persécution assez forte pour avoir avoué, avec *Locke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Locke*.

Il y eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaicteurs mêmes. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame;* mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres; qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahissent leurs amis pour flatter des sots, qui broient en secret la cigue dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux consuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le systême d'*Epicure?* un *Ciceron* pour avoir écrit plusieurs fois, qu'après la mort on ne ressent aucune douleur? qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la divinité? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrécis, qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école

n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eût avec les victoires d'*Alexandre.*

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION QUATRIÈME.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

Il est dit dans la genèse, DIEU *souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame des animaux est dans le sang ; & ne tuez point mon ame*, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient sans raisonner que quand la vie se dissipait, l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame ; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noüs*, leur *pneuma*, leur *skia.*

Les Latins à leur exemple distinguèrent *animus* &

anima, & nous enfin nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est-là l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abymes?

Sur la foi de nos connaissances acquises nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? Si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable (*a*), ces questions

(*a*) Ce n'était pas sans doute l'opinion de *St. Augustin*, qui, dans le livre huit de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainsi: *Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé, à la vérité, dire que* DIEU *est un corps, mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'est pas permis d'attribuer à* DIEU.

« Cedant & illi quos quidem puduit dicere DEUM corpus esse, verumtamen ejusdem naturæ, cujus ille est, animos nostros esse putaverunt; ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam DEI naturæ tribuere nefas est. »

paraiſſent ſublimes ; que ſont-elles ? des queſtions d'aveugles-nés ſur la lumière.

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet ; mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame ?

Que nous ont appris tous les philoſophes anciens & modernes ? un enfant eſt plus ſage qu'eux ; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous, pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien-être, de nous ignorer ainſi ! j'en conviens, & il y a des choſes encor plus triſtes ; mais je vous répondrai,

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.

Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un Dieu.

Il paraît encor une fois que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du créateur. Comment les airs portent-ils des ſons ? comment ſe forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un regiſtre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant ; voilà tout ce que nous en ſavons ; il ne nous eſt donné de connaître ni ce qui nous rend ſentans & penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées & des ſentimens.



Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille; ſont-elles de même nature? Si leur eſſence eſt de penſer, elles penſent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique, ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux conſtitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, faiſant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez; vous n'en ſavez rien. On a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées; il eſt même très-vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieuſement, & qui pourrait être uſé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous ſommes des ignorans ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les ſuffiſans, ils ſont fort au-deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, colériques argumentans; préſentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

SECTION CINQUIÈME.

Du paradoxe de Warburton *ſur l'immortalité de l'ame.*

Warburton éditeur & commentateur de *Shakeſpear*, & évêque de Gloceſter, uſant de la liberté anglaiſe, & abuſant de la coutume de dire des injures à ſes adverſaires, a compoſé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le

pentateuque; & pour conclure de cette preuve même que la miſſion de *Moïſe*, qu'il appelle *légation*, eſt divine. Voici le précis de ſon livre qu'il donne lui-même pages 7 & 8 du premier tome.

« 1°. *La doctrine d'une vie à venir, des récompenſes* » *& des châtimens après la mort, eſt néceſſaire à toute* » *ſociété civile.*

» 2°. *Tout le genre humain (& c'eſt en quoi il ſe* » *trompe), & ſpécialement les plus ſages & les plus* » *ſavantes nations de l'antiquité ſe ſont accordées à* » *croire & à enſeigner cette doctrine.*

» 3°. *Elle ne peut ſe trouver en aucun endroit de* » *la loi de* Moïſe; *donc la loi de* Moïſe *eſt d'un ori-* » *ginal divin; ce que je vais prouver par les deux* » *ſillogiſmes ſuivans.*

» PREMIER SILLOGISME.

» *Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immor-* » *talité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſou-* » *tenue que par une providence extraordinaire; la reli-* » *gion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour* » *principe, donc la religion juive était ſoutenue par* » *une providence extraordinaire.*

» SECOND SILLOGISME.

» *Les anciens légiſlateurs ont tous dit qu'une reli-* » *gion qui n'enſeignerait pas l'immortalité de l'ame ne* » *pouvait être ſoutenue que par une providence extraor-* » *dinaire.* Moïſe *a inſtitué une religion qui n'eſt pas* » *fondée ſur l'immortalité de l'ame; donc* Moïſe *croyait* » *ſa religion maintenue par une providence extraordi-* » *naire.* »

Ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt cette aſſertion de *Warburton*, qu'il a miſe en gros caractères à

la tête de ſon livre. On lui a reproché ſouvent l'extrême témérité & la mauvaiſe foi avec laquelle il oſe dire, que tous les anciens légiſlateurs ont cru qu'une religion qui n'eſt pas fondée ſur les peines & récompenſes après la mort, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un ſeul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans ſon énorme livre farci d'une immenſe quantité de citations, qui toutes ſont étrangères à ſon ſujet. Il s'eſt enterré ſous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât juſqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorſqu'enfin la critique a fouillé juſqu'au fond, il eſt reſſuſcité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ſes adverſaires.

Il eſt vrai que vers la fin de ſon quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à ſa grande queſtion qu'il avait laiſſée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui paſſe chez les ſavans pour l'ouvrage d'un arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enſuite il explique à ſa façon tous les textes de l'écriture par leſquels on a voulu combattre ſon ſentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'eſt que s'il avait raiſon, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainſi raiſon. Il devait ſentir qu'on en pouvait tirer des conſéquences trop dangereuſes (*a*); mais il n'y a qu'heur & malheur

(*a*) On les a tirées en effet ces dangereuſes conſéquences. On lui a dit, la croyance de l'ame immortelle eſt néceſſaire ou non. Si elle n'eſt pas néceſſaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée? Si elle eſt néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion? Ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des loix. S'il la ſavait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De

dans ce monde. Cet homme, qui eſt devenu délateur & perſécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un miniſtre d'état qu'immédiatement après avoir fait ſon livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de ſe rétracter & de demander pardon. En Angleterre il eſt devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ſes mœurs.

SECTION SIXIÈME.

Du beſoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous ſoyons redevables au nouveau teſtament, c'eſt de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'eſt donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages ſur cette importante vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de Moïſe, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaiſſance de ce dogme néceſſaire, & que les Saducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur* JESUS.

Il interpréte à ſa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (*a*) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : je ſuis le* DIEU *d'*Abraham, *le* DIEU *d'*Iſaac *& le* DIEU *de* Jacob. *Or* DIEU *n'eſt pas le* DIEU *des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les égliſes. *Sherlok*

quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-penſans, vos fades plaiſanteries avec eux, & vos baſſeſſes auprès de mylord *Hardwicke* ne vous ſauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que, quand on dit des choſes hardies, il faut les dire modeſtement.

(*a*) St. Matthieu, ch. XXII. v. 31 & 32.



évêque de Londres, & vingt autres ſavans, l'ont réfuté. Les philoſophes anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque anglican de manifeſter une opinion ſi contraire à l'égliſe anglicane; & cet homme après cela s'aviſe de traiter les gens d'impies, ſemblable au perſonnage d'arlequin dans la comédie du *dévaliſeur de maiſons*, qui après avoir jeté les meubles par la fenêtre voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ſes forces, au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourrait avec lui; & perſonne ne refuſa cette opinion.

Ciceron qui doute en tant d'endroits, s'explique dans ſes lettres auſſi clairement que *Céſar*. Il fait bien plus; il dit devant le peuple romain, dans ſon oraiſon pour *Cluentius*, ces propres paroles; *quel mal lui a fait la mort? A moins que nous ne ſoyons aſſez imbécilles pour croire des fables ineptes, & pour imaginer qu'il eſt condamné au ſupplice des méchans. Mais ſi ce ſont là de pures chimères, comme tout le monde en eſt convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, ſinon du ſentiment de la douleur?*

« Nam nunc quidem quid tandem illi mali mors
» attulit? niſi forte ineptiis ac fabulis ducimur, ut
» exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia
» perferre &c.? Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes
» intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter
» ſenſum doloris? »

L'empire romain était partagé entre deux grandes

ſectes principales ; celle d'*Epicure* qui affirmait que la divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps ; & celle des ſtoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la divinité, laquelle après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines & des récompenſes après la mort,

Cette opinion était ſi univerſelle, que dans le tems même que le chriſtianiſme commençait à s'établir, on chantait à Rome ſur le théatre public, par l'autorité, des magiſtrats, devant vingt mille citoyens,

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil eſt.

Rien n'eſt après la mort, la mort même n'eſt rien.

Il nous reſte encor cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de ſimples citoyens romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus perſuadés de l'exiſtence d'un DIEU, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe*, que *Clément* qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens diſaient d'une autre vie ; & qu'il conſulta *St. Pierre* à Céſarée. Nous ſommes bien loin de croire que *St. Clément* ait écrit cette hiſtoire qu'on lui attribue ; mais elle fait voir quel beſoin avait le genre humain d'une révélation préciſe. Tout ce qui peut nous ſurprendre, c'eſt qu'un dogme ſi réprimant & ſi ſalutaire ait laiſſé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont ſi peu

de tems à vivre, & qui ſe voient preſſés entre deux éternités.

SECTION SEPTIÈME.

Ame des ſots & des monſtres.

Un enfant mal conformé naît abſolument imbécille, n'a point d'idées, vit ſans idées; & on en a vu de cette eſpèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'eſt quelque choſe entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame ſenſitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des ſenſations, mais il ne penſe pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été propoſé & n'a pas été encor entiérement réſolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que ſon père & ſa mère en avaient une. Mais par ce raiſonnement on prouverait que ſi elle était venue au monde ſans nez, elle ſerait réputée en avoir un, parce que ſon père & ſa mère en avaient.

Une femme accouche, ſon enfant n'a point de menton, ſon front eſt écraſé & un peu noir; ſon nez eſt éfilé & pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant, il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens le font baptiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme & poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il eſt déclaré monſtre, il n'a point d'ame, on ne le baptiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme

qui accouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faisait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St. André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un petit visage: l'Etre suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi bien qu'a un petit je ne sais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame?

On demande encor ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur esprit pur?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? les uns disent qu'il a deux ames puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent,

dent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin, on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient miſes au fait. Mais ſoyons juſtes devant DIEU; quelqu'ignorans que nous ſoyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce qu'on dit de l'ame.





AMÉRIQUE.

PUISQU'ON ne se lasse point de faire des systêmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous lassons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelqu'envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'Etre suprême qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant sur le roux; des nègres sans barbe vers la ligne; en Afrique & dans les isles; d'autres nègres avec barbe sous la même latitude, les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins: & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systêmes jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux, on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont, & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descen-

dans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Aſtolphe* qui les y porta ſur ſon hipogriphe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de ſon tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes aſſez ſyſtématiques pour avancer avec le jéſuite *Lafiteau* que les Caraïbes deſcendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raiſonneurs la bouteille de leur bon ſens, qui ſans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angelique*.

La première choſe qu'on fait quand on découvre une iſle peuplée dans l'océan indien ou dans la mer du Sud, c'eſt de dire : d'où ces gens-là ſont-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut ſervir d'excuſe à ce ſyſtême, c'eſt qu'il n'y a preſque point d'iſle dans les mers d'Amérique & d'Aſie, où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des frippons & des imbécilles. C'eſt probablement ce qui a fait penſer que ces animaux étaient de la même race que nous.



AMITIÉ.

ON a parlé depuis long-tems du temple de l'amitié, & on ſait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade,

Le médaillon du bon Pirritoüs,
Du ſage Acathe & du tendre Niſus,
Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms ſont beaux ; mais ils ſont dans les fables.

On ſait que l'amitié ne ſe commande pas plus que l'amour & l'eſtime. *Aime ton prochain*, ſignifie, *ſecours ton prochain*, mais non pas *jouis avec plaiſir de ſa converſation s'il eſt ennuyeux* ; *confie-lui tes ſecrets s'il eſt un babillard, prête-lui de l'argent s'il eſt un diſſipateur.*

L'amitié eſt le mariage de l'ame, & ce mariage eſt ſujet au divorce. C'eſt un contrat tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*, car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*, car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéreſſés ont des aſſociés ; les politiques aſſemblent des factieux ; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons ; les princes ont des courtiſans ; les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtiſan d'*Octave* ; mais *Ciceron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes ? les obligations en ſont plus fortes & plus faibles, ſelon les degrés de ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. (*a*) Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié ſont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous ſommes un peu ſecs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos hiſtoires, ſur notre théatre.

(*a*) Voyez l'article *Arabe*.

Il n'eſt parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* & *David*. Il eſt dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais auſſi il eſt dit que *David*, après la mort de ſon ami, dépouilla *Miphibozeth* ſon fils, & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformiſtes, ils ſe trompent ; c'eſt prendre un acceſſoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi & la religion. La pédéraſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs, il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *Amour ſocratique*.)



A M O U R.

IL y a tant de ſortes d'amour qu'on ne ſait à qui s'adreſſer pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de *Sigisbés*, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque ; un goût ſuivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matière peu philoſophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & *d'Agathon*, converſe avec eux ſur la métaphyſique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en phyſicien : *Virgile* ſuit les pas de Lucrèce, *amor omnibus idem*.

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les

moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir ; vois comme ses yeux étincellent ; entends ses hennissemens ; contemples ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné ; mais n'en sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine ; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur ; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassemens, tout ton corps est sensible, tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce ; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rochester*, l'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir

du tact, & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours ; les talens du corps & de l'eſprit ſont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdùm fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore cultu,
Ut facile inſueſcat ſecum vir degere vitam.

LUCRECE. *Liv. V.*

On peut, ſans être belle, être long-tems aimable.
L'attention, le goût, les ſoins, la propreté,
Un eſprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage, dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goûtes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Meſſalines* n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans des iſles où

les hommes vivaient dans l'innocence ; & delà elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues, c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi, ſi *Céſar*, *Antoine*, *Octave* n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fît point mourir *François I* ? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire : mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion, ſi *Héloïſe* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités faiſait très-grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, *Abélard*, vous futes aimé ; la racine de l'arbre coupé conſerve encore un reſte de sève ; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encor à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour ? eſt-ce un ſimple ſouvenir ? eſt-ce de l'amitié ? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela. C'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs éliſées.

Les héros qui, pendant leur vie, avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïſe* vivait avec vous d'illuſions & de ſupplémens. Elle vous careſſait quelquefois, & avec d'autant plus de plaiſir, qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer, ſes careſſes en devenaient plus précieuſes comme plus coupables. Une femme ne peut guère ſe prendre de paſſion pour un eunuque, mais elle peut conſerver ſa paſſion pour ſon amant devenu eunuque, pourvu qu'il ſoit encor aimable.

Il n'en eſt pas de même, meſdames, pour un amant qui a vieilli dans le ſervice ; l'extérieur ne ſubſiſte

plus ; les rides effraient ; les ſourcis blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de ſupporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.



AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans les *eſſais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans ſon *Traité de la charité*, chap. 2.) dit, *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues ; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes ; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un paſſant lui dit : n'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa va-

nité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays; quel renoncement à ſoi-même! diſait un des ſpectateurs: renoncement à moi-même! reprit le faquir; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable: & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation; il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.



AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *ſocratique* & *platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il y faut applaudir. Si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice, deſtructeur du genre humain, s'il était général; qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réflé-

chie; & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes. C'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance, ainſi que dans l'onaniſme. (Voyez *Onaniſme.*)

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon par la fraîcheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge a fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citràque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du ſeptentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente: auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune *Alcibiade*, eſt une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton. (*a*)

Mais en bonne foi, (*b*) *Solon* était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules ? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de ſa république : accuſera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide*, & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.
Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans ſon jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de *Plutarque*, qui dans ſes bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur, que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour ;* (*c*) mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

(*a*) Un écrivain moderne nommé *Larcher*, répétiteur de collège, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus groſſière, oſe citer je ne ſais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus Pederaſtes*, Socrates ſaint b.... Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher* ; mais cet abbé non moins groſſier s'eſt trompé encor lourdement ſur *Zoroaſtre*; & ſur les anciens perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

(*b*) Traduction d'*Amiot*, grand aumônier de France.

(*c*) Voyez l'article *Femme*.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infame. C'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appellait *les amans d'un jeune hommes*, étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diſtingué, partageant les mêmes étendues, les mêmes travaux militaires ; inſtitution guerrière & ſainte dont on abuſa comme des fêtes nocturnes ; & des orgies.

La troupe des amans inſtitués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par ſerment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perſe. Qu'ils citent le texte de la loi ; qu'ils montrent le code des Perſans, & ſi cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas ; je dirais que la choſe n'eſt pas vraie, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible. Non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantitait le genre humain ſi elle était obſervée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perſans rédigée dans le *ſadder*. Il eſt dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'eſt en vain qu'un écrivain moderne a voulu juſtifier *Sextus Empiricus* & la pédéraſtie ; les loix de *Zoroaſtre*, qu'il ne connaiſſait pas, ſont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perſes. C'eſt comme ſi on diſait qu'il eſt recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment ; mais les loix le puniſſent.

Que de gens ont prit des uſages honteux & tolé-

rés dans un pays pour les loix du pays! *Sextus Empiricus* qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelque écoliers, aurait-il eut droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyolas?*

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe*, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel en 1771 enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent; & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert: il se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers. (Voyez *Pétrone.*) Les moines chargés d'élever la jeunesse, ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs Turcs & Persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques; étrange alternative pour un pédagogue, d'être châtré ou sodomité.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Aléxis; Horace* son autre favori faisait de petites odes pour *Ligurinus. Horace* qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satyres un garçon & une fille (*a*); mais

(*a*) *Præsto puer impetus in quem*
Continuo fiat.

l'ancienne loi *Scantinia* qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chaſſa de Rome les petits garçons qui faiſaient le métier. S'il y eut des écoliers ſpirituels & licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des profeſſeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe, *cavendum non ſolum crimine turpitudinis, ſed etiam ſuſpicione*. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs. (*a*)

(*a*) On devrait condamner meſſieurs les non-conformiſtes à préſenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jéſuite *Desfontaines* fut ſur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abuſé de quelques petits ſavoyards qui ramonaient ſa cheminée ; des protecteurs le ſauvèrent. Il fallait une victime ; on brûla *des Chaufours* à ſa place. Cela eſt bien fort ; *eſt modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits ! Qu'auraient dit *Céſar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois ?

Quand on brûla *des Chaufours*, on ſe fonda ſur *les établiſſemens de St. Louis*, mis en nouveau français au quinzième ſiècle ; *Si aucun eſt ſoupçonné de b....... doit être mené à l'évêque ; & ſe il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble ſont au baron*, &c. *St. Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, ſi le baron eſt ſoupçonné, & ſe il en eſt prouvé. Il faut obſerver que par le mot de *b...... St. Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours*, gentilhomme lorrain. *Deſpréaux* eut bien raiſon de faire une ſatyre contre l'équivoque ; elle a cauſé bien plus de mal qu'on ne croit.





AMPLIFICATION.

ON prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appellait *un défaut.* Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit, ſi on amplifie on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier ; mais ajouter c'eſt exagérér & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force. Mais en évitant l'amplification, craignez la ſéchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de *Virgile* ſont une amplification, par exemple ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſylvæque & ſæva quierant
Æquora ; cùm medio volvuntur ſidera lapſu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poëtes français, excepté par M. de *Liſles.*

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence,
Eole a ſuſpendu les haleines des vents,

Tout

Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux,
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phéniſſe veille & pleure.

Si la longue deſcription du règne du ſommeil dans toute la nature, ne faiſait pas un contraſte admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne ſerait qu'une amplification puérile; c'eſt le mot, *at non infelix animi Phœniſſa* qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les ſymptomes de l'amour, & qui a été traduite heureuſement dans toutes les langues cultivées, ne ſerait pas ſans doute ſi touchante; ſi *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même, cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La deſcription de la tempête au premier livre de l'*Enéïde*, n'eſt point une amplification; c'eſt une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition eſt le vice de tout ce qui n'eſt qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis ſur le théatre dans aucune langue, eſt celui de *Phèdre*. Preſque tout ce qu'elle dit ſerait une amplification fatigante, ſi c'était une autre qui parlât de la paſſion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes traits redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.

Il eſt bien clair que puiſqu'*Athènes* lui montra ſon ſuperbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à ſa vue, elle fut ſans doute troublée. Ce ſerait un pléonaſme, une rédondance oiſeuſe dans une étrangère, qui raconterait les amours de *Phèdre ;* mais c'eſt *Phèdre* amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion ; ſon cœur eſt plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile* ?

Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho* ? ces vers quoiqu'imités, coulent de ſource ; chaque mot trouble les ames ſenſibles & les pénétre ; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eſt à la cour d'Argos ; il eſt amoureux d'une ſœur d'*Electre ;* il regrette ſon ami *Oreſte* & ſon père ; il eſt partagé entre ſa paſſion pour *Electre* & le deſſein de punir le tyran. Au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuyée il y a long-tems.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine :
Nous partimes comblés des bienfaits des Thyrrène ;

Tout nous favoriſait ; nous voguames long-tems.
Au gré de nos deſirs bien plus qu'au gré des vents ;
Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cîmes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abymes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſemblaient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nage enfin ſur les eaux diſperſé.

On voit peut-être dans cette deſcription le poëte qui veut ſurprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le perſonnage qui veut venger ſon père & ſon ami, tuer le tyran d'Argos, & qui eſt partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorſqu'un perſonnage s'oublie, & qu'il veut abſolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus correƈts & les plus élégans.

Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos.
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier ſemble ne devoir entrer que rarement dans la poéſie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'euſſe vu Paris.* Cette phraſe n'eſt ad-

mife, ce me femble, que dans la liberté de la converfation.

A de fi juftes foins on foufcrivit fans peine.

On foufcrit à des volontés, à des ordres, à des defirs; je ne crois pas qu'on foufcrive *à des foins.*

Nous voguames long-tems
Au gré de nos defirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une forte de jeu de mots *du gré des defirs* & *du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *foufcrivit* fans peine *aux juftes foins* d'interroger l'oracle de Délos. Les defirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs defirs, puifque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée.*

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de fes defirs auffi bien, & encor plus qu'au gré des vents, il s'eft mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, fignifie que les vents ne fecondaient pas fes defirs, & l'écartaient de fa route. *J'ai été favorifé dans cette affaire par la moitié du confeil bien plus que par l'autre*, fignifie par tout pays, la moitié du confeil a été pour moi, & l'autre contre. Mais fi je dis, *la moitié du confeil a opiné au gré de mes defirs*, & *l'autre encor davantage*, cela veut dire que j'ai été fecondé par tout le confeil, & qu'une partie m'a encor plus favorifé que l'autre.

J'ai réuffi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaiffeurs, veut dire, les connaiffeurs m'ont condamné.

Il faut que la diction foit pure & fans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire, je ne vous entends pas: fi le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui eft dans l'Argolide, c'était précifément

votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-tems.* On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'eſt. Si vous avez eſſuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos deſirs, d'ailleurs, vous deviez inſtruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les ſpectateurs veulent ſavoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue deſcription recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'eſt une amplification qui paraît oiſeuſe, quoiqu'elle préſente de grandes images.

La mer ſignala bientôt toute ſon inconſtance.

Toute l'inconſtance que la mer ſignale, ne ſemble pas une expreſſion convenable à un héros, qui doit peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer qui ſe *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation préſente de *Tidée*, occupé de la guerre? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux communs?

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs & ne les épaiſſiſſent pas. Mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile* affreux, ce héros plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat his locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons ; qui en même-tems eſt un tourbillon de feu , lequel embraſſe un vaiſſeau , & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel , de trop peu vrai , ſurtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſurtout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé ?

Des cîmes de vagues qui font rouler ſous des abymes , des éclairs preſſés & des gouffres de feu , ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui ſeraient ſouffertes dans une ode ; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé ; *Virgile* a dit non en parlant d'un vaiſſeau , mais des hommes , qui ont fait naufrage,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'*Eneïde* :

A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, purent ſe ſauver à la nage.

C'eſt traduire *Virgile* en ſtile de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte , *gurgite vaſto* ? Où

eſt l'*apparent rari nantes* ? Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'*Enéïde*. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous faiſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offender maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raiſon de chaque mot que je critiquais. Les ſatyriques ſe contentent d'une plaiſanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant ; mais celui qui veut s'inſtruire, & éclairer les autres, eſt obligé de tout. diſcuter avec le plus grand ſcrupule.

Pluſieurs hommes de goût, & entr'autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour eux cette complaiſance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambray prétend que *Théramène* ne devait pas, après la cataſtrophe d'*Hippolite*, avoir la force de parler ſi long-tems ; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, & *ſes écailles jauniſſantes*, & *ſa croupe qui ſe recourbe* ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolite eſt mort : un monſtre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jauniſ-

ſantes, & la croupe qui ſe recourbe ; mais en génaral cette critique ſouvent répétée me paraît injuſte. On veut que *Théramène* diſe ſeulement : *Hippolite eſt mort. Je l'ai vu, c'en eſt fait.*

C'eſt préciſément ce qu'il dit & en moins de mots encor. . . . . *Hippolite n'eſt plus.* Le père s'écrie ; *Théramène* ne reprend ſes ſens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers ſi néceſſaire, ſi touchant ſi déſeſpérant pour *Théſée* ;

Et j'oſe dire encor, ſeigneur, le moins coupable.

La gradation eſt pleinement obſervée, les nuances ſe font ſentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande : *Quel Dieu lui a ravi ſon fils, quelle foudre ſoudaine. . . .* ? Et il n'a pas le courage d'achever ; il reſte muet dans ſa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait diſcourir *Mentor* & tous ſes perſonnages ſi long-tems, & quelquefois juſqu'à la ſatiété, de fermer la bouche à *Théramène* ? Quel eſt le ſpectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaiſir douloureux d'écouter les circonſtances de la mort d'*Hippolite* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'eſt pas là une vaine deſcription d'une tempête inutile à la piéce ; ce n'eſt pas là une amplification mal écrite ; c'eſt la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'eſt *Racine.*

On lui reproche *le héros expiré.* Quelle miſérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il eſt expiré*, *il a expiré* ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne diſant jamais

que ce qu'il doit, lorſque les autres diſent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuſe de la première ſcène de *Pompée.*

Quand les Dieux étonnés ſemblaient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſaient juger.
Ces fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides ;
Cet horrible débris, d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars ;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes ;
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans, &c.

Ces vers bourſouflés ſont ſonores : ils ſurprirent long-tems la multitude, qui ſortant à peine de la groſſiéreté, & qui plus eſt de l'inſipidité où elle avait été plongée tant de ſiècles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en ſavait pas aſſez pour ſentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte, qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont oſé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé par l'événement, ſeule manière dont ils étaient cenſés juger ? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes caſſées (car on ne connaiſſait point

alors les chars de guerre). Enfin des troncs pourris qui se vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théatre. Il fallait cependant plusieurs années pour dessiller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification, le déclamation, l'exagération furent de tout tems les défauts des Grecs, excepté de *Démosthène* & d'*Aristote*.

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le goût épuré est presqu'aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons funèbres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il est tems de mettre un frein à cette extrême intempérance; & par conséquent de finir cet article.





ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Céſars*, penſe-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de diſpute quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien ?

Parmi nous combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimères répétées de ſiècle en ſiècle, juſqu'à notre tems !

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St. Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'*Etoile*, que *Henri IV.* chaſſant vers Creteil, entra ſeul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne ſe fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent, qu'ils ont des affaires particulières à traiter enſemble, que leur dîner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV. appelle ſes gardes, & fait fouetter outrageuſement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe ſont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV.* copient l'*Etoile* ſans examen, rapportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis,

ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV.*

Cependant le fait n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV.* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement, il n'eſt pas vraiſemblable qu'en 1602 *Henri IV.* dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement l'*Etoile*, loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitry*. Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſièmement, il ſerait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute, en refuſant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiſcret, qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action ſi tyrannique, ſi indigne d'un roi, & même de tout honnête homme, ſi puniſſable par les loix dans tout pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle; elle eût rendu *Henri IV.* exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas ſouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat, il ne fallait pas déshonorer *Henri IV.* par une ſi impertinente *anecdote.*

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilége, voici ce qu'on trouve tome III. page 183 : « les amours de » *Louis XIV.* ayant été jouées en Angleterre, ce » prince voulut auſſi faire jouer celles du roi *Guillaume.* » L'abbé *Brueys* fut chargé par M. de *Torcy* de faire » la piéce. Mais quoi qu'applaudie, elle ne fut pas » jouée, parce que celui qui en était l'objet mourut ſur » ces entrefaites. »

Il y a autant de menſonges abſurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV.* ſur le théatre de Londres. Jamais *Louis XIV.* ne fut aſſez petit pour ordonner qu'on fît une comédie ſur les amours du roi *Guillaume.* Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtreſſe ; ce n'était pas d'une telle faibleſſe qu'on l'accuſait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys.* Jamais il ne put faire ni à lui, ni à une perſonne une propoſition ſi indiſcrète & ſi puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il eſt queſtion. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il eſt dit dans le même livre, *que Louis XIV. fut ſi content de l'opéra* d'Iſis, *qu'il fit rendre un arrêt du conſeil, par lequel il eſt permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages ſans déroger. Cet arrêt a été enrégiſtré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enrégiſtrée au parlement de Paris. Ce qui eſt vrai, c'eſt que *Lulli* obtint long-tems avant l'opéra d'*Iſis*, des lettres portant permiſſion d'établir ſon opéra en 1672. & fit inſérer dans ſes lettres que les *gentilshommes & les demoiſelles pourraient chanter ſur ce théatre ſans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enrégiſtrée. Voyez *Opéra.*

Je lis dans l'*Hiſtoire philoſophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV. pag. 66, qu'on eſt fondé à croire que *Louis XIV. n'eut de vaiſſeaux que pour fixer ſur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger.* C'eſt écrire, c'eſt juger au haſard ; c'eſt contredire la vérité avec ignorance ; c'eſt inſulter *Louis XIV.* ſans raiſon ; ce monarque avait cent vaiſſeaux de guerre & ſoixante mille matelots dès l'an 1678, & le bombardement de Gènes eſt de 1684.

De tous les *Ana*, celui qui mérite le plus d'être mis

au rang des menſonges imprimés, & ſurtout des menſonges inſipides, eſt le *Ségraiſiana.* Il fut compilé par un copiſte de *Ségrais*, ſon domeſtique, & imprimé long-tems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par *la Monnoye*, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains; des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il eſt dit dans cette même hiſtoire philoſophique du commerce des deux Indes, tome I. page 63, que les Hollandais ayant chaſſé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait; à quoi le vaincu répondit, *quand vos péchés ſeront plus grands que les nôtres.* Cette réponſe avait été déjà attribuée à un Anglais, du tems du roi de France *Charles VII.* & auparavant à un émir Saraſin en Sicile : au reſte cette réponſe eſt plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'eſt pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même hiſtoire philoſophique & politique du commerce des deux Indes, rapporte ſérieuſement, tome V. page 197, un petit conte inventé par *Steell* & inſéré dans le *Spectateur*, & il veut faire paſſer ce conte pour une des cauſes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'hiſtoriette que *Steell* oppoſe à l'hiſtoriette beaucoup plus plaiſante de la matrone d'Ephèſe. Il s'agit de prouver que les hommes ne ſont pas plus conſtans que les femmes. Mais dans *Pétrone* la matrone d'Ephèſe n'a qu'une faibleſſe amuſante & pardonnable; & le marchand *Inkle* dans le *Spectateur* eſt coupable de l'ingratitude la plus affreuſe.

Ce jeune voyageur *Inkle* eſt ſur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, ſans qu'on diſe ni en quel endroit ni à quelle occaſion. La jeune *Jarika* jolie Caraïbe lui ſauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y ſont arrivés, *Inkle* va vendre ſa bienfaictrice au marché. Ah ! ingrat, Ah ! barbare, lui dit *Jarika*. Tu veux me vendre & je ſuis groſſe de toi. Tu es groſſe, répondit le marchand anglais ; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une hiſtoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Que de contes ont orné & défiguré toutes les hiſtoires !

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des réflexions auſſi vaines que profondes, il eſt dit que le père *Mallebranche* eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertence embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il eſt dit dans ce livre, que *Galilée* trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur de l'air faiſait élever l'eau, mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au-deſſus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau, & à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur plus occupé de penſer que de citer juſte, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe.

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.

Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés ponr porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *Ci gît;* il y a *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime.* Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot, pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpear.* Elle fut faite en effet ſur le champ par ce célèbre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appellait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir; *Shakeſpear* lui répondit,

Ci gît un financier puiſſant,
Que nous appellons dix pour cent;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit qu'emportez-vous là ?
Eh ! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveller encor cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente ſiècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui ſe retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athenée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont là que des mépriſes auſſi innocentes que communes: mais pour les fauſſetés volontaires, pour les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes, & à la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt *la compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelque lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à St. Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint *Louis XIV.* ſupplanté par un de ſes valets de chambre; c'eſt là qu'il ſuppoſe des lettres de Mlle. *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV.* C'eſt là qu'il fait dire à cette niéce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *vous obéiſſez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mlle. de *la Vallière* (dit-il dans un autre endroit) » s'était jetée ſur un fauteuil dans un déshabillé léger;

» là elle penſait à loiſir à ſon amant. Souvent le jour » la retrouvait aſſiſe dans une chaiſe, accoudée ſur une » table, l'œil fixe, l'ame attachée au même objet dans » l'extaſe de l'amour. Uniquement occupée du roi, » peut-être ſe plaignait-elle en ce moment de la » vigilance des eſpions d'*Henriette* & de la ſévérité de » la reine-mère. Un bruit léger la retire de ſa rêve- » rie; elle recule de ſurpriſe & d'effroi. *Louis* tombe » à ſes genoux. Elle veut s'enfuir, il l'arrête. Elle » menace : il l'appaiſe. Elle pleure : il eſſuie ſes » larmes. »

Une telle deſcription ne ſerait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui ſont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé, *Etat du cœur.* Mais à ces ridicules ſuccèdent les calomnies les plus groſſières contre le roi, contre ſon fils, ſon petit-fils, le duc d'*Orléans* ſon neveu, tous les princes du ſang, les miniſtres & les généraux. C'eſt ainſi que la hardieſſe, animée par la faim, produit des monſtres. (Voyez *Hiſtoire.*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé ſi longtems l'Europe.

ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

Du Haillan prétend, dans un de ſes opuſcules, que *Charles VIII.* n'était pas fils de *Louis XI.* C'eſt peut-être la raiſon ſecrete pour laquelle *Louis XI.* négligea ſon éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII.* ne reſſemblait à *Louis XI.* ni par l'eſprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait ſervir d'excuſe à *Du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme preſque toutes le ſont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encor moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI.* ait haï *Charles VIII.* cela ne conclud rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII.* était né d'un autre que de *Louis XI.* je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges; *pater est is quem nuptiæ demonstrant.*

ANECDOTE SUR CHARLES-QUINT.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur *Marguerite*, gouvernante des Pays-Bas ? en avait-il eu *Dom Juan d'Autriche*, frère intrépide du prudent *Philippe II* ? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer ? Si la sainte écriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

AUTRE ANECDOTE PLUS HASARDÉE.

On a écrit que la duchesse de *Montpensier* avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de *Judith* & d'*Aod*,

toutes déchirées, toutes graſſes à force d'avoir été lues.

ANECDOTE SUR HENRI IV.

Jean Châtel, ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices; leur crime avait été celui du tems; le cri de la religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples, & que le jéſuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encor je ne ſais quel *Chiniac*. Les jéſuites n'ont jamais été prophêtes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

DE L'ABJURATION DE HENRI IV.

Le jéſuite *Daniel* a beau me dire, dans ſa très-sèche & très-fautive hiſtoire de France, que *Henri IV.* avant d'abjurer, était depuis long-tems catholique. J'en croirai plus *Henri IV.* lui-même que le jéſuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle, *c'eſt demain que je fais le ſaut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre choſe que le catholiciſme. Si ſon grand *cœur* avait été depuis long-tems ſi pénétré de la grace efficace, il aurait peut-être dit à ſa maîtreſſe, *ces évêques m'édifient*; mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuyent*. Ces paroles ſont-elles d'un bon catéchumène.

Ce n'eſt pas un ſujet de pyrrhoniſme que les lettres de ce grand homme à *Coriſande* d'*Andouin*, comteſſe de Grammont; elles exiſtent encor en original. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'eſprit & les mœurs*, & *ſur l'hiſtoire générale*, rapporte pluſieurs de ces lettres intéreſſantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes. J'ai découvert un tueur pour moi. -- Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir ; ils admoneſtent tout bon catholique de prendre exemple (ſur l'empoiſonnement du prince de *Condé*) -- *& vous êtes de cette religion* ! -- *Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc.*

Il eſt difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV.* d'être fermement perſuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre hiſtorien moderne de *Henri IV.* accuſe du meurtre de ce héros le duc de Lerme ; *c'eſt*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il eſt évident que c'eſt l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Eſpagne ; & il n'y eut en France que le continuateur du préſident de *Thou* qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier miniſtre : employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de *Lerme* l'avait ſéduit, ou fait ſéduire ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ſes émiſſaires, quand ce n'eût été que pour ſe venger. Il nomma bien le jéſuite d'*Aubigni*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme* ? C'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans ſon interrogatoire & dans les tortures ! Faut-il inſulter une grande maiſon eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation eſpagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les

tems une fierté généreuse, qui ne leur a pas permis de s'avilir jusques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se ferait-il adressé secrétement à un misérable tel que *Ravaillac*?

BÉVUE SUR LE MARÉCHAL D'ANCRE.

Le même auteur dit: *que le maréchal* d'Ancre *& sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet, & l'autre fut brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat, & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots: *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du roi,* Concini *& sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du roi.*

C'est ce qui n'est point du tout certain; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient Florentins; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine. C'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et encor une fois il n'est point permis d'inventer

de telles accuſations ſans preuve. Quoi ! un écrivain dans ſon grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter ſur leur tribunal !

Pourquoi appeller un maréchal de France & ſa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux miſérables* ? Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ſes frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'eſt convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?

Il n'eſt que trop vrai qu'il ſuffit d'un fanatique pour commettre un parricide ſans aucun complice. *Damien* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans ſon interrogatoire, qu'ils n'a commis ſon crime que *par principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulſionnaires, j'en ai vus plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue eſt une fièvre que la moindre occaſion fait tourner en rage. Le propre du fanatiſme eſt d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes ſuperſtitieuſes, a fait tomber quelques flamméches dans une ame inſenſée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter ſaintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs ſemblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne penſe. Bien des gens l'ont excité au parricide ſans le ſavoir. Quelques perſonnes profèrent des paroles indiſcrètes & violentes; un domeſtique les répète, il les amplifie, il les *enfuneſte* encor, comme diſent les Italiens; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille; ceux qui les ont prononcées ne ſe doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils ſont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni inſtigation. En un mot, on connaît bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ignore que le fanatiſme rend la populace capable de tout.

ANECDOTE SUR L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV.* eſt le premier qui ait parlé de l'homme au maſque de fer dans une hiſtoire avérée. C'eſt qu'il était très-inſtruit de cette anecdote, qui étonne le ſiècle préſent, qui étonnera la poſtérité, & qui n'eſt que trop véritable. On l'avait trompé ſur la date de la mort de cet inconnu ſi ſingulièrement infortuné. Il fut enterré à St. Paul le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux iſles de Ste. Marguerite, & enſuite à la baſtille; toujours ſous la garde du même homme, de ce *St. Mars* qui le vit mourir. Le père *Griſet* jéſuite a communiqué au public le journal de la baſtille, qui fait foi des dates. Il a eu aiſément ce journal, puiſqu'il avait l'emploi délicat de confeſſeur des priſonniers renfermés à la baſtille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort.* Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie en 1669; & l'homme au maſque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de ſon armée? Comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en ſût rien? Et pourquoi l'eût-on mis en priſon, & pourquoi ce maſque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louis XIV.* mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras. (*a*)

(*a*) Dans les premières éditions de ces *Queſtions* on avait dit que le duc de Vermandois fut enterré dans la ville d'Aire.

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au-lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sosie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment *Louis XIV.* de vouloir bien lui servir de sergent & de géolier. Ensuite *Louis XIV.* ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de géolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré? Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue & jamais son visage. Pour

On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une buche à sa place, que *Louis XIV.* fit faire un service solemnel à cette buche, & que pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoie prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

ſon âge, il dit lui-même à l'apoticaire de la baſtille, peu de jours avant ſa mort, qu'il croyait avoir environ ſoixante ans; & le Sr. *Marſolan* chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & enſuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apoticaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien? On le nomma toujours *Marchiali*! Celui qui écrit cet article, en ſait peut-être plus que le père *Griſet*; & n'en dira pas d'avantage.

ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il eſt vrai que ce miniſtre eut beaucoup d'amis dans ſa diſgrace, & qu'ils perſévérèrent juſqu'à ſon jugement. Il eſt vrai que le chancelier qui préſidait à ce jugement, traita cet illuſtre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *ſiècle de Louis XIV.* c'était *Pierre Seguier.* Cette inadvertence d'avoir pris l'un pour l'autre, eſt une faute qu'il faut corriger.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'on ne ſait où mourut ce célèbre ſurintendant. Non qu'il importe de le ſavoir; car ſa mort n'ayant pas cauſé le moindre événement, elle eſt au rang de toutes les choſes indifférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié ſur la fin de ſa vie, combien la conſidération qu'on recherche avec tant des ſoins eſt peu de choſe; qu'heureux ſont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette ſcience ſerait plus utile que celles des dates.

PETITE ANECDOTE.

Il importe fort peu que le *Pierre Brouſſel*, pour

lequel on fit les barricades, ait été confeiller-clerc. Le fait eft qu'il avait acheté une charge de confeiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun fens. Je ne fais rien de fi inutile que de favoir ces minuties.

Anecdote sur le testament attribué au C. de Richelieu.

Le père *Grifet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait ! mais c'eft une belle paffion de combattre fi long-tems pour tâcher de prouver que, felon le cardinal de *Richelieu*, les *Efpagnols nos alliés*, gouvernés fi heureufement par un Bourbon, *font tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer ;* --- Le teftament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports fur la Méditerranée que toute la monarchie efpagnole. --- Ce teftament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille foldats il en faut lever cent mille par ménage. --- Ce teftament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorfqu'on établit un nouvel impôt on augmente la paye des foldats ; --- ce qui n'eft jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours fupérieures. --- Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & de rendre la magiftrature refpectable.

Qu'il faut forcer la nobleffe de fervir, & l'enrôler dans la cavalerie. --- Pour mieux conferver tous fes priviléges.

Que de trente millions à fupprimer il y en a près

de ſept *dont le rembourſement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demi de jouiſſance.* -- De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi, feraient cent francs, au-lieu qu'ils ne font que trente-ſept & demi : & ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs ſeront rembourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. --- Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. -- Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste. Chapelle de Paris. --- Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI. *embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir des revenus de* St. François, *qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres.* --- Choſe plus importante encor, & plus ſavante, ſurtout quand on prend *Jean XXII.* pour *Benoît XI.* & quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'empire & l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'état; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge (puiſqu'on le veut) la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage rempli d'anacroniſmes, d'ignorance, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand

miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre eſt du cardinal de *Richelieu.* Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une ſuite du premier chapitre du teſtament politique, corrigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé *Narration ſuccinte* : cette narration ſuccinte n'a aucun rapport au teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très-vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui, que le livre eſt très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

AUTRES ANECDOTES.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn baſiliké?* ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre.

Le compte de *Moret*, fils de *Henri IV.* bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frère *Jean-Batiſte?*

quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV?* Aucune.

Jeanne d'Albert de Navarre, mère de *Henri IV.* épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St. Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très-détaillé dans *les remarques ſur les réponſes de* Bayle *aux queſtions d'un provincial*, in-folio, page 689.

Marguerite de Valois épouſe de *Henri IV.* accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage? on remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre humain! cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies chroniques ou aigues. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame non moins funeſtes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine; & laiſſons là les *Ana*, les *anecdotes*, les *hiſtoires curieuſes de notre tems*, le *nouveau choix de vers ſi mal choiſis*, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *receuils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonymes*, & les *réflexions ſur la tragédie nouvelle.* &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV.* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourrait à la vérité mieux placer ſon argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint ſi ſage, *avait parmi ſes miniſtres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute ſa confiance. Ce miniſtre croit s'aſſurer de plus en plus la faveur de ſon maître en embraſſant l'arianiſme;* & Théodoric *lui fait auſſi-tôt couper la tête,* en diſant, *ſi cet homme n'a pas été fidele à* DIEU, *comment le ſera-t-il envers moi qui ne ſuis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penſer de* Théodoric *à l'égard de la religion.*

Je me pique de penſer à l'égard de la religion mieux que l'Oſtrogoth *Théodoric* aſſaſſin de *Simmaque* & de *Boëce*, puiſque je ſuis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtiſe atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête ſur le champ à ſon miniſtre favori, parce que ce miniſtre aurait été à la fin de ſon avis! comment un adorateur de DIEU qui paſſe de l'opinion d'*Athanaſe* à l'opinion d'*Arius* & d'*Euſèbe*, eſt-il *infidele à* DIEU? il était tout au plus infidele à *Athanaſe* & à ceux de ſon parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanaſiens & les euſébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidele à DIEU, pour avoir rejetté le terme de *conſubſtantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à ſon favori ſur une paraille raiſon, c'eſt certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare ſot qui ait jamais exiſté.

Que diriez-vous de *Louis XIV.* s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV.*

ANECDOTE SUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

J'ouvre dans ce moment une histoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672, fit cette harangue à ses troupes; *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez, & s'il y a quelque chose de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue: elle n'est pas plus vraie que celle de *Tite-Live*; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle piéce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

ANECDOTE SUR LOUIS XIV.

C'est une petite erreur dans l'*abrégé chronologique* de l'*histoire de France*, de supposer que *Louis XIV.* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre, *j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui toujours présent à toutes les audiences du comte

comte de *Stairs*, ambaſſadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'eſt aſſurément ni vraie, ni vraiſemblable, & n'eſt reſtée dans les dernières éditions de ce livre, que parce qu'elle avait été miſe dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens rangés dans l'ordre le plus commode ſont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'hiſtoire, la déshonorent, & malheureuſement preſque toutes les anciennes hiſtoires ne ſont guère que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raiſon de dire, qu'il ne faiſait pas plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

LETTRE DE MR. DE V. SUR PLUSIEURS ANECDOTES.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de Mr. de *V.* à Mr. *Damilaville*, philoſophe intrépide, & qui ſeconda plus que perſonne ſon ami Mr. de *V.* dans la cataſtrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occaſion de célébrer autant qu'il eſt en nous la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obſcure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il faiſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & ſervant les malheureux avec le zèle de l'enthouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité & à la mort. Il était l'ami intime de Mr. de *V.* & de Mr. *Diderot*. Voici la lettre en queſtion.

Au château de Fernay, 7 *Mai* 1762.

« Par quel hasard s'eſt-il pu faire, mon cher ami,
» que vous ayez lu quelques feuilles de l'*année litté-*

» raire de maître *Aliboron* ? chez qui avez-vous trouvé » ces rapſodies ? il me ſemble que vous ne voyez pas » d'ordinaire mauvaiſe compagnie. Le monde eſt inondé » des ſottiſes de ces folliculaires qui mordent parce qu'ils » ont faim, & qui gagnent leur pain à dire de plattes » injures.

» Ce pauvre *Fréron*, (*a*) à ce que j'ai oui dire, » eſt comme les gueuſes des rues de Paris, qu'on tolère » quelque tems pour le ſervice des jeunes gens déſœu- » vrés, qu'on renferme à Bicêtre trois ou quatre fois » par an, & qui en ſortent pour reprendre leur premier » métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. Je » ne ſuis pas étonné que maître *Aliboron* crie un peu » ſous les coups de fouet que je lui ai donnés. Depuis » que je me ſuis amuſé à immoler ce poliſſon à la riſée

(*a*) Le folliculaire dont on parle, eſt celui-là même qui, ayant été chaſſé des jéſuites, a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du Sr. Royou, *avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé* Fréron. *Mardi matin* 6 *Mars* 1770.

« *Fréron* épouſa ma ſœur il » y a trois ans, (en Bretagne) » mon père donna vingt mille » livres de dot. Il les diſſipa » avec des filles, & donna du mal » à ma ſœur. Après quoi il la » fit partir pour Paris, dans le » panier du coche, & la fit » coucher en chemin ſur la » paille. Je courus demander » raiſon à ce malheureux. Il » feignit de ſe repentir. Mais » comme il faiſoit le métier » d'eſpion, & qu'il ſut qu'en » qualité d'avocat j'avais pris » parti dans les troubles de » Bretagne, il m'accuſa auprès » de M. de...... & obtint une » lettre de cachet pour me » faire enfermer. Il vint lui-» même avec des archers dans » la rue des Noyers un lundi à » dix heures du matin, me fit » charger de chaînes, ſe mit à » côté de moi dans un fiacre, » & tenait lui-même le bout de » la chaîne..... &c. »

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vons à ſon marchand de vin.

» publique ſur tous les théatres de l'Europe, il eſt juſte » qu'il ſe plaigne un peu. Je ne l'ai jamais vu, DIEU » merci. Il m'écrivit une grande lettre il y a environ » vingt ans. J'avais entendu parler de ſes mœurs, & » par conſéquent je ne lui fis point de réponſe. Voilà » l'origine de toutes les calomnies qu'on dit qu'il dé- » bita contre moi dans ſes feuilles. Il faut le laiſſer faire, » les gens condamnés par leurs juges ont permiſſion de » leur dire des injures.

» Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne » qu'il m'impute, intitulée : *quand me mariera-t-on* ? » voilà la première fois que j'en ai entendu parler. » C'eſt un menſonge abſurde. DIEU a voulu que j'aie » fait des piéces de théatre pour mes péchés, mais je n'ai » jamais fait de farce italienne. Rayez cela de vos anec- » dotes.

» Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à my- » lord *Littleton* & ſa réponſe, ſont tombées entre les » mains de ce *Fréron* ; mais je puis vous aſſurer qu'elles » ſont toutes deux entiérement falſifiées. Jugez-en ; je » vous en envoie les originaux.

» Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez aux » chiffonniers, qui vont ramaſſant des ordures pour » faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encor une belle anecdote, & » bien digne du public, qu'une lettre de moi au pro- » feſſeur *Haller*, & une lettre du profeſſeur *Haller* à » moi ! & de quoi s'aviſa Mr. *Haller* de faire courir » mes lettres & les ſiennes ? & de quoi s'aviſe un folli- » culaire de les imprimer & de les falſifier pour gagner » cinq ſous ? Il me la fait ſigner du château de Tournex, » où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amuſent un moment des jeunes » oiſifs, & tombent le moment d'après dans l'éternel » oubli où tous les riens de ce tems-ci tombent en » foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* ſur le *Quem-* » *admodum* que *Louis X I V.* n'entendait pas, eſt » très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de* » *Louis XIV.* que parce que j'en étais sûr, & je n'ai » point rapporté celle du *Niticorax* parce que je n'en » étais pas sûr. C'eſt un vieux conte qu'on me faiſait » dans mon enfance au collège des jéſuites, pour me » faire ſentir la ſupériorité du père de *la Chaiſe* ſur le » grand aumônier de France. On prétendait que le grand » aumônier interrogé ſur la ſignification de *Niticorax*, » dit que c'était un capitaine du roi *David*, & que le » révérend père *la Chaiſe* aſſura que c'était un hibou; » peu m'importe. Et très-peu m'importe encor qu'on » fredonne pendant un quart-d'heure dans un latin » ridicule un *niticorax* groſſiérement mis en muſique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis X I V,* d'i- » gnorer le latin; il ſavait gouverner, il ſavait faire » fleurir tous les arts, cela vaut mieux que d'entendre » *Ciceron.* D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait » pas de ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il apprit de » lui-même l'italien & l'eſpagnol.

» Je ne ſais pas pourquoi l'homme que le folliculaire » fait parler me reproche de citer le cardinal de *Fleuri*, » & s'égaie à dire *que j'aime à citer de grands noms.* » Vous ſavez, mon cher ami, que mes grands noms » ſont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*, de » *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau.* Si le nom de » *Fleuri* était grand pour moi, ce ſerait le nom de » l'abbé *Fleuri*, auteur des *diſcours patriotiques & ſa-* » *vans*, qui ont ſauvé de l'oubli ſon *hiſtoire eccléſiaſ-* » *tique*; & non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort » connu avant qu'il fût miniſtre, & qui, quand il le » fut, fit exiler un des plus reſpectables hommes de » France, l'abbé *Pucelle*, & empêcha bénignement pen- » dant tout ſon miniſtère qu'on ne ſoutînt les quatre » fameuſes propoſitions ſur leſquelles eſt fondée la li-

» berté françaiſe dans les choſes eccléſiaſtiques.

» Je ne connais de grands hommes que ceux qui ont » rendu de grands ſervices au genre humain.

» Quand j'amaſſai des matériaux pour écrire le *Siècle* » *de Louis XIV*, il fallut bien conſulter des géné- » raux, des miniſtres, des aumôniers, des dames & » des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait » été aumônier, & il m'apprit fort peu de choſe. M. » le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant » quatre ou cinq années de tems, comme vous le » ſavez ; & je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien » m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de pluſieurs anec- » dotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles » valaient.

» M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit par une » ſeule ligne en marge de mes queſtions, que *Louis* » *XIV.* n'eut jamais de part à ce fameux teſtament » du roi d'Eſpagne *Charles II*, qui changea la face de » de l'Europe.

» Il n'eſt pas permis d'écrire une hiſtoire contem- » poraine autrement, qu'en conſultant avec aſſiduité, » & en confrontant tous les témoignages. Il y a des » faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des » yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité ſur les » choſes eſſentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement cette juſ- » tice : je crois ne m'être guère trompé ſur les petites » anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles ne ſont » qu'un vain amuſement. Les grands événémens inſ- » truiſent.

» Le roi *Staniſlas*, duc de Lorraine, m'a rendu le » témoignage authentique, que j'avais parlé de toutes » les choſes importantes arrivées ſous le règne de *Charles* » *XII.* ce héros imprudent, comme ſi j'en avais été » le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonſtances, je les abandonne à qui voudra; je ne m'en ſoucie pas plus que » de l'hiſtoire des quatre fils *Aymon.*

» J'eſtime bien autant celui qui ne ſait pas une anec- » dote inutile, que celui qui la ſait.

» Puiſque vous voulez être inſtruit des bagatelles & » des ridicules, je vous dirai que votre malheureux » folliculaire ſe trompe, quand il prétend qu'il a été » joué ſur le théatre de Londres, avant d'avoir été » berné ſur celui de Paris par *Jérôme Carré.* La tra- » duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de l'*E-* » *coſſaiſe* & de *Fréron*, faite par M. *George Kolman*, » n'a été jouée ſur le théatre de Londres qu'en 1766, » & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Beket* & de » *Hondt.* Elle a eu autant de ſuccès à Londres qu'à » Paris, parce que par tout pays on aime la vertu » des *Lindanes* & des *Friport*, & qu'on déteſte les » folliculaires qui barbouillent du papier, & mentent » pour de l'argent. Ce fut l'illuſtre *Garrick* qui com- » poſa l'épilogue. M. *George Kolman* m'a fait l'hon- » neur de m'envoyer ſa piéce; elle eſt intitulée *The* » *English Merchant.*

» C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à Londres, à » Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, à Parme, & juſqu'en » Suiſſe, on ſe ſoit également moqué de ce *Fréron.* » Ce n'eſt pas à ſa perſonne qu'on en voulait; il pré- » tend que l'*Ecoſſaiſe* ne réuſſit à Paris, que parce » qu'il y eſt déteſté. Mais la piéce a réuſſi à Londres, » à Vienne, où il eſt inconnu. Perſonne n'en voulait à » *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Europe.

» Ce ſont-là des anecdotes littéraires aſſez bien » conſtatées. Mais ce ſont, ſur ma parole, les véri- » tés les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, » un chapitre de Ciceron, *de officiis*, & de *naturâ* » *deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provin- » ciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers de

» *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un » vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le public re- » tirera de l'examen que fait le folliculaire, si je de- » meure dans un château ou dans une maison de cam- » pagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures » faites contre moi par mes confrères de la plume, » que madame la duchesse de *Richelieu* m'avait fait » présent un jour d'un carrosse fort joli, & de deux » chevaux gris pommelés, que cela déplut fort à M. » le duc de *Richelieu*. Et là-dessus on bâtit une lon- » gue histoire. Le bon de l'affaire, c'est que dans ce » tems-là M. le duc de *Richelieu* n'avait point de » femme.

» D'autres impriment mon *porte-feuille retrouvé*, » d'autres mes *lettres à M. B.*, *& à madame D.*, à » qui je n'ai jamais écrit, & dans ces lettres toujours » des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres prétendues* » *de la reine Christine*, de *Ninon l'Enclos*? &c. &c. » Des curieux mettent ces sottises dans leurs biblio- » thèques, & un jour quelque érudit aux gages d'un » libraire les fera valoir comme des monumens pré- » cieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel » opprobre de la littérature! quelle perte de tems! »

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ces anecdotes; mais en général on peut assurer qu'elles ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela est fait pour gagner de l'argent.





ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſières du ſeizième ſiècle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encor infidélement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain ; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole ; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de quatre-vingt mille livres, dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés ; & il fait un nouveau calcul ; mais un quatrième ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous ; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate*, ſur la manière dont ſe fait la digeſtion ; les uns accordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs ; d'autres les lui refuſent. Les chymiſtes font de l'eſtomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des averſions

pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chyle ſe trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chymiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix, ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières ſur la génération; mais perſonne ne ſait encor ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs; mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux qui ont une ſi grande réputation, ſont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forme nos cheveux & nos ongles, nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Vinſlou & *Lémery* entaſſent mémoire ſur mémoire concernant la génération des mulets; les ſavans ſe partagent : l'âne fier & tranquille ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet, ſans que *Lémery* & *Vinſlou* ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius attribuait la couleur des nègres à une ma-

ladie. *Ruiſch* a mieux rencontré en les diſſéquant, & en enlevant avec une adreſſe ſingulière le corps muqueux réticulaire qui eſt noir; & malgré cela il ſe trouve encor des phyſiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtême que la nature déſavoue.

Boerhaave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé*, *chaſſé*, *foulé*, *briſé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible; les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la plethore du ſang. *Terenzoni* & *Vieuſſans* croient que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché juſqu'à la cauſe de la ſenſibilité, & on eſt allé juſqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables; & cette idée a éte fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eſt le *ton* que le membre conſerve encore. Cet autre dit que c'eſt l'*élaſticité*; un troiſième l'appelle *irritabilité*. La cauſe; tous l'ignorent; tous ſont à la porte du dernier aſile où la nature ſe renferme; elle ne ſe montre à jamais à eux, & ils devinent dans ſon antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangères à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience; ſur la connaiſſance du tempérament d'un malade, ſur des remèdes très-ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité; & ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on ſert un plat d'écreviſſes qui étaient toutes griſes avant la cuiſſon, & qui ſont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorſqu'il ſaurait bien préciſément comment elles ſont devenues rouges, il ne mangerait d'écreviſſes de ſa vie.



ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'eſt pas encor vidé ; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems préſent. *Neſtor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire. . . . . *j'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu, & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que* Drias, Cénée, Exadius, Poliphême *égal aux Dieux*, &c.

La poſtérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Neſtor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perſonne ne connaît plus *Drias*; on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée*; & pour *Poliphême* égal aux Dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne ſoit tenir de la divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipſa dedit dulceis fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore;
Conterimuſque boves, & vires agricolarum. &c.

La nature languit ; la terre eſt épuiſée;
L'homme dégénéré dont la force eſt uſée,
Fatigue un ſol ingrat par ſes bœufs affaiblis.

L'antiquité eſt pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont penſé qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure;
L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir ſe plaiſait à rien faire. &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force dans ſa belle épître à *Auguſte*. (*a*) « Faut-il » donc, dit-il, que nos poëmes ſoient comme nos » vins, dont les plus vieux ſont toujours préférés ? » Il dit enſuite :

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè*
Compoſitum illepidève putetur; ſed quia nuper;
Nec veniam antiquis ſed honorem & præmia poſci.

. . . .

Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis ;
Noſtra ſed impugnat : nos noſtraque lividus odit. &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers.

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau ?

(*a*) Epiſt. I. lib. 2.
(*b*) Ibid.

Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors.
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts ;
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainſi ſur ce ſujet.

« Toute la queſtion de la prééminence entre les an- » ciens & les modernes, étant une fois bien enten- » due, ſe réduit à ſavoir, ſi les arbres qui étaient » autrefois dans nos campagnes étaient plus grands » que ceux d'aujourd'hui ? En cas qu'ils l'aient été, » *Homère*, *Platon*, *Démoſthène* ne peuvent être éga- » lés dans ces derniers ſiècles ; mais ſi nos arbres ſont » auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons » égaler *Homère, Platon*, & *Démoſthène*.

» Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avaient » plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux » de ce tems-là étaient mieux diſpoſés, formés de » fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de » plus d'eſprits animaux ; mais en vertu de quoi les » cerveaux de ce tems-là auraient-ils été mieux diſpo- » ſés ? Les arbres auraient donc été auſſi plus grands » & plus beaux ; car ſi la nature était alors plus jeune » & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi-bien que les » cerveaux des hommes, auraient dû ſe ſentir de » cette vigueur & de cette jeuneſſe. » (Digreſſion ſur les *Anciens* & les *Modernes*. Tom. IV. édition de 1742.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce

n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine ; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très-clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances.

> Et pourquoi veut-on que j'encenſe
> Ces prétendus dieux dont je ſors ?
> En moi la même intelligence
> Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
> Croit-on la nature bizarre,
> Pour nous aujourd'hui plus avare,
> Que pour les Grecs & les Romains ?
> De nos aînés mère idolâtre,
> N'eſt-elle plus que la marâtre
> Du reſte groſſier des humains ?

On pouvait lui répondre, eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre; mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limoſin à former certains génies. Il ſe pourrait bien encor que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſthène* quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet ſuivant :

Cher La Motte, imite & révère
Ces Dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre,
Pour Danchet elle eſt fort avare,
Mais Racine en fut bien traité,
Tibulle était guidé par elle;
Mais pour notre ami La Chapelle, (*a*)
Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre juſqu'au tems de *Plutarque*, que les ſiècles modernes ne l'ont été depuis le ſiècle des *Médicis* juſqu'à *Louis XIV* incluſivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver de l'invaſion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient ſurchargé

(*a*) Ce *La Chapelle* était un receveur-général des finances, qui traduiſit très-platement *Tibulle*; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ſes vers fort bons.

la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de bafe. Perfonne ne doute que fi on voulait entreprendre aujourd-hui ces inutiles ouvrages, on n'en vint aifément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine eft un monument de la crainte; les pyramides font des monumens de la vanité & de la fuperftition. Les unes & les autres atteftent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie fupérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire feulement une ftatue telle que nos fculpteurs en forment aujourd'hui.

DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaiffer tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout Anglais qu'il était, il devait convenir que l'églife de St. Pierre eft incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'eft une chofe curieufe que l'affurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aftronomie, rien dans la connaiffance du corps humain, fi ce n'eft peut-être, dit-il, la circulation du fang. L'amour de fon opinion, fondé fur fon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des fatellites de *Jupiter*, des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne*, de la rotation du foleil fur fon axe, de la pofition calculée de trois mille étoiles, des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes céleftes ; des caufes de la préceffion des équinoxes, & de cent autres connaiffances dont les anciens ne foupçonnaient pas même la poffibilité.

Les découvertes dans l'anatomie font en auffi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec

le

le microſcope, était compté pour rien par le chevalier *Temple ;* il fermait les yeux aux merveilles de ſes contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va juſqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reſte de la magie des Indiens, des Caldéens, des Egyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connaiſſance de la nature, par laquelle ils produiſaient des miracles ſans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que ſont de» venus, dit-il, les charmes de cette muſique qui » enchantait ſi ſouvent les hommes & les bêtes, les » poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens, & changeait leur » nature ? »

Cet ennemi de ſon ſiècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle muſique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les ſerpens, mais qui charment les oreilles des connaiſſeurs.

Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand homme ; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connoiſſances : un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

DE BOILEAU ET DE RACINE.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe gardèrent bien de parler

d'aſtronomie & de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homère* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend ? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il ſe pouvait très-bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* ſe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juſtifia *Homère*.

De l'injustice et de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault au sujet d'Euripide, et des infidélités de Brumoy.

Racine uſa du même artifice, car il était tout auſſi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui ſon capital de la ſatyre ; il jouit du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite mépriſe très-pardonnable où ils étaient tombés au ſujet d'*Euripide*, & en même-tems de ſe ſentir très-ſupérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ſes partiſans ſur leur critique de l'*Alceſte* d'*Euripide* ; parce que ces meſſieurs malheureuſement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quel-

ques repliques d'*Admète* pour celles d'*Alceste* ; mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc, lui répond le roi son père, à qui » adressez-vous, s'il vous plaît, un discours si hau- » tain ? Est-ce à quelque esclave de Lydie ou de Phry- » gie ? Ignorez-vous que je suis né libre & Thessa- » lien ? (Beau discours pour un roi & pour un père !) » Vous m'outragez comme le dernier des hommes. » Où est la loi qui dit que les pères doivent mou- » rir pour leurs enfans ? Chacun est ici bas pour soi. » J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel tort » vous fais-je ? demandai-je que vous mouriez pour » moi ? La lumière vous est précieuse ; me l'est-elle » moins ? . . . . . Vous m'accusez de lâcheté. . . . . » Lâche vous-même ; vous n'avez pas rougi de pres- » ser votre femme de vous faire vivre en mourant » pour vous. . . . . Ne vous sied-il pas bien après cela » de traiter de lâches, ceux qui refusent de faire » pour vous, ce que vous n'avez pas le courage de » faire vous-même. . . . . Croyez-moi, taisez-vous. . . . . » Vous aimez la vie ; les autres ne l'aiment pas » moins. . . . . Soyez sûr que si vous m'injuriez encor, » vous entendrez de moi des duretés qui ne seront » pas des mensonges. »

Le chœur prend alors la parole. « C'est assez & déjà » trop des deux côtés : cessez vieillard, cessez de mal- » traiter de paroles votre fils. »

Le chœur aurait dû plutôt ce semble faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à son propre père, & de lui avoir reproché si aigrement de n'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

PHÉRÈS *à son fils.*

Tu parles contre ton père sans en avoir reçu d'outrage.

ADMÈTE.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-tems.

PHÉRÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi ?

ADMÈTE.

Ah ! le plus infame des hommes, c'est la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

ADMÈTE.

Plût au ciel ! que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi.

LE PÈRE.

Fais mieux, épouse plusieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-tems.

Après cette scène un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'*Hercule*. « C'est un étranger, dit-il, » qui a ouvert la porte lui-même, s'est d'abord mis » à table ; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas » assez vîte à manger, il remplit de vin à tout mo- » ment sa coupe, boit à longs traits du rouge & du » paillet, & ne cesse de boire & de chanter de mau- » vaises chansons qui ressemblent à des hurlemens, » sans se mettre en peine du roi & de sa femme que

» nous pleurons. C'eſt ſans doute quelque fripon adroit, » un vagabon, un aſſaſſin. »

Il peut être aſſez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit ; il ne l'eſt pas moins qu'*Hercule* ami d'*Admète* ſoit inconnu dans la maiſon. Il l'eſt encor plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceſte*, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas diſputer des goûts ; mais il eſt sûr que de telles ſcènes ne ſeraient pas ſouffertes chez nous à la foire.

Brumoy qui nous a donné le *Théatre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcène d'*Admète* & de ſon père ; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs ; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot que les idées ont changé.*

On peut répondre, que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect, que les enfans doivent à leurs leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiècles ſur des points de morale plus importans ?*

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un Français, continue-t-il, *eſt inſulté ; le prétendu bon-ſens français veut qu'il courre les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon-ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

*On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans ; & de quel air on l'aurait ſifflée du tems d'*Euripide.

Cette maxime est cruelle & fatale, mais non pas ridicule ; & on ne l'eût sifflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avoit beaucoup d'exemples de duels chez les Asiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'*Iliade*, *Achille* tirant à moitié son épée ; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon*, si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Epheſtion* & *Cratère* se battirent en duel ; & qu'*Alexandre* les sépara. Il est d'accord avec *Quinte-Curce*, qui dit (*a*) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel : *imparibus armis duello certant.*

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, les reproches que se font *Admète* & son père *Phèrès* tour-à-tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches ?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs ; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres ? Mais si les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers, s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Poliphême* tient dans Euripide : *Je ne crains point le foudre de* Jupiter. *Je ne sais si ce* Jupiter *est un dieu plus fier, & plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne ; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage ; après quoi je m'étends tout de mon long ; j'avale un grand pot de lait ; je défais mon saion ; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les scholiastes n'aient pas le nez bien fin,

(*a*) *Quinte-Curce*, Liv. IX.

s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphême* quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une ſottiſe.* Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de *Louis XIV*? Et la populace n'eſt pas la même partout ?

Ce n'eſt pas qu'*Euripide* n'ait des beautés, & *Sophocle* encor davantage ; mais ils ont de très-plus grand défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant ſur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, que ces deux Grecs l'emportent ſur *Theſpis. Racine* ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur *Euripide ;* mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault.*

Molière, dans ſes bonnes piéces, eſt auſſi ſupérieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Ariſtophane*, qu'au baladin *Dancourt.*

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, & d'autres en très-petit nombre dans leſquels nous leur ſommes inférieurs. C'eſt à quoi ſe réduit toute la diſpute.

DE QUELQUES COMPARAISONS ENTRE DES OUVRAGES CÉLÈBRES.

La raiſon & le goût veulent, ce me ſemhle, qu'on diſtingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui ſont très-ſouvent à côté l'un de l'autre.

On doit ſentir avec tranſport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un ſeul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche ?

Que voulez-vous qu'il fît contre trois?-- Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même ſagacité & la même juſtice réprouver les vers ſuivans.

En admirant le ſublime tableau de la dernière ſcène de *Rodogune*, les contraſtes frappans des perſonnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette ſituation terrible eſt amenée, quelles invraiſemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti ſon caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu paſſer pour arriver à cette grande & tragique cataſtrophe.

Ce même juge équitable ne ſe laſſera point de rendre juſtice à l'artificieuſe & fine contexture des tragédies de *Racine*, les ſeules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eſchile* juſqu'au grand ſiècle de *Louis XIV*. Il ſera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne ſe trouvait que chez lui; de cette grandeur ſans enflure qui ſeule eſt grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des diſputes de ſophiſte, dans des penſées auſſi fauſſes que de recherchées, ſouvent exprimées en ſolécíſmes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faibleſſe & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande paſſion théatrale. Il ſe plaindra de ne trouver dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il ſera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de ſe contenter

d'approuver quand il voudrait, que ſon eſprit fût étonné & ſon cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leur nom, non pas ſur le tems où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages même; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'*Hyſtaſpes ?* la monnoie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais-royal, ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; s'il nous diſait, des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grèce que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon* dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient, c'eſt un trait d'eſprit & non pas un trait de peintre. Un voile ſur la tête de votre principal perſonnage, fait un effet affreux dans un tableau. Vous avez manqué votre art; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux; & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter. Vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté &

le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* eſt Belge; mais le Belge l'emporte.

D'UN PASSAGE D'HOMÈRE.

Un Florentin homme de lettre, d'un eſprit juſte & d'un goût cultivé, ſe trouva un jour dans la bibliothèque de mylord *Cheſterfield* avec un profeſſeur d'Oxford, & un Ecoſſais qui vantait le poëme de *Fingal*, compoſé, diſait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle eſt encor en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité eſt belle, s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a paſſé de bouche en bouche juſqu'à nous depuis près de deux mille ans, ſans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force ſur l'eſprit des hommes! alors il lut à l'aſſemblée ce commencement de *Fingal*.

« *Cuchulin* était aſſis près de la muraille de Tura, » ſous l'arbre de la feuille agitée; ſa pique repoſait » contre un rocher couvert de mouſſe, ſon bouclier » était à ſes pieds ſur l'herbe. Il occupait ſa mémoire » du ſouvenir du grand *Carbar*, héros tué par lui à » la guerre. *Moran* né de *Fitilh*, *Moran*, ſentinelle » de l'Océan, ſe préſenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi *Cuchulin*; je vois » les vaiſſeaux de *Suaran*, les ennemis ſont nombreux, plus d'un héros s'avance ſur les vagues noires » de la mer.

» *Cuchulin* aux yeux bleus, lui repliqua, *Moran* » fils de *Fitilh*, tu trembles toujours; tes craintes multiplient le nombre des ennemis. Peut-être eſt-ce le » roi des montagnes déſertes, qui vient à mon ſecours » dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*, c'eſt *Suaran* lui-même, il eſt auſſi haut qu'un rocher de » glace; j'ai vu ſa lance, elle eſt comme un haut ſapin ébranché par les vents; ſon bouclier eſt comme

» la lune qui se lève ; il était assis au rivage sur un » rocher, il ressemblait à un nuage qui couvre une » montagne, &c. »

Ah ! voilà le véritable style d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

« (*a*) Tu gouverneras toutes les nations que tu » nous soumettras, avec une verge de fer ; tu les bri- » seras comme le potier fait un vase.

» (*b*) Tu briseras les dents des pécheurs.

» (*c*) La terre a tremblé, les fondemens des monta- » gnes se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est » fâché contre les montagnes ; & il a lancé la grêle & » des charbons.

» (*d*) Il a logé dans le soleil, & il en est sorti comme » un mari sort de son lit.

» (*e*) DIEU brisera leurs dents dans leur bouche, il » mettra en poudre leur dents mâchelières ; ils devien- » dront à rien comme de l'eau ; car il a tendu son arc » pour les abattre ; ils seront engloutis tout vivans » dans sa colère, avant d'attendre que les épines soient » aussi hautes qu'un prunier.

» (*f*) Les nations viendront vers le soir, affamées » comme des chiens ; & toi, Seigneur, tu te moque- » ras d'elles, & tu les réduiras à rien.

» (*g*) La montagne du Seigneur est une montagne » coagulée ; pourquoi regardez-vous les monts coa- » gulés ? Le Seigneur a dit, je jeterai Basan ; je le

(*a*) Pseaume II.
(*b*) Pseaume III.
(*c*) Pseaume XVII.
(*d*) Pseaume XIX.
(*e*) Pseaume LVII.
(*f*) Pseaume LVII.
(*g*) Pseaume LXVII.

» jeterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint
» de ſang, & que la langue de tes chiens lèche leur
» ſang.

» (*a*) Ouvre la bouche bien grande, & je la rem-
» plirai.

» (*b*) Rends les nations comme une roue qui tourne
» toujours, comme la paille devant la face du vent,
» comme un feu qui brûle une forêt; comme une
» flamme qui brûle des montagnes; tu les pourſuis dans
» ta tempête; & ta colère les troublera.

» (*c*) Il jugera dans les nations; ils les remplira
» de ruines, il caſſera les têtes dans la terre de plu-
» ſieurs.

» (*d*) Bienheureux celui qui prendra tes petits
» enfans, & qui les écraſera contre la pierre! &c.
» &c. &c.

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtyle ſimple & noble de *Virgile*.

L'Ecoſſais pâlit de colère à ce diſcours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié; mais mylord *Cheſterfield* encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur dit; meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature, rien de plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtyle oriental, ſans me donner la moindre peine,

(*a*) Pſeaume LXXX.
(*b*) Pſeaume LXXXII.
(*c*) Pſeaume CXI.
(*d*) Pſeaume CXXXVI.

parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui ſont preſque toujours les mêmes ; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur le champ ? -- Non pas un poëme épique raiſonnable, & en vers corrects comme *Virgile*, repliqua l'Italien ; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecoſſais & l'Oxfordien. -- Eh bien, donnez-moi un ſujet, repliqua le Florentin. Mylord *Chreſterfield* lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Crecy, & donnant la paix après la victoire.

L'improfiſateur ſe recueillit, & commença ainſi :

« Muſe d'Albion, génie qui préſidez aux héros,
» chantez avec moi, non la colère oiſive d'un hom-
» me implacable envers ſes amis & ſes ennemis ; non
» des héros que les dieux favoriſent tour-à-tour ſans
» avoir aucune raiſon de les favoriſer ; non le ſiége
» d'une ville qui n'eſt point priſe ; non les exploits
» extravagans du fabuleux *Fingal*, mais les victoires
» véritables d'un héros auſſi modeſte que brave, qui
» mit des rois dans ſes fers, & qui reſpecta ſes en-
» nemis vaincus.

» Déjà *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était deſ-
» cendu du haut de l'empirée, monté ſur le courſier
» immortel devant qui les plus fiers chevaux du Li-
» mouſin fuient, comme les brebis bélantes & les ten-
» dres agneaux ſe précipitent en foule les uns ſur les
» autres pour ſe cacher dans la bergerie à la vue d'un
» loup terrible, qui ſort du fond des forêts, les yeux
» étincelans, le poil hériſſé, la geule écumante, me-
» naçant les troupeaux & le berger de la fureur de ſes
» dents avides de carnage.

» *Martin*, le céleste protecteur des habitans de la » fertile Touraine ; *Geneviève*, douce divinité des peu- » ples qui boivent les eaux de la Seine & de la Mar- » ne ; *Denis* qui porta sa tête entre ses bras à l'as- » pect des hommes & des immortels, tremblaient en » voyant le superbe *George* traverser le vaste sein des » airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné » des diamans qui pavaient autrefois les places pu- » bliques de la Jérusalem céleste, quand elle apparut » aux mortels pendant quarante révolutions journa- » lières de l'astre de la lumière, & de sa sœur in- » constante, qui prête une douce clarté aux sombres » nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable & sacrée, » dont le demi-dieu *Michaël*, exécuteur des vengean- » ces du Très-Haut, terrassa dans les premiers jours » du monde, l'éternel ennemi du monde & du créa- » teur. Les plus belles plumes des anges qui assis- » tent autour du trône, détachées de leurs dos im- » mortels, flottaient sur son casque, autour duquel » volent la terreur, la guerre homicide, la vengeance » impitoyable, & la mort qui termine toutes les ca- » lamités des malheureux mortels. Il ressemblait à » une comète qui dans sa course rapide franchit les » orbites des astres étonnés, laissant loin derrière » elle des traits d'une lumière pâle & terrible, qui » annoncent aux faibles humains la chûte des rois & » des nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente ; & le bruit » de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère » de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas, & il ar- » riva jusqu'aux lieux où le fils du magnanime *Edouard* » attendait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois*. »

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche (comme dit *Homère*) plus serrées & plus abondantes

que les neiges qui tombent pendant l'hiver ; cependant ſes paroles n'étaient pas froides ; elles reſſemblaient plutôt aux rapides étincelles, qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les Cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* ſur l'enclume retentiſſante.

Ses deux antagoniſtes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aiſé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images giganteſques, & d'appeller le ciel, la terre & les enfers à ſon ſecours ; mais ils ſoutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au ſublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même tems de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec ſa femme ſur le mont Ida ?

Mylord *Cheſterfield* prit alors la parole ; meſſieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle, peut-être chez les Grecs c'était une choſe très-intéreſſante, qu'un dieu qui couche avec ſon épouſe ſur une montagne. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu, qu'il a plû aux commentateurs & aux imitateurs d'appeller *la ceinture de Vénus*, eſt une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un ſoporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les careſſes du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaiſant dieu de s'endormir pour ſi peu de choſe ! je vous jure que quand j'étais jeune je ne m'aſſoupiſſais pas aiſément. J'ignore s'il eſt noble, agréable, intéreſſant, ſpirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter*, « Si vous voulez abſolument me careſſer, allons-nous-en » au ciel, dans votre appartement, qui eſt l'ouvrage » de *Vulcain*, & dont la porte ferme ſi bien qu'aucun des dieux n'y peut entrer.

Je n'entends pas non plus comment le ſommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un dieu ſi éveillé. Il arrive en un moment des iſles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il eſt beau de partir de deux iſles à la fois ; delà il monte ſur un ſapin, il court auſſi-tôt aux vaiſſeaux des Grecs ; il cherche *Neptune* ; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs ; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de ſi fretillant que ce ſommeil.

Enfin, s'il faut abſolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioſte* & du *Taſſe*.

Le Florentin ne ſe fit pas prier. Mylord *Cheſterfield* fut enchanté. L'Ecoſſais pendant ce tems-là reliſait *Fingal*; le profeſſeur d'Oxford reliſait *Homère*; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux eſt celui qui dégagé de tous les préjugés, eſt ſenſible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.





ANE.

AJOUTONS quelque chofe à l'article *Ane*, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaifant de l'aventure eft pourtant dans *Lucien ;* & ce plaifant eft, qu'une dame devint amoureufe de ce monfieur, lorfqu'il était âne, & n'en voulut plus lorfqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphofes étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les favans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe : c'etait probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus*. Car on fait que *Bacchus* était arabe.

Virgile parle de la métamorphofe de *Mœris* en loup, comme d'une chofe très-ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & fe condere fylvis.

Mœris devenu loup, fe cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphofes était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géants ?

Les Grecs, grands imitateurs, & grands enchériffeurs fur les fables orientales, métamorphosèrent prefque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réuffir dans leurs deffeins amoureux.

Si les dieux fe changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le fecret de faire la même opération fur les hommes ?

Plufieurs commentateurs, en oubliant le refpect qu'ils devaient aux faintes écritures, ont cité l'exemple de

Nabucodonosor changé en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entiérement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux prophanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*évangile de l'enfance.* Une jeune fille en Egypte, étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers, & lui présentaient à manger, en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine; & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocriphe, la vénération pour le seul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile, étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'église qui rejeta dans la suite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur tems. La Chine était peut-être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulysse*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsycose annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi se fondèrent les gens, qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle, qui ne soit l'abus

de quelque vérité ? Ils difent qu'on n'a vu des charlatans, que parce qu'on avait vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges, qu'a caufe des véritables.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs ou chevaux, ou ânes ? cette erreur univerfelle n'avait donc pour principe, que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la fuperftition.

Il fuffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du fentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auffi. Que devient l'ame de l'homme après fa mort ? Que devient l'ame de la bête. Il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu, qui commence à fe former. L'ame d'un bracmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne fe loge dans le corps d'un petit bracmane. Voilà le dogme de la métempfycofe, qui s'établit fur un fimple raifonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphofe. Ce n'eft plus une ame fans logis, qui cherche un gîte. C'eft un corps, qui eft changé en un autre corps, fon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion fi extravagante & fi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à fon fils plongé dans de fales débauches, & dans l'ignorance : *tu es un cochon, un cheval, un âne* ; enfuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne fur la tête, une fervante du voifinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de fes fautes ? fes voifines l'auront redit à d'autres voifines, & de bouche en bouche ces

hiſtoires, accompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encor ici avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos ſottiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu incontestable chez toutes les nations, & vous ne ſerez plus étonné de rien. (Voyez *Magie*.)

Encor un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie, & que *Mervan*, le vingt & unième calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'*extrait de la vie d'Iſidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui ſe connaiſſait très-bien en poéſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.



DE L'ANE D'OR DE MACHIAVEL.

ON connaît peu l'*âne* de *Machiavel*. Les dictionnaires qui en parlent, diſent que c'eſt un ouvrage de ſa jeuneſſe; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puiſqu'il parle des malheurs qu'il a eſſuyés autrefois & très-long-tems. L'ouvrage eſt une ſatyre de ſes contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractère eſt peint ſous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis, y ſont figurées ſans doute; & qui aurait la clef de cette apocalypſe comique, ſaurait l'*hiſtoire ſecrete du pape*

Léon X & des troubles de Florence. Ce poëme eſt plein de morale & de philoſophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à peu près ainſi à l'homme.

Animaux à deux pieds, ſans vêtement, ſans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toiſon,
Vous pleurez en naiſſant, & vous avez raiſon;
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains induſtrieuſes;
Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuſes!
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler?
L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant, plus ſauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon DIEU me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices!

Ceci eſt l'original de *la ſatyre de l'homme* que fit *Boileau*, & de *la fable des compagnons d'Ulyſſe* écrite par *la Fontaine.* Mais il eſt très-vraiſemblable que ni *la Fontaine* ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'*âne* de *Machiavel.*





DE L'ANE DE VÉRONE.

IL faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encor dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté (*a*) notre Seigneur dans ſon entrée à Jeruſalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne ; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhodes, Candie, Malthe & la Sicile ; que delà il était venu ſéjourner à Aquilée, & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-longtems.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart des ânes ont une eſpèce de croix noire ſur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ſes confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait ſervi de monture à l'entrée dans Jéruſalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle paſſa de Vérone dans les autres pays ; elle fut ſurtout célébrée en France ; on chanta la proſe de l'âne à la meſſe.

(*a*) Voyez *Miſſon*, tome I, pages 101 & 102.

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher & fortissimus.

Une fille représentant la Ste. Vierge allant en Egypte, montait sur un âne, & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe, (*a*) au-lieu de dire, *Ite, Missa est*, se mettait à braire trois fois de toute sa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres sur la fête de l'âne & sur celle des fous ; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain.



ANGE.

ANGES DES INDIENS, DES PERSES, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit *que toutes les religions ont admis l'existence des anges, quoique la raison naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raison que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au-dessus de la raison. Il fallait dire (si je ne me trompe) que plusieurs religions, & non pas *toutes* ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du sabisme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des ministres de DIEU,

(*a*) Voyez *Du Cange*, & l'*Essai sur l'esprit & les mœurs des nations.*

des députés, des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juſte quatre mille huit cent ſoixante & dix-huit ans que les bracmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée *Le shaſta*, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée *veidam*, qui ſignifie *la parole de* DIEU. Le *shaſta* contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ſes attributs* : le ſecond, *de la création des anges* : le troiſième, *de la chûte des anges* : le quatrième, *de leur punition* : le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme*,

Il eſt utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

PREMIER CHAPITRE DU SHASTA.

« DIEU eſt un ; il a créé tout ; c'eſt une ſphère » parfaite ſans commencement ni fin. DIEU conduit » toute la création par une providence générale ré» ſultante d'un principe déterminé. Tu ne recher» cheras point à découvrir l'eſſence & la nature de » l'Eternel, ni par quelles loix il gouverne : une telle » entrepriſe eſt vaine & criminelle ; c'eſt aſſez que » jour & nuit tu contemples dans ſes ouvrages ſa » ſageſſe, ſon pouvoir & ſa bonté. »

Après avoir payé à ce début du *shaſta* le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

SECOND CHAPITRE DU SHASTA.

« L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſa » propre exiſtence, réſolut dans la plénitude des » tems de communiquer ſa gloire & ſon eſſence à » des êtres capables de ſentir & de partager ſa béa-

» titude, comme de servir à sa gloire. L'Eternel voulut, & ils furent. Il les forma en partie de son » essence, capables de perfection & d'imperfection selon » leur volonté.

» L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitsnoü* & *Sib*; » ensuite *Mozazor*, & toute la multitude des an-» ges. L'Eternel donna la prééminence à *Birma*, à » *Vitsnou* & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée » angélique; *Vitsnou* & *Sib* furent ses coadjuteurs. » L'Eternel divisa l'armée angélique en plusieurs ban-» des, & leur donna à chacune un chef. Ils adorèrent » l'Eternel, rangés autour de son trône, chacun dans le » degré assigné. L'harmonie fut dans les cieux. *Mozazor* » chef de la première bande, entonna le cantique de » louange & d'adoration au Créateur, & la chanson » d'obéissance à *Birma* sa première créatute; & l'E-» ternel se réjouit dans sa nouvelle création. »

CHAPITRE III. DE LA CHUTE D'UNE PARTIE DES ANGES.

« Depuis la création de l'armée céleste, la joie » & l'harmonie environnèrent le trône de l'Eternel » dans l'espace de mille ans, multipliés par mille » ans, & auraient duré jusqu'à ce que le tems ne » fût plus, si l'envie n'avait pas saisi *Mozazor* & » d'autres princes des bandes angéliques. Parmi eux » était *Raabon*, le premier en dignité après *Mozazor*. » Immémorans du bonheur de leur création & de » leur devoir, ils rejetèrent le pouvoir de perfection, » & exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le » mal à l'aspect de l'Eternel; ils lui désobéirent & re-» fusèrent de se soumettre au lieutenant de DIEU & » à ses associés *Vitsnou* & *Sib*; & ils dirent, Nous » voulons gouverner; & sans craindre la puissance & » la colère de leur créateur, ils répandirent leurs prin-

» cipes séditieux dans l'armée céleste. Ils séduisirent les » anges & entraînèrent une grande multitude dans la » rébellion ; & elle s'éloigna du trône de l'Eternel ; & » la tristesse saisit les esprits angéliques fideles, & la » douleur fut connue pour la première fois dans le ciel.

Chapitre IV. Chatiment des anges coupables.

» L'Eternel, dont la toute-science, la prescience & l'in- » fluence s'étend sur toutes choses, excepté sur l'ac- » tion des êtres qu'il a créé libres, vit avec douleur » & colère la défection de *Mazazor* de *Raabon*, & des » autres chefs des anges.

» Miséricordieux dans son courroux, il envoya *Birma*, » *Vitsnou & Sib*, pour leur reprocher leur crime, & » pour les porter à rentrer dans leur devoir : mais con- » firmés dans leur esprit d'indépendance, ils persistèrent » dans la révolte. L'Eternel alors commanda à *Sib* de » marcher contr'eux armé de la toute-puissance, & de » les précipiter du lieu *éminent* dans le lieu de *ténèbres*, » dans l'*onderá*, pour y être puni pendant mille ans » multipliés par mille ans. »

Précis du cinquieme chapitre.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou & Sib* sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna le délivrer de la prison de l'*Onderá* & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encor des rébellions contre Dieu dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que Dieu créa la terre ; les anges pénitens y subirent plusieurs métemp-

ſycoſes ; une des dernières fut leur changement en vaches. C'eſt delà que les vaches devinrent ſacrées dans l'Inde ; & enfin ils furent métamorphoſés en hommes. De ſorte que le ſyſtême des Indiens ſur les anges, eſt préciſément celui du jéſuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes ſont habités par des anges pécheurs. Ce que les bracmanes avaient inventé ſérieuſement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaiſanterie : ſi pourtant ce badinage n'était pas en lui un reſte de ſuperſtition mêlé avec l'eſprit ſyſtématique, ce qui eſt arrivé aſſez ſouvent.

Telle eſt l'hiſtoire des anges chez les anciens bracmanes, qu'ils enſeignent encor depuis environ cinquante ſiècles. Nos marchands, qui ont trafiqué dans l'Inde, n'en ont jamais été inſtruits ; nos miſſionnaires ne l'ont pas été davantage ; & les brames qui n'ont jamais été édifiés ni de leur ſcience ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leur ſecrets. Il a fallu qu'un Anglais, nommé M. *Holwell* ait habité trente ans à Bénarès ſur le Gange, ancienne école des bracmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue ſacrée du *Hanſcrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaiſſances ſingulières ; comme M. *Sale* avait demeuré long-tems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières ſur l'ancien ſabiſme auquel a ſuccédé la religion muſulmane, de même encor que M. *Hide* a recherché pendant vingt années en Perſe tout ce qui concerne la religion des mages.

DES ANGES DES PERSES.

Les Perſes avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui eſt ſervi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman* ; il a l'inſpection de tous les animaux

excepté de l'homme, ſur qui DIEU s'eſt réſervé une juriſdiction immédiate.

DIEU préſide au jour où le ſoleil entre dans le bélier, & ce jour eſt un jour de ſabbat; ce qui prouve que la fête du ſabbat était obſervée chez les Perſes dans les tems les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitième jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troiſième eſt *Kur* dont on a fait depuis probablement *Cyrus*; & c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préſide à la lune.

Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange-gardien de l'empire perſan.

DES ANGES CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux ne connurent jamais la chûte des anges juſqu'aux premiers tems de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrete des anciens bracmanes fut parvenue juſqu'à eux. Car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre, attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il vivait, ſelon les Juifs, dans la ſeptième génération avant le déluge, mais puiſque *Seth*, plus ancien encor que lui, avait laiſſé des livres aux Hébreux, ils pouvaient ſe vanter d'en avoir auſſi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, ſelon eux.

« Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement accru, » ils eurent de très belles filles; les anges, les brillans, » *Egregori*, en devinrent amoureux, & furent entraînés » dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux, » ils ſe dirent: Choiſiſſons-nous des femmes parmi » les filles des hommes de la terre. *Semiaxas* leur

» prince, dit : Je crains que vous n'osiez pas accomplir » un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du » crime. Tous repondirent : Faisons serment d'exécuter » notre dessein, & dévouons-nous à l'anathème si » nous y manquons. ils s'unirent donc par serment, & » firent des imprécations. Ils étaient au nombre de » deux cents. Ils partirent ensemble du tems de *Jared*, » & allèrent sur la montagne appellée *Hermonim* à » cause de leur serment. Voici le nom des principaux ; » *Semiaxas*, *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hosampsich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel* *Tiriel*, » *Sumiel*.

» Eux & les autres prirent des femmes l'an onze » cent soixante & dix de la création du monde. De » ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les » géants *Nephilim*, &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce style, qui semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes ; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la genèse : » Or en ce tems il y avait » des géants sur la terre ; car les enfans de DIEU » ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles » enfantèrent les puissans du siècle. »

Le livre d'*Enoch* & la genèse, sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géants qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien testament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien testament disent unanimement, qu'avant la captivité de Babylone les Juifs ne surent le nom d'aucun ange. Celui

qui apparut à *Manué*, père de *Samson*, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *je viendrai vous voir, si* DIEU *me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

Dom Calmet trouve un très grand rapport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte, dans ses *Fastes*, de *Jupiter*, de *Neptune*, de *Mercure*, qui ayant soupé chez le viellard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pissèrent sur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait servi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir sous terre, & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arrosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit son cuir ; il y trouva un enfant qu'on appella *Orion*, & qui est actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont se servirent les anges avec *Abraham* peuvent se traduire ainsi ; *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en soit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham* ; ils ne le dirent pas même à *Moïse ;* & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie, du tems de la captivité. Tous les autres noms d'anges sont pris évidemment des Caldéens & des Perses. *Raphaël*, *Gabriël*, *Uriel*, &c. sont Persans & Babyloniens. Il n'y a pas jusqu'au nom d'*Israël* qui ne soit Caldéen. Le savant Juif *Philon* le dit expressément dans le récit de sa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.



SAVOIR SI LES GRECS ET LES ROMAINS ADMIRENT DES ANGES ?

Ils avaient aſſez de dieux & de demi-dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure faiſait* les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon ;* cependant ils admirent encor des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut miſe en vers par *Héſiode* contemporain d'*Homère.* Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux & des jours.*

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée ;
Les dieux prodiguaient tout. Les humains ſatisfaits
Ne ſe diſputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuſe mort ſi terrible aux coupables,
N'était qu'un doux paſſage en ce ſéjour mortel,
Des plaiſirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces tems ſont nos heureux génies ;
Nos démons fortunés, les ſoutiens de nos vies ;
Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos cœurs
Ecarter s'il ſe peut le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puiſé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui preſqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont ſi longtems paſſé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Caldéens, qui devaient preſque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'*Héſiode* avait ſi bien chantée, fut enſuite ſophiſtiqué dans les écoles ; c'eſt tout ce qu'elles

purent faire. Chaque homme eut fon bon & fon mauvais génie, comme chacun eut fon étoile.

Eſt genius natale comes qui temperat aſtrum.

Socrate, comme on fait, avait un bon ange: mais il faut que ce foit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philofophe à courir de maifon en maifon, pour dire aux gens, par demande & par réponfe, que le père & la mère, le prècepteur & le petit garçon font des ignorans, des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine alors à garantir fon protégé de la cigue.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que fon mauvais ange, qui lui apparut avant la bataille de Philippes.



ANGUILLES.

RACE D'ANGUILLES, FORMÉES DE FARINE ET DE JUS DE MOUTON

CElui qui a dit le premier, qu'il n'y a point de fottife dont l'efprit humain ne foit capable, était un grand prophête. Un jéfuite irlandais, nommé *Néedham* qui voyageait dans l'Europe, en habit féculier, fit, il y a quelques années, des expériences à l'aide de plufieurs microfcopes. Il crut appercevoir dans la farine de bled ergoté mife au four, & laiffée dans un vafe purgé d'air & bien bouché; il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli.

Auffi-

Auſſi-tôt pluſieurs philoſophes de crier merveilles, & de dire, il n'y a point de germe, tout ſe fait, tout ſe régénère par une force vive de la nature. C'eſt l'attraction, diſait l'un ; c'eſt la matière organiſée, diſait l'autre ; ce ſont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons phyſiciens furent trompés par un jéſuite. C'eſt ainſi (comme nous l'avons dit ailleurs) qu'un commis des fermes en Baſſe-Bretagne, fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris, qu'il était une jolie femme, laquelle faiſait très-bien des vers.

Il faut avouer que ce fut la honte éternelle de l'eſprit humain, que ce malheureux empreſſement de pluſieurs philoſophes à bâtir un ſyſtême univerſel ſur un fait particulier, qui n'était qu'une mépriſe ridicule, indigne d'être relevée. On ne douta pas que la farine de mauvais blé formant des anguilles, celle de bon froment ne produisît des hommes. L'erreur accréditée jette quelquefois de ſi profondes racines, que bien des gens la ſoutiennent encor, lorſqu'elle eſt reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux hiſtoriques répètent de fauſſes nouvelles inſérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées.

Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrèce*, enrichie de notes ſavantes, s'efforce, dans les notes du troiſième livre, de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuſes expériences de *Néedham*, ſi bien convaincues de fauſſeté par M. *Spalanzani*, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur, que la corruption eſt mère de la génération, allait reſſuſciter : il n'y avait plus de germe : pluſieurs perſonnes mandaient que, dans la ménagerie du palais de Bruxelles, un lapin avait fait des lapreaux à une poule.

Ce que *Lucrèce*, avec toute l'antiquité, jugeait impoſſible, allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.
Ex undis homines, ex terrâ poſſet oriri
Squammiſerum genus, & volucres; erumpere cœlo,
Armenta & pecudes.... ferre omnes omnia poſſent.

Le haſard incertain, de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, & l'effet eſt ſans cauſe.
On verra les humains ſortir du fond des mers,
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs,
Les poiſſons dans les bois naiſſant ſur la verdure;
Tout pourra tout produire; il n'eſt plus de nature.

Lucrèce avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs; & il eſt démontré aujourd'hui aux yeux & à la raiſon, qu'il n'eſt ni de végétal, ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice, préſide à tous ces développemens, d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puiſqu'on les voit & qu'on les sème, & que le chêne eſt en petit contenu dans le gland. On ſait bien que ce n'eſt pas un chêne de ſoixante pieds de haut qui eſt dans ce fruit; mais c'eſt un embrion qui croîtra par le ſecours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'exiſtence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'eſt nier l'exiſtence de la matière parce qu'elle eſt diviſible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'eſt pas? ce raiſonnement ne peut être admis contre les choſes

que nous voyons & que nous touchons. Il eſt excellent contre des ſuppoſitions, mais non pas contre les faits.

Quelque ſyſtême qu'on ſubſtitue, il ſera tout auſſi inconcevable, & il aura par-deſſus celui des germes le malheur d'être fondé ſur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtêmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables.

Monades, qui étiez le miroir concentré de l'univers, harmonie préétablie entre l'horloge de l'ame & l'horloge du corps, idées innées tantôt condamnées, tantôt adoptées par une ſorbonne, *ſenſorium commune*, qui n'êtes nulle part, détermination du moment où l'eſprit vient animer la matière; retournez au pays des *chimères* avec le *targum*, le *talmud*, la *mishna*, la *cabale*, la *chiromancie*, les *élémens de Deſcartes*, & les *contes nouveaux*.

Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui. (Voyez *Génération*.)



ANNALES.

QUE de peuples ont ſubſiſté long-tems, & ſubſiſtent encor ſans annales! Il n'y en avoit dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encor n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales: & encor aujourd'hui chez les nations les plus

ſavantes, chez celles même qui ont le plus uſé & abuſé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins juſqu'à-préſent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre humain ſur cent qui ne ſavent pas ce qui s'eſt paſſé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaiſſent le nom d'un biſaïeul. Preſque tous les habitans des bourgs & des villages ſont dans ce cas; très-peu de familles ont des titres de leurs poſſeſſions. Lorſqu'il s'élève des procès ſur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide ſuivant le rapport des vieillards: le titre eſt la poſſeſſion. Quelques grands événemens ſe tranſmettent des pères aux enfans; & s'altèrent entiérement en paſſant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe ſi policée, ſi éclairée, ſi remplie de bibliothèques immenſes, & qui ſemble gémir aujourd'hui ſous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, ſavent lire & écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on sème, on recueille comme on faiſait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conſervées qui remontent à cinq mille ans, ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleverſé la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, caldéennes, perſanes, ni de celles des Latins & des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques, ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (Voyez *Hiſtoires*.)

Nous ne pouvons appeller *annales* des morceaux d'hiſtoires vagues, & découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſtérité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniaton* qui vivait, dit-on, avant le tems où l'on place *Moïſe*, (*a*) ait compoſé des annales. Il aura probablement borné ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis *Héſiode* en Grèce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que *Sanchoniaton* cite les livres de l'Egyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *Sanchoniaton* écrivait probablement dans le ſiècle où l'on place l'aventure de *Joſeph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joſeph* au premier miniſtère d'Egypte, à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur

(*a*) On a dit que ſi *Sanchoniaton* avait vécu du tems de *Moïſe*, ou après lui, l'évêque de Céſarée *Euſèbe* qui cite pluſieurs de ſes fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïſe* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniaton* n'aurait pas manqué d'en parler: *Euſèbe* aurait fait valoir ſon témoignage; il aurait prouvé l'exiſtence de *Moïſe* par l'aveu authentique d'un ſavant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs ſe ſignalaient tous les jours par des miracles. *Euſèbe* ne cite jamais *Sanchoniaton* ſur les actions de *Moïſe*. Donc *Sanchoniaton* avait écrit auparavant. On le préſume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de ſon opinion, excepté quand il oſe aſſurer que deux & deux font quatre.

la pierre, & se seraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que *Sanchoniaton* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la genèse inspirée par l'Esprit saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos, que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller, en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien testament. Nous demandons seulement, si du tems de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière?

Si *Thot* écrivit des annales, ou seulement une cosmogonie?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du tems de *Thot*.

Si la basse Egypte était déjà habitée?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil?

Si les Caldéens avaient déjà enseigné les arts aux Egyptiens, & si les Caldéens les avaient reçus des bracmanes?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur, *il faut que cet homme-là soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*





ANNATES.

A Cet article du dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume torsionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu à peu en possession : l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité. Et l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres, & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V.* renonça expressément aux annates; *Charles VII.* les condamna par un édit du mois d'Avril 1418; le concile de Basle les déclara simoniaques; & la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

François I. suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X.* qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce tems-là, suivant le calcul qu'en

fit alors *Jacques Capellé* avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière réclamaient contre cette exaction ; & *Henri II.* cédant enfin aux cris de son peuple, renouvella la loi de *Charles VII.* par un édit du 3 Septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encor réitérée par *Charles IX.* aux états d'Orléans en 1560. « *Par avis* » *de notre conseil, & suivant les décrets des saints con-* » *ciles ; anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois,* » *& arrêts de nos cours de parlement ; ordonnons que* » *tous transports d'or & d'argent hors de notre royaume,* » *& paiemens de deniers, sous couleur d*'annates, *vac-* » *quant & autrement, cesseront, à peine de quadruple* » *contre les contrevenans.* »

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation, semblait devoir être irrévocable. Mais deux ans après, le même prince subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

Henri IV. qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent *une véritable simonie.* Si à défaut de les payer, le pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'église gallicane, d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville, de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos *libertés* (*a*) que l'évê-

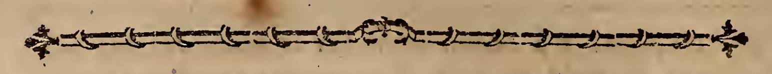
(*a*) Voyez *Libertés*, mot très-impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

que de Rome n'a aucun droit ſur le temporel des bénéfices, & qu'il ne jouit des annates que par la permiſſion du roi : mais cette permiſſion ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous ſervent nos lumières ſi nous conſervons toujours nos abus ?

Le calcul des ſommes qu'on a payées, & que l'on paie encor au pape, eſt effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint Romain* a remarqué que du tems de *Pie II.* vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus ; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vaqué, on avait payé pareille ſomme à la cour de Rome ; que vèrs le même tems on avait encor payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus ; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt-cinq écus ; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *Saint Romain* vivait du tems de *Louis XI.* Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres états ont donné. Jugez ſi la république romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur-général *Saint Romain* ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encor une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique ?





ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe. Cette mer ſelon lui, s'eſt endurcie; elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles! ô fureur des ſyſtêmes! ô folies de l'eſprit humain! ſi on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule; ſans quoi les autres nations feraient en droit de dire: Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamſtead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce Français n'eſt pas *Cyrano de Bergerac*.





ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

AVEZ-vous quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & fa femme *Peronelle*, vouloir précéder leurs voifins à la proceffion ? *Nos grands-pères*, difaient-ils, *fonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoient aujourd'hui fuffent feulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de fa femme & de fes voifins, n'en fait pas davantage. Les efprits s'échauffent. La querelle eft importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un favant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* fe perfuade que c'était un cafque de fes ancêtres. Ainfi *Céfar* defcendait d'un héros & de la déeffe *Vénus*. Telle eft l'hiftoire des nations ; telle eft à peu de chofe près la connaiffance de la première antiquité.

Les favans d'Arménie *démontrent*, que le paradis terreftre était chez eux. De profonds Suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener, qui en eft vifiblement un refte. Des Efpagnols *démontrent* auffi qu'il était en Caftille ; tandis que les Japonois, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, font affez malheureux pour ne favoir pas feulement qu'il y eut jadis un paradis terreftre à la fource du Phifon, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la fource du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phifon* on fait aifément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis, qui eft le Guadalquivir. Le *Gehon* eft vifible-

ment la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui eſt en Catalogne, inconteſtablement l'Euphrate, dont un *E* eſt la lettre initiale.

Mais un Ecoſſais ſurvient, qui *démontre* à ſon tour, que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; & il eſt à croire que dans quelques ſiècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne; car j'ai lu dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs, à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avoit des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaëton* fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſoufre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſoufre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion, pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent juſqu'à huit pieds dans notre climats, (*a*) a produit les montagnes qui ont ſeize à dix-ſept mille pieds de hauteur. Cela eſt ſi vrai, que des ſavans qui n'ont jamais été en Suiſſe, y ont trouvé un gros vaiſſeau avec tous ſes agrêts pétrifiés ſur le mont St. Godart, (*b*) ou au fond d'un pécipice, on ne ſait pas

(*a*) Voyez les articles *Mer* & *Montagne*.
(*b*) Voyez *Téliamed* & tous les ſyſtêmes forgés ſur cette belle découverte.

bien où ; mais il eſt certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiſſons, *quod erat demonſtrandum*.

Pour deſcendre à une antiquité moins antique, parlons du tems où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres, qui ne valaient guère mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands Gaulois qui allèrent piller Rome du tems de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient paſſé, dit-on, par l'Illyrie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace ; ils échangèrent leur ſang contre du pain, & s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois ? était-ce des Bérichons, & des Angevins ? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Romains appellaient *Ciſalpins*, & que nous nommons *Tranſalpins*, des montagnards affamés, voiſins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne ſavaient pas alors ſi Rome exiſtait ; & ne pouvaient s'aviſer de paſſer le mont Cenis, comme fit dépuis *Annibal*, pour aller voler les garderobes des ſénateurs romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de ſang de bœuf ; deux petits pommeaux d'yvoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaiſe de bois ; & dans leurs cuiſines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainſi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre ; ainſi que firent enſuite les peuples du Nord, quand ils détruiſirent l'empire romain.

Et par qui encor eſt-on très-faiblement inſtruit de ces émigrations ? C'eſt par quelques lignes que les

Romains ont écrite au hasard ; car pour les Celtes, Velches, ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens, ne savaient alors eux & leurs bardes (*a*) ni lire, ni écrire.

Mais inférer delà que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *César*, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambre sous un *Clodivic*, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs loix à l'Asie, cela me paraît bien fort ; la chose n'est pas mathématiquement impossible ; & si elle est *démontrée*, je me rends : il serait fort incivil de refuser aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION SECONDE.

De l'antiquité des usages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples ? Que signifiait notre gui de chêne ? qui le premier a consacré un chat ? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première, sous des rameaux d'arbres, à l'honneur des dieux ? Qui la première a fait des processions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions ? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux ? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre, le lendemain de ses noces ?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune : s'étaient-elles donné le mot ? Non, pas

(*a*) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi* ; c'étaient les poëtes, les philosophes des Velches.

plus que pour ſe réjouir à la naiſſance de ſon fils, & de pleurer, ou faire ſemblant de pleurer à la mort de ſon père. Chaque homme eſt fort aiſe de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'eſt ſervi de l'eau & du feu dans les temples; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains ſales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même-tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien, de couper à ſon fils un bout du prépuce; ni qu'un Chinois & un Perſan, aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même-tems, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes ou ridicules, ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller, pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jéhud* en Phénicie, fut l'inventeur des ſacrifices de ſang humain en immolant ſon fils?

Comment s'aſſurer que *Lycaon* mangea le premier de

la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle eſt celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. (Voyez *Agriculture.*) La ſeconde eſt celle des Theſmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la juſtice ; montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont néceſſaires ; joindre le frein des loix à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout, comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits & de monumens romains ; & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems ; il avait quatre ailes : le tems va vîte. Ses deux viſages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs diſaient, qu'il avait dévoré ſon père, & qu'il dévorait ſes enfans ; il n'y a point d'allégorie plus ſenſible ; le tems dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie, & ſi connue ! A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte ; ou du moins, ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire. Si on pleure *Adoni*, ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il reſſuſcite bientôt, & on ſe réjouit. Il en

eſt

eſt de même aux fêtes d'*Iſis* , d'*Oſiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proſerpine*. On célébrait avec gaieté la mort du ſerpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même choſe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un événement malheureux. Les inſtituteurs des fêtes n'auraient pas eu le ſens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Cheronée ; & à Rome, celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai, qu'on imaginait des fables, pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. *Caſtor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait *Hercule* & ſon hydre.

SECTION TROISIÈME.

Fêtes inſtituées ſur des chimères.

Je ne ſais s'il y eut dans toute l'antiquité une ſeule fête fondée ſur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point ſont ridicules les ſcholiaſtes qui vous diſent magiſtralement : Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui viſita Claros ; donc *Apollon* eſt venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Perſée*, donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt, donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Eh ! que deviendra donc la ſavante antiquité qui

a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle eſt, un tems inconnu, un tems perdu, un tems d'allégories & de menſonges, un tems mépriſé par les ſages, & profondément diſcuté par les ſots qui ſe plaiſent à nager dans *le vide* comme les atomes d'*Epicure.*

Il y avoit partout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui des fêtes. Toute fête étoit conſacrée au divertiſſement ; & cela eſt ſi vrai, que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain. Coutume que nos moines ont conſervée. Il y eut ſans doute des cérémonies lugubres ; on ne danſait pas le *branle* de Grecs en enterrant, ou en portant au bûcher ſon fils & ſa fille ; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION QUATRIÈME.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds, des creuſeurs d'antiquités, qui ſauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, ſi le génie pouvait le ſavoir, on prétendu que les hommes réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encor effrayés des révolutions innombrables que ce triſte globe avait eſſuyées, perpétuèrent le ſouvenir de leurs malheurs par des commémorations funeſtes & lugubres. *Toute fête*, diſent-ils, *fut un jour d'horreur, inſtitué pour faire ſouvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes ſauvages ; par la famine, la peſte & les guerres.*

Nous ne ſommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'eſt jamais tant réjoui à Londres qu'après la peſte & l'incendie de la ville entière ſous *Charles II.* Nous fimes des chanſons lorſque les maſſacres de la St. Barthelemi duraient encor. On a conſervé des paſquinades faites le lendemain de l'aſſaſſinat de *Coligni*; on imprima dans Paris, *Paſſio domini noſtri Gaſpardi Colignii ſecundum Bartholomæum.*

Il eſt arrivé mille fois, que le ſultan qui règne à Conſtantinople, a fait danſer ſes châtrés & ſes odaliques dans des ſallons teints du ſang de ſes frères & de ſes viſirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faiſait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ſes perſécuteurs, quand le maréchal de *Marillac* était traîné au ſupplice dans une charrette en vertu d'un papier, ſigné par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu*; quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait verſé ſon ſang pour l'état, condamné par les cris de ſes ennemis acharnés, allait ſur l'échaffaut dans un tombereau d'ordures avec un baillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modeſtie, mais très-imprudent, était conduit aux plus affreux des ſupplices? On chantait des vaudevilles.

Tel eſt l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems, par la ſeule raiſon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION CINQUIÈME.

De l'origine des arts.

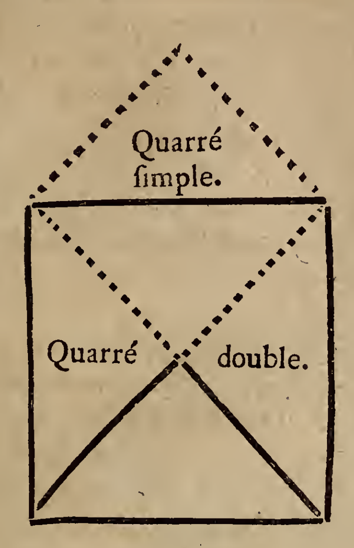
Quoi ! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de *Thot*, de *Zerduſt*, de *Sanchoniaton*, des premiers bracmanes : & nous ignorons qui a inventé la navette ! le premier tiſſerand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été ſans doute des grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galères : ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout ſe fait par dégrés, & la gloire n'eſt à perſonne.

Tout ſe fit à tâtons juſqu'à ce que des philoſophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec juſteſſe & ſureté.

Il fallut que *Pithagore*, au retour de ſes voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre, qui fût parfaitement juſte. (*a*) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il ſe trouvait que le côté 5 fourniſſait un quarré qui était juſte le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. (*b*) C'eſt ce fameux théorême qu'il avoit rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs avoir été connu long-tems auparavant à la Chine, ſuivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avoit long-tems qu'avant *Platon* les Grecs avaient ſu doubler le quarré par cette ſeule figure géométrique.

(*a*) Voyez *Vitruve*. Liv. IX.

(*b*) *Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.* Tome I.



Archytas & *Eratoſthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimède.*

Cet *Archimède* trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des ſiècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exiſta long-tems avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & correſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial ; & cependant il eſt prouvé que l'Egypte étoit un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie, nous ne ſerions guère au-deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations, qui en élèvent, qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par deſſus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encor de ſon tems les maiſons étaient bâties d'une eſpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardau de chêne ; & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel étoit le tems de *Vitruve* ? Celui d'*Auguſte*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avoient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *Céſar*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulente & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe pêtrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointes ; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus, atque atria longua pateſcunt.
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe & ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui une trirême ; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent piéces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule piéce ; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.



Le biſſus nous eſt inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable ; l'égliſe St. Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la ſituation & les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

La muſique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée* ; & il n'eſt point de tableau préſenté dans Paris au ſallon d'Apollon, qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (Voyez *Anciens & Modernes.*)



ANTITRINITAIRES.

CE ſont des hérétiques qui pourraient ne pas paſſer pour chrétiens. Cependant ils reconnaiſſent JESUS comme ſauveur & médiateur ; mais ils oſent ſoutenir que rien n'eſt plus contraire à la droite raiſon, que ce qu'on enſeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perſonnes dans une ſeule eſſence divine dont la ſeconde eſt engendrée par la première, & la troiſième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne ſe trouve dans aucun endroit de l'écriture.

Qu'on ne peut produire aucun paſſage qui l'autoriſe, & auquel on ne puiſſe, ſans s'écarter en aucune façon de l'eſprit du texte, donner un ſens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que ſoutenir, comme font leurs adverſaires, qu'il y a pluſieurs *perſonnes* diſtinctes dans l'eſſence divine,

& que ce n'eſt pas l'éternel qui eſt le ſeul vrai DIEU, mais qu'il y faut joindre le fils & le St. Eſprit, c'eſt introduire dans l'égliſe de JÉSUS-CHRIST, l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe; puiſque c'eſt favoriſer ouvertement le poliréiſme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un DIEU & que néanmoins il y a trois *perſonnes*, chacune deſquelles eſt véritablement DIEU.

Que cette diſtinction, un en eſſence & trois en perſonnes, n'a jamais été dans l'écriture.

Qu'elle eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pas moins *d'eſſences* que de *perſonnes*, & de *perſonnes* que *d'eſſences*.

Que les trois *perſonnes* de la *trinité* ſont ou trois ſubſtances différentes, ou des accidens de l'eſſence divine, ou cette eſſence même ſans diſtinction.

Que dans le premier cas on fait trois Dieux.

Que dans le ſecond on fait DIEU compoſé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphoſe des accidens en des perſonnes.

Que dans le troiſième, c'eſt inutilement & ſans fondement qu'on diviſe un ſujet indiviſible & qu'on diſtingue en *trois* ce qui n'eſt point diſtingué en ſoi.

Que ſi on dit que les trois *perſonnalités* ne ſont ni des ſubſtances différentes dans l'eſſence divine, ni des accidens de cette eſſence, on aura de la peine à ſe perſuader qu'elles ſoient quelque choſe.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés, aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypoſtaſes* ſubſiſtent en DIEU, ſans diviſer ſa ſubſtance & par conſéquent ſans la multiplier.

Que *Saint Auguſtin* lui-même, après avoir avancé ſur ce ſujet mille raiſonnemens auſſi faux que ténébreux a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire ſur cela d'intelligible.

Ils rapportent enfuite le paffage de ce père qui en effet eft très-fingulier. « Quand on demande, dit-il, ce que » c'eft que les *trois*, le langage des hommes fe trouve » court, & l'on manque de termes pour les exprimer : » on a pourtant dit *trois perfonnes*, non pas pour dire » quelque chofe ; mais parce qu'il faut parler & ne pas » demeurer muet. » *Dictum eft tres perfonæ*, *non ut aliquid diceretur*, *fed ne taceretur*, de trinit. LUC. V. CHAP. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perfonne*, ils ne l'expliquent qu'en difant que c'eft une certaine diftinction incompréhenfible, qui fait que l'on diftingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un St. Efprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'eft pas plus fatisfaifante ; puifqu'elle fe réduit à dire que ces termes marquent certaines rélations incompréhenfibles qui font entre les trois *perfonnes* de la *trinité*.

Que l'on peut recueillir delà que l'état de la queftion entre les orthodoxes & eux, confifte à favoir, s'il y a en DIEU trois diftinctions dont on n'a aucune idée, & entre lefquelles il y a certaines rélations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ferait plus fage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la *trinité*, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne font pas dans l'écriture, comme ceux de *trinité*, de *perfonne*, *d'effence*, *d'hypoftafe*, *d'union hypoftatique* & *perfonnelle*, *d'incarnation*, de *génération*, de *proceffion*, & tant d'autres femblables qui étant abfolument vuides de fens, puifqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréfentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement

que des notions fauſſes, vagues, obſcures & incomplettes.

(*Tiré en grande partie de l'article* Unitaires *de l'Encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit *Dom Calmet* dans ſa diſſertation ſur le paſſage de l'épître de Jean l'évangéliſte, *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'eſprit, l'eau & le ſang, & ces trois ſont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le père, le verbe & l'eſprit, & ces trois ſont un.* Dom Calmet avoue que ces deux paſſages ne ſont dans aucune bible ancienne, & il ſerait en effet bien étrange que *St. Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un ſeul mot dans ſon évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raiſons & beaucoup d'autres pourraient excuſer les antitrinitaires, ſi les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne ſait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à ſouhaiter qu'ils croient. (Voyez *Trinité.*)





ANTROPOMORPHITES.

C'Eſt, dit-on, une petite ſecte du quatrième ſiècle de notre ère vulgaire, mais c'eſt plutôt la ſecte de tous les peuples qui eurent des peintres & des ſculpteurs. Dès qu'on ſut un peu deſſiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egytiens conſacraient des chats & des boucs, ils ſculptaient *Iſis & Oſiris ;* on ſculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les muſulmans, ne peignirent que DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Etre. Les Arabes Sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles ; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du deſſein ; & ſi *Salomon* mit des figures d'animaux dans ſon temple, il eſt vraiſemblable qu'il les fit ſculpter à Tyr : mais tous les Juifs ont parlé d'un Dieu comme d'un homme.

Dans l'Alcoran même, DIEU eſt toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII, un trône qui eſt au-deſſus des eaux. il a fait écrire ce Koran par un ſecrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois ſignifient leurs ordres par les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU ſoit déclaré dans l'Alcoran, *non-engendreur*, & *non engendré*, il y a toujours un petit coin d'antropomorphiſme.

Les Juifs, quoiqu'ils n'euſſent point de ſimulacres, ſemblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occaſions. Il deſcend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ſes créatures, il parle au

ſerpent, il ſe fait entendre à *Moïſe* dans le buiſſon, il ne ſe fait voir à lui que par derrière ſur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

On l'a toujours peint avec une grande barbe dans l'égliſe grecque & dans la latine.

Voyez à l'article *Emblême* les vers d'*Orphée* & de *Xénophanes*.



ANTROPOPHAGES.

On lit dans *l'Hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations*, ce paſſage ſingulier.

« *Herrera* nous aſſure que les Mexicains mangeaient » les victimes humaines immolées. La plupart des pre- » miers voyageurs & des miſſionnaires diſent tous, » que les braſiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les » Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les » captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas ce » fait comme un uſage de quelques particuliers, mais » comme un uſage de nation. Tant d'autres anciens & » modernes ont parlé d'antropophages, qu'il eſt difficile » de les nier. Je vis en 1725 quatre ſauvages amenés » du Miſſiſſipi à Fontainebleau; il y avait parmi eux » une femme de couleur cendrée comme ſes compa- » gnons, je lui demandai par l'interprête qui les con- » duiſait, ſi elle avait mangé quelquefois de la chair » humaine? Elle me répondit, qu'oui très froidement & » comme à une queſtion ordinaire. Cette atrocité ſi » révoltante pour notre nature, eſt pourtant bien moins » cruelle que le meurtre. La véritable barbarie eſt de » donner la mort, & non de diſputer un mort aux cor- » beaux ou aux vers. Des peuples chaſſeurs, tels qu'é-

» taient les Brasiliens & les Canadiens, des insulaires » comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une sub- » sistance assurée, ont pu devenir quelquefois antro- » pophages. La famine & la vengeance les ont accou- » tumés à cette nourriture : & quand nous voyons » dans les siècles les plus civilisés, le peuple de Paris » dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, » & le peuple de la Haye manger le cœur du grand- » pensionnaire de *Witt*, nous ne devons pas être sur- » pris qu'une horreur chez nous passagère, ait duré » chez les sauvages. »

Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Le prophête *Ezéchiel*, suivant quelques commentateurs, (*a*) promet aux Hébreux, de la part de DIEU (*b*) que s'ils se défendent bien

(*a*) *Ezéchiel*, c. XXXIX.

(*b*) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers. (car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le font pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux.) Ils disent, qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue.

« *Dis à tout ce qui court, à* » *tous les oiseaux, à toutes* » *les bêtes des champs : assem-* » *blez-vous, hâtez-vous, cou-* » *rez à la victime que je vous* » *immole, afin que vous man-* » *giez la chair & que vous bu-* » *viez le sang. Vous mange-* » *rez la chair des forts, vous* » *boirez le sang des princes de* » *la terre & des béliers, & des* » *agneaux, & des boucs, & des* » *taureaux, & des volailles, &* » *de tous les gras.* »

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. « *Vous vous* » *rassasierez sur ma table du* » *cheval & du fort cavalier*, & » *de tous les guerriers*, dit le » Seigneur, *& je mettrai ma* » *gloire dans les nations*, &c. »

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophête ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

contre le roi de Perſe, ils auront à manger *de la chair de cheval & de la chair de cavalier.*

Marco Paolo ou *Marc Paul*, dit que de ſon tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même choſe) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela ſoulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit ſouvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours ſéparés les uns des autres, ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'eſt pas auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il eſt ſûr qu'elle eſt rare, mais il eſt ſûr qu'elle a exiſté. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim & le déſeſpoir contraignirent aux ſiéges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, de mères à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las Caſas* évêque de Chiapa, dit, que cette horreur n'a été commiſe en Amérique que par quelques peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. *Dampier* aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume ſoit en uſage.

Ce qui rend cette conjecture vraiſemblable, c'eſt le mot de *Table. Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier.* Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adreſſé ce diſcours aux animaux, & qu'on leur ait parlé de ſe mettre à table. Ce ferait le ſeul endroit de l'écriture, où l'on aurait employé une figure ſi étonnante. Le ſens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'eſt une raiſon très-puiſſante pour juſtifier les écrivains qui ont cru les animaux déſignés par les verſets 17 & 18; & les Juifs déſignés par les verſets 19 & 20. De plus ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adreſſer qu'aux Juifs, & non pas aux oiſeaux; cela paraît déciſif. Nous ne portons point notre jugement ſur cette diſpute; mais nous remarquons avec douleur, qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités ſur la terre que dans la Syrie, pendant douze cents années preſque conſécutives.

Americ Vefpuce dit, dans une de fes lettres, que les Brafiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient point leurs prifonniers de guerre depuis long-tems.

Les Gafcons & les Efpagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvenal* dans fa quinzième fatyre. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination fous le confulat de *Junius*; une querelle furvint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on fe battit, & un Ombian étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jufqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un ufage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jéfuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu; & qui était un homme très véridique, fait affez entendre, dans fon *Hiftoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique feptentrionale étaient antropophages; puis qu'il remarque, comme une chofe fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jéfuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureufement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le prifonnier baptifé par le père *Brebeuf* fous le nom de *Jofeph*, fut condamné à la mort. On lui fit fouffrir mille tourmens qu'il foutint toujours en chantant, felon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous fes membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf* (*a*).

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne foit parvenue dans

(*a*) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'hift. de *Charlevoix*, Tome I. pag. 327 & fuivantes.

plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécrable coutume soit de la plus haute antiquité, puisque nous voyons dans la sainte écriture, que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéissent pas à leurs loix. Il est dit aux Juifs ; (*a*) « que non seulement ils auront la galle, que leurs fem-» mes s'abandonneront à d'autres, mais qu'ils mange-» ront leurs filles & leurs fils dans l'angoisse & la dé-» vastation ; qu'ils se disputeront leurs enfans pour s'en » nourrir ; que le mari ne voudra pas donner à sa fem-» me un morceau de son fils, parce qu'il dira qu'il n'en » a pas trop pour lui. »

Il est vrai que de très-hardis critiques prétendent, que le Deuteronome ne fut composé qu'après le siége mis devant Samarie par *Benadad ;* siége pendant lequel il est dit au quatrième livre des rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deuteronome que comme un livre écrit après ce siége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent, qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des rois. » Il y est dit (*b*) que le roi » d'Israël, en passant par le mur de Samarie, une femme » lui dit : *Sauvez-moi, Seigneur roi ;* il lui répondit : » *Ton* DIEU *ne te sauvera pas ; comment pourrais-je te* » *sauver? serait-ce de l'aire ou du pressoir?* Et le roi ajouta : » *que veux-tu ?* & elle répondit : *O roi ; voici une femme* » *qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mange-* » *rons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien.* » *Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons* » *mangé : je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre* » *fils afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.* »

Ces

(*a*) Deuteronome, ch. XXVIII, v. 52.
(*b*) Ch. VI. v. 26 & suiv.

Ces cenfeurs prétendent qu'il n'eft pas vraifemblable, que le roi *Benadad*, affiégeant Samarie, le roi *Joram* ait paffé tranquillement par le mur ou fur le mur, pour y juger des caufes entre des Samaritains. Il eft encore moins vraifemblable que deux femmes ne fe foient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raifonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au fiége de Samarie, comme il eft prédit expreffément dans le deuteronome.

La même chofe arriva au fiége de Jérufalem par *Nabucodonofor* (*a*) ; elle eft encore prédite par *Ezéchiel* (*b*).

Jérémie s'écrie dans fes lamentations (*c*) ; *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne font pas plus grands que la main ?* Et dans un autre endroit (*d*) : *les mères compatiffantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore tirer ces paroles de Baruch ; *l'homme a mangé la chair de fon fils & de fa fille.*

Cette horreur eft répétée fi fouvent, qu'il faut bien qu'elle foit vraie ; (*e*) enfin on connaît l'hiftoire rapportée dans *Jofeph* de cette femme, qui fe nourrit de la chair de fon fils lorfque *Titus* affiégeait Jérufalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St. Jude*, dit, que les géants nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers antropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St. Clément*, *St. Pierre*, qu'on fait parler, dit, que les enfans de

(*a*) Liv. IV. des rois, ch. XXV. v. 3.
(*b*) Ezéch. c, V. v. 10.
(*c*) Lament. ch. II. v. 20.
(*d*) Ch. IV. v. 10.
(*e*) Liv. VII. ch. VIII.

ces mêmes géants s'abreuvèrent de sang humain, & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des antropophages était universelle.

Ce qu'on fait dire à *St. Pierre*, dans l'homélie de *St. Clément*, a un rapport sensible à la fable de *Lycaon*, qui est une des plus anciennes de la Grèce; & qu'on retrouve dans le premier livre des *métamorphoses d'Ovide*.

La *relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième siècle, par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen, il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejetter tout ce que ces deux voyageurs disent, surtout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs, qui ont mérité quelque croyance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des isles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces isles, *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainsi que la *bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage: *los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute, qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas. *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno judicato a morte lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares : *Qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant, il faut bien observer que le huitième siècle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent partout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules Césàr* (*a*). Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand

(*a*) *Bell. Gal.* Liv. VII.

confeil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, propofa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour foutenir les forces des combattans. Son avis paffa à la pluralité des voix. Ce n'eft pas tout; *Critognat*, dans fa harangne, dit, que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture, dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finiffons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Bréfil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brafiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais lifez ce qu'il ajoute. (*a*) *Où eft plus la barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voifins & concitoyens; & qui pis eft, fous prétexte de piété & de religion.* Quelles cérémonies pour un philofophe tel que *Montagne*! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?.... Hélas!

SECTION SECONDE.

Eh bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Zélande eft une ifle plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encor les uns les autres. D'où provient cette race? fuppofé qu'elle exifte. Defcend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours ou des loups? Quelle diftance des *Marc-Aurèles*, des *Epictètes* aux antropophages de la nouvelle Zélande! cependant, ce font les mêmes organes; les mêmes hommes! J'ai déjà

(*a*) Liv. I. ch. XXX.

parlé de cette propriété de la race humaine; il eſt bon d'en dire encor un mot.

Voici les propres paroles de St. Jérôme dans une de ſes lettres, *Quid loquar de cœteris nationibus cùm ipſe adoleſcentulus in Galliá viderim ſcotos gentem britannicam humanis veſci carnibus & cùm per ſylvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen paſtorum nates, & fœminarum papillas ſolere abſcindere, & has ſolas ciborum delicias arbitrari.*

Que vous dirai-je des autres nations! puiſque moi-même étant encor jeune, j'ai vu des Ecoſſais dans les Gaules qui, pouvant ſe nourrir de porcs & d'autres animaux dans les forêts, aimaient mieux couper les feſſes des jeunes garçons, & les tetons des jeunes filles. C'étaient pour eux les mets les plus friands.

Peloutier qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire *St. Jérôme*, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-ſérieuſement; il dit qu'il a vu. On peut diſputer avec reſpect contre un père de l'égliſe ſur ce qu'il a entendu dire, mais ſur ce qu'il a vu de ſes yeux, cela eſt bien fort. Quoi qu'il en ſoit, le plus sûr eſt de ſe défier de tout, & de ce qu'on a vu ſoi-même.

Encor un mot ſur l'antropophagerie. On trouve dans un livre qui a eu aſſez de ſuccès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu près.

Du tems de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles, faites avec de la graiſſe d'Anglais. Au bout de quelque tems, un de ſes chalans ſe plaignit de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne. Monſieur, lui dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui aſſaſſinaient des Anglais, ou la pauvre femme qui faiſait de la chandelle avec leur ſuif? Je demande encor

quel eſt le plus grand crime, ou de faire cuire un Anglais pour ſon dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à ſouper? Le grand mal, ce me ſemble, eſt qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous ſervions de rôti ou de chandelle, un honnête-homme même n'eſt pas fâché d'être utile après ſa mort.



APOCALYPSE.

SECTION PREMIÈRE.

JUſtin le martyr; qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, eſt le premier qui ait parlé de l'apocalypſe; il l'attribue à l'apôtre *Jean* l'évangéliſte, dans ſon dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jéruſalem doit être rétablie un jour? *Juſtin* lui répond qu'il le croit ainſi avec tous les chrétiens qui penſent juſte. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain perſonnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de* JESUS; *il a prédit que les fideles paſſeront mille ans dans Jéruſalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçue parmi les chrétiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire chez *Virgile*, étaient exercées pendant ce même eſpace de tems, *& mille per annos.* La nouvelle Jéruſalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres; ſa forme devait être quarrée; ſa longueur, ſa largeur & ſa hauteur devaient être de douze mille ſtades, c'eſt-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maiſons

devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin, c'est ce que dit l'apocalypse au chap. 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'apocalypse à *St. Jean*, quelques personnes ont recusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon*, il dit que selon le récit des apôtres, JESUS-CHRIST en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même *St. Justin* cite avec confiance les oracles des sibylles ; de plus, il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du tems d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irénée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que *St. Jean* avait fait l'apocalypse. Mais on a reproché à *St. Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre, vaut bien celle dont *Justin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *electa*, que d'une apocalypse de *St. Pierre* dont on faisait très-grand cas. *Tertullien*, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que *St. Jean* a prédit cette résurrection, & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens,

l'avaient vue pendant quarante jours de ſuite à la fin de la nuit : mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'évangile de *St. Jean*, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'apocalypſe, mais il cite également les oracles des ſibylles. Cependant *St. Denis* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſième ſiècle, dit dans un de ſes fragmens, conſervés par *Euſèbe*, que preſque tous les docteurs rejettaient l'apocalypſe, comme un livre deſtitué de raiſon ; que ce livre n'a point été compoſé par *St. Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était ſervi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ſes rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'apocalypſe parmi les livres canoniques. Il était bien ſingulier que Laodicée, qui était une égliſe à qui l'apocalypſe était adreſſée, rejettât un tréſor deſtiné pour elle ; & que l'évêque d'Ephèſe qui aſſiſtait au concile, rejettât auſſi ce livre de *St. Jean*, enterré dans Ephèſe.

Il était viſible à tous les yeux, que *St. Jean* ſe remuait toujours dans ſa foſſe ; & faiſait continuellement hauſſer & baiſſer la terre. Cependant, les mêmes perſonnages qui étaient ſurs que *St. Jean* n'était pas bien mort, étaient ſurs auſſi qu'il n'avait pas fait l'apocalypſe. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leurs opinions. *Sulpice-Sévère*, dans ſon hiſtoire ſacrée liv. 9. traite d'inſenſés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'apocalipſe. Enfin, après bien des oppoſitions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'égliſe a décidé que l'apocalypſe eſt inconteſtablement de *St. Jean* ; ainſi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'eſt attribué les pro-

phéties contenues dans ce livre ; les Anglais y ont trouvé les révolutions de Grande-Bretagne ; les luthériens les troubles d'Allemagne ; les réformés de France le règne de *Charles IX* & la régence de *Catherine de Médicis* : ils ont tous également raison. *Bossuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'apocalypse ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION SECONDE.

Ajoutons à l'article *apocalypse*, que deux grands-hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'apocalypse dans le dix-septième siècle. l'un est *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère ; l'autre est *Bossuet*, à qui cette entreprise convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires ; &, comme on l'a déja dit, le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous expliqué l'apocalypse en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont surtout fait des merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon, & il fallait pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en faisant un acrostiche de son nom ; *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de St. Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la

bête, eſt le pape. Un prédicant a démontré que c'eſt *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'eſt le roi d'Angleterte *Guillaume*; il n'eſt pas aiſé de les accorder tous.

Il y a des vives diſputes, concernant les étoiles qui tombèrent du ciel ſur la terre, & touchant le ſoleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troiſièmes parties.

Il y a eu pluſieurs ſentimens ſur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'apocalypſe, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ſes adverſaires étaient déſignés par là : & on rétorquait ſon argument contre lui.

On s'eſt querellé ſur ce verſet, « *J'entendis une voix* » *dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, &* » *comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix que* » *j'entendis était comme des harpeurs harpans ſur leurs* » *harpes.* » Il eſt clair qu'il valait mieux reſpecter l'apocalypſe que la commenter.

Le *Camus* évêque du *Belley* fit imprimer au ſiècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *apocalypſe*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale : *apocalypſe* de Méliton, parce que *Méliton* évêque de Sardes au ſecond ſiècle avait paſſé pour prophête. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obſcurités de l'apocalypſe de *St. Jean*; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque reſſemble à ce magiſtrat qui diſait à un procureur; *Vous êtes un fauſſaire, un fripon. Je ne ſais ſi je m'explique.*

L'évêque du *Belley* ſuppute dans ſon apocalypſe ou révélation, qu'il y avait de ſon tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples ſans rendre le moindre ſervice, ſans s'occuper du plus léger travail. Il comptait ſix cent mille moines dans l'Europe. Le calcul eſt un peu enflé. Mais

il eſt certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il aſſure que les moines ſont les ennemis des évêques, des curés & des magiſtrats.

Que parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le ſixième privilège eſt la ſureté d'être ſauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, (*a*) pourvu qu'on aime l'ordre de St. François.

Que les moines reſſemblent aux ſinges : (*b*) plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

(*c*) Que le nom de *moine* eſt devenu ſi infame & ſi exécrable, qu'il eſt regardé par les moines mêmes comme une ſale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur, qui que vous ſoyez, un miniſtre ou magiſtrat, conſidérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(*d*) « Repréſentez-vous un couvent de l'Eſcurial, » ou du mont Caſſin, où les cénobiſtes ont toutes » ſortes de commodités néceſſaires, utiles, délecta- » bles, ſuperflues, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les » cent cinquante mille, les quatre cent mille, les » cinq cent mille écus de rente ; & jugez ſi monſieur » l'abbé a de quoi laiſſer dormir la méridiane à ceux » qui voudront.

» D'un autre côté repréſentez-vous un artiſan, un » laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ſes bras, » chargé d'une groſſe famille, travaillant tous les jours » en toute ſaiſon, comme un eſclave, pour la nourrir » du pain de douleur, & de l'eau des larmes ; & puis » faites comparaiſon de la prééminence de l'une ou de » l'autre condition en fait de pauvreté. »

(*a*) Page 89.
(*b*) Page 105.
(*c*) Page 101.
(*d*) Pages 160 & 161.

Voilà un paſſage de l'*apocalypſe épiſcopal*, qui n'a pas beſoin de commentaires : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs, qui labourent, sèment & recueillent pour les monaſtères.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatyre au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictions ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jéſuites ont rendu de grands ſervices aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir eſt d'être juſte. *Le Camus* ſe livrait trop à ſon imagination. *St. François de Sales* lui conſeilla de faire des romans de morale; mais il abuſa de ce conſeil.





APOCRYPHE,

DU MOT GREC QUI SIGNIFIE *CACHÉ*.

ON remarque très bien, dans le dictionnaire encyclopédique, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations, avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue. *Joseph* l'avoue (*a*) dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion ;* & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire, (*b*) que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait osé jamais parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les loix juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours ; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Joseph, au même endroit, rapporte encor qu'un poëte nommé *Théodecte*, ayant dit un mot des Juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

(*a*) Liv. I. ch. IV.
(*b*) Liv. XII. ch. II.

Quant au peuple juif, il eſt certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines écritures, puiſqu'il eſt dit dans le quatrième livre des rois (*a*) & dans le deuxième des Paralipomènes (*b*), que ſous le roi *Joſias* on ne les connaiſſait pas, & qu'on en trouva par haſard un ſeul exemplaire dans un coffre, chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus, qui furent diſperſées par *Salmanaſar*, n'ont jamais reparu, & leurs livres, s'ils en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent eſclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de ſoixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puiſque *Eſdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fuſſent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'eſt-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours ſacrés; ils portaient le ſceau de la divinité; ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appellons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune croyance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les catholiques & les proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens, & à rejetter :

La prière de Manaſſé, roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatrième livre des rois.

Les troiſième & quatrième livres des Machabées.

Le quatrième livre d'Eſdras, quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par des Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inſpirés de DIEU, ainſi que les autres Juifs.

Les autres livres juifs, rejettés par les ſeuls proteſ-

(*a*) Ch. XXII. v. 8.

(*b*) Ch. XXXIV. v. 14.

tans, & regardés par conséquent comme non inspirés par DIEU même, sont

La Sagesse, quoiqu'elle soit écrite du même style que les proverbes.

L'Ecclésiastique, quoique ce soit encor le même style.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils soient écrits par un Juif; mais ils ne croient pas que ce Juif ait été inspiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en soit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit, que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*enterrèrent gaiment.*

Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi (*a*): « ni cette histoire en elle-même, ni la manière dont elle est racontée, ne portent en aucune » manière le caractère de fable ou de fiction. S'il » fallait rejeter toutes les histoires de l'écriture où il » paraît du merveilleux & de l'extraordinaire, (*b*) où » serait le livre sacré que l'on pourrait conserver? »

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare que « ce » livre est beau, bon, saint, utile, & que c'est le » discours d'un saint poëte & d'un prophête animé du » du St. Esprit, qui nous instruit, &c. »

Il est difficile à la vérité de savoir en quel tems se passa l'aventure de *Judith*, & où était situé la ville de Bethulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith*; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres prophêtes.

(*a*) Préface de *Tobie.*
(*b*) *Luther* dans la préface allemande du liv. de *Judith.*

Esther. Les proteſtans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix ; mais ils admettent tout le reſte du livre, encor que l'on ne ſache pas qui était le roi *Aſſuerus*, perſonnage principal de cette hiſtoire.

Daniel. Les proteſtans en retranchent l'aventure de *Suſanne*, & des petits enfans dans la fournaiſe ; mais ils conſervent le ſonge de *Nabucodonoſor* & ſon habitation avec les bêtes.

DE LA VIE DE MOISE, LIVRE APOCRYPHE DE LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ.

L'ancien livre qui contient la vie & la mort de *Moïſe*, paraît écrit du tems de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Caldéens & les Perſes donnaient aux anges (*a*).

C'eſt-là qu'on voit les noms des *Zinguiel*, *Samaël*, *Tſakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïſe* paraît poſtérieur. Il eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs vies de *Moïſe* très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du pentateuque. Il y était appellé *Moni*, & non pas *Moïſe* ; & on prétend que *mo* ſignifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de.* On le nomma auſſi du nom général *Melk ;* on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Tehtmoſi*, & ſurtout on a cru que c'était le même perſonnage que *Manethon* appelle *Ozarziph.*

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait

(*a*) Voyez *Ange.*

ſçdait la langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1635. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

FRAGMENT DE LA VIE DE MOYSE.

Cent trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche *Joſeph*, le pharaon eut un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſi-tôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit : *O roi ! cet enfant eſt un Juif, qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous ſauverez par-là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.*

Ce conſeil plut à *Pharaon*, il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed*, ſœur de ſon frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui ſignifie *perſécutée*, parce que les Egyptiens deſcendans de *Cham* perſécutaient les Iſraélites deſcendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha enſuite d'*Aaron*, qui ſignifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préſervés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin *Jocabed* eut un troiſième enfant ce fut *Moyſe*

(qui par conféquent avait quinze ans de moins que fon frère). Il fut expofé fur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en fe baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour fon fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, fon père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand feftin, fa femme était à fa droite, fa fille était à fa gauche avec le petit *Moyfe*. L'enfant en fe jouant lui prit fa couronne & la mit fur fa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, fe reffouvint alors du fonge de fa majefté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'efprit de DIEU eft en lui. Ce qu'il vient de faire eft une preuve qu'il a déjà un deffein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr fur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moyfe* lorfque DIEU envoya fur le champ fon ange *Gabriel* déguifé en officier du pharaon, & qui lui dit ; Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encor l'âge de difcrétion ; il n'a mis votre couronne fur fa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui préfenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choifit le charbon il eft clair que c'eft un imbécille qui ne fera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'eft figne qu'il y entend fineffe, & alors il faut le tuer.

Auffi-tôt on apporte un rubis & un charbon ; *Moyfe* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel* par un *léger de main*, gliffe le charbon à la place de la pierre précieufe. *Moyfe* mit le charbon dans fa bouche, & fe brûla la langue fi horriblement qu'il en refta bègue toute fa vie ; & c'eft la raifon pour laquelle le légiflateur des Juifs ne put jamais articuler

Moyfe avait quinze ans & étoit favori du pharaon. Un Hébreu vint fe plaindre à lui, de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec fa femme. *Moyfe* tua l'Egyptien. Le pharaon ordonna qu'on cou-

pât la tête à *Moyſe*. Le bourreau le frappa ; mais DIEU changea ſur le champ le cou de *Moyſe* en colonne de marbre ; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduiſit *Moyſe* hors des frontières.

Le jeune Hébreu ſe réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit ſon général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moyſe* fut élu roi & épouſa la veuve. Mais *Moyſe* honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moyſe* ne lui faiſait rien, & conclut à le chaſſer & à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moyſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que ſa fortune était faite s'il remettait *Moyſe* entre le mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moyſe* engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. *Jéthro* en fut étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Séphora* était devenue amoureuſe du priſonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moyſe*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier ſa fille ; il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout pays qu'il donneroit ſa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Séphora* ſe préſentèrent, aucun deux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moyſe* qui n'avait que ſoixante & dix-ſept ans l'arracha tout d'un coup ſans effort. Il épouſa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU, qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appellait *Jéhova*, dans un buisson, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent chemin faisant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route ; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une Madianite, il la traita de putain & le petit *Gerson* de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moyse* s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions ; mais *Moyse* les toucha de sa verge, & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moyse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu près comme elles sont rapportées dans l'exode. Il ajoute seulement que *Moyse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée ; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michael* & *Gabriel* furent envoyés vers

lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

DE LA MORT DE MOYSE.

DIEU avait déclaré aux peuples d'Israël, qu'il ne sortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eut retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moyse* le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la mer rouge. DIEU lui dit, qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moyse* eut passé six-vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moyse*, & *Michaël* se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais, *Moyse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées : DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. Dieu refusé par ces deux anges s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres ; c'est moi, dit-il qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU se fâchant dit au mauvais ange *Samaël*, eh bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie, tire son épée & court sur *Moyse*. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans ; Comment, coquin, lui dit *Moyse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer rouge en douze ; qui ai vaincu deux rois si grands que du tems du

déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t'en, maraud, fors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encor quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour tranſporter l'ame de *Moyſe* ; *Michaël* un manteau de pourpre; *Zinguiel* une ſoutane. DIEU lui mit les deux mains ſur la poitrine & emporta ſon ame.

C'eſt à cette hiſtoire que l'apôtre *St. Jude* fait alluſion dans ſon épître, lorſqu'il dit que l'archange *Michaël* diſputa le corps de *Moyſe* au diable. Comme ce fait ne ſe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eſt évideut que *St. Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La ſeconde hiſtoire de la mort de *Moyſe*, eſt encor une converſation avec DIEU. Elle n'eſt pas moins plaiſante & moins curieuſe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moyſe. Je vous prie, Seigneur, de me laiſſer entrer dans la terre promiſe, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moyſe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Ni mort ni vif.

Moyſe. Hélas! bon DIEU, vous êtes ſi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché & vous ne me pardonnez pas.

Dieu. Tu ne ſais ce que tu dis, tu as commis ſix péchés.... Je me ſouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Iſraël; il faut qu'un de ces deux ſermens s'accompliſſe. Si tu veux vivre, Iſraël périra.

Moyſe. Seigneur, il y a là trop d'adreſſe, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moyſe* périſſe plutôt qu'une ſeule ame d'Iſraël.

Après pluſieurs diſcours de la ſorte, l'écho de la montagne dit à *Moyſe*, tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, DIEU envoya chercher *Ga-*

briel, *Zinguiel* & *Samaël.* DIEU promit à *Moyſe* de l'enterrer, & emporta ſon ame.

Quand on fait réflexion que preſque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre humain, on trouve les fables de *Pil-pay*, de *Lokman*, d'*Eſope*, bien raiſonnables.

LIVRES APOCRYPHES DE LA NOUVELLE LOI.

I. Cinquante évangiles, tous aſſez différens les uns des autres, dont il ne nous reſte que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naiſſance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & des légères notices.

Le voyageur *Tournefort* envoyé par *Louis XIV.* en Aſie, nous apprend que les Georgiens ont conſervé l'*évangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens pluſieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les ſeuls cités. On trouve dans les *actes des apôtres* ces mots que prononce St. Paul : (*a*) *Il faut ſe ſouvenir des paroles du Seigneur* JESUS : *car lui-même a dit, il vaut mieux donner que recevoir.*

St. Barnabé, ou plutôt *St. Barnabas*, fait parler ainſi JESUS-CHRIST dans ſon épître catholique : (*b*) *Réſiſtons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me ſuivre par les afflictions & par les peines.*

(*c*) *St. Clement*, dans ſa ſeconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes aſſemblés dans mon ſein & que vous ne ſuiviez pas mes commandemens*, (*d*) *je vous*

(*a*) Chap. XX. v. 25.
(*b*) N°. 4 & 7.
(*c*) N°. 4.
(*d*) N°. 8.

rejetterai & je vous dirai, retirez-vous de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de moi artiſans d'iniquité.

Il attribue enſuite ces paroles à JESUS-CHRIST: *Gardez votre chair chaſte, & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.*

Dans les *Conſtitutions apoſtoliques*, qui ſont du ſecond ſiècle, on trouve ces mots: JESUS-CHRIST *a dit: ſoyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'eſt tirée des quatre évangiles reconnus dans l'égliſe pour les ſeuls canoniques. Elles ſont pour la plupart tirées de l'évangile ſelon les Hébreux, évangile traduit par *St. Jérôme*, & qui eſt aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St. Clément le romain, dit dans ſa ſeconde épître: *Le Seigneur étant interrogé, quand viendrait ſon règne, répondit, quand deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles ſont tirées de l'évangile ſelon les Egyptiens, & le texte eſt rapporté tout entier par *St. Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi penſait l'auteur de l'évangile égyptien, & *St. Clément* lui-même? Les paroles qu'ils citent ſont injurieuſes à JÉSUS-CHRIST; elles font entendre qu'il ne croyait pas que ſon règne advînt. Dire qu'une choſe arrivera, *quand deux feront un, quand le mâle ſera femelle*, c'eſt dire qu'elle n'arrivera jamais. C'eſt comme nous diſons la ſemaine des trois jeudis; les calendes grecques: un tel paſſage eſt bien plus rabinique qu'évangélique.

Il y eut auſſi des *actes des apôtres* (*a*) apocryphes, *St. Epiphane* les cite. C'eſt dans ces actes qu'il eſt rapporté que *St. Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtre; & qu'il ſe fit Juif pour épouſer la fille

(*a*) Ch. XXX. §. 16.

de *Gamaliel*; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de JESUS. C'est un blasphême contre *St. Paul.*

DES AUTRES LIVRES APOCRYPHES DU PREMIER ET DU SECOND SIECLES.

I. *Livre d'Enoch septième homme après Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fideles, conduits par *Michaël.* L'objet de la guerre étoit de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange* (*a*).

II. *Les actes de Ste. Thècle & de St. Paul*, écrits par un disciple nommé *Jean*, attaché à *St. Paul.* C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses perfécuteurs pour aller trouver *St. Pa ul* déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'est là qu'on trouve le portrait de Paul, *staturá brevi*, *calvastrum*, *cruribus curvis*, *surosum*; *supercillis junctis*, *naso aquilino*, *plenum gratiá* DEI.

Quoique cette histoire ait été recommandée par *St. Grégoire de* Nazianze, par *St. Ambroise* & par *St Jean Chrysostome* &c., elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'église.

III. *La prédication de Pierre.* Cet écrit est aussi appellé l'*évangile*, *la révélation de Pierre.* St. Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'apperçut bientôt qu'il était d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV. *Les actes de Pierre*, ouvrage non moins supposé.

(*a*) Il y a encor un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peiresc*, conseiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en Ethiopie?

V. *Le teſtament des douze patriarches.* On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très-vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers tems; car il eſt dit dans le *teſtament de Lévi*, qu'à la fin de la ſeptième ſemaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *ſcribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores & pecorum.* Qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-Haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élévera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer JESUS-CHRIST.

VI. *La lettre d'Abgare*, prétendu roi d'Edeſſe, *à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare.* On croit qu'en effet il y avait du tems de Tibère, un *Toparque* d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des romains: mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII. *Les actes de Pilate*, *les lettres de Pilate à Tibère ſur la mort de* JESUS-CHRIST. *La vie de Procula femme de Pilate.*

VIII. *Les actes de Pierre & de Paul*, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien: *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe* ont tous trois écrit cette hiſtoire. *St. Pierre* diſpute d'abord avec *Simon*, à qui reſſuſcitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir; *Simon* le reſſuſcite à moitié & *St. Pierre* achève la réſurrection. *Simon* vole enſuite dans l'air, & *St. Pierre* le fait tomber; & le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron* irrité de la mort de ſon magicien, fait crucifier *St. Pierre*, la tête en bas, & fait couper la tête à *St. Paul* qui était du parti de *St. Pierre.*

IX. *Les geſtes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations.* Dans ce livre, on fait demeurer *St. Paul* à Rome deux ans après la mort de *St. Pierre.* L'auteur

dit, que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en fortit du lait au lieu de fang, & que *Lucina* femme dévote le fit enterrer à vingt milles de Rome, fur le chemin d'Oftie, dans fa maifon de campagne.

X. *Les geftes du bienheureux apôtre André.* L'auteur raconte que *St. André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptifa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Softrate*, de la ville d'Amafée, qui eft du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André;* « Je fuis » fi beau, que ma mère a conçu pour moi de la paf- » fion ; j'ai eu horreur pour ce crime exécrable, & j'ai » pris la fuite ; ma mère en fureur m'accufe auprès » du proconful de la province, de l'avoir voulu violer. » Je ne puis rien répondre ; car j'aimerais mieux mou- » rir que d'accufer ma mère. » Comme il parlait ainfi, les gardes du proconful vinrent fe faifir de lui. *St. André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida fa caufe ; la mère ne fe déconcerta point ; elle accufa *St. André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconful auffi-tôt ordonne qu'on jette *St. André* dans la rivière ; mais l'apôtre ayant prié DIEU, il fe fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plufieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier *St. André* à Patras.

XI. *Les geftes de St. Jacques le majeur.* L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérufalem, & il baptife le greffier avant d'être crucifié.

XII. *Les geftes de St. Jean l'évangélifte.* L'auteur raconte qu'à Ephèfe dont *St. Jean* était évêque, *Drufilla* convertie par lui, ne voulut plus de la campagnie de fon mari *Andronic*, & fe retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la preffa quelquefois dans ce tombeau même

de condeſcendre à ſa paſſion. *Druſilla*, preſſée par ſon mari & par ſon amant, ſouhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque* informé de ſa perte, fut encor plus furieux d'amour; il gagna par argent un domeſtique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court, il dépouille ſa maîtreſſe de ſon lincueil, il s'écria, « Ce que » tu n'as pas voulu m'accorder vivante, tu me l'accorderas morte. » Et dans l'excès horrible de ſa démence, il aſſouvit ſes deſirs ſur ce corps inanimé. Un ſerpent ſort à l'inſtant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le ſerpent le tue; il en fait autant du domeſtique complice, & ſe roule ſur ſon corps. *St. Jean* arrive avec le mari; ils ſont étonnés de trouver *Callimaque* en vie *St. Jean* ordonne au ſerpent de s'en aller, le ſerpent obéit. Il demande au jeune homme comment il eſt reſſuſcité? *Callimaque* répond, qu'un ange lui était apparu, & lui avait dit: « Il fallait que » tu mouruſſe pour revivre chrétien. » Il demanda auſſi-tôt le baptême, & pria *St. Jean* de reſſuſciter *Druſilla*. L'apôtre ayant ſur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Druſilla* le ſupplièrent de vouloir bien auſſi reſſuſciter le domeſtique. Celui-ci qui était un payen obſtiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St. Jean* dit, qu'un mauvais arbre portait toujours de mauvais fruits.

Ariſtodème grand-prêtre d'Ephèſe, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas ſe convertir; il dit à *St. Jean*: « permettez que je vous empoiſonne, & » ſi vous n'en mourez pas, je me convertirai. » L'apôtre accepte la propoſition: mais il voulut qu'auparavant *Ariſtodème* empoiſonnât deux Ephéſiens condamnés à mort; *Ariſtodème* auſſi-tôt leur préſenta le poiſon; ils expirèrent ſur le champ. *St. Jean* prit le même poiſon, qui ne lui fit aucun mal. Il reſſuſcita les deux morts; & le grand-prêtre ſe convertit.

St. Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-fept ans JESUS-CHRIST lui apparut, & lui dit : « il eft » tems que tu viennes à mon feftin avec tes frères. » Et bientôt après, l'apôtre s'endormit en paix.

XIII. *L'hiftoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères.* Ces apôtres vont en Perfe, y exécutent des chofes auffi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St. André.*

XIV. *Les geftes de St. Matthieu apôtre & évangélifte.* St. Matthieu va en Ethiopie, dans la grande ville de Nadaver : il y reffufcite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des églifes chrétiennes.

XV. *Les geftes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde.* Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Aftarot.* Cette déeffe rendait des oracles & guériffait toutes les maladies ; *Barthelemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* difpute avec lui ; le demon déclare devant le roi qu'il eft vaincu. *St. Barthelemi* facre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI. *Les geftes du bienheureux Thomas, apôtre de l'Inde.* St. Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St. Barthelemi* ; il eft enfin martyrifé, & apparaît à *Xiphoro*, & à *Sufani.*

XVII. *Les geftes du bienheureux Philippe.* Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire facrifier à *Mars* ; mais il fit fortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres ; il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt-fept ans. On ne fait quelle eft cette ville ; il y en avait plufieurs de ce nom. Toutes ces hiftoires paffent pour être écrites par *Abdias* évêque de Babylone, & font traduites par *Jules* Africain.

XVIII. A cet abus des faintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de

respect au christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies attribuées à *St. Jacques* à *St. Pierre* à *St. Marc*, dont le savant *Tillemont* a fait voir la fausseté.

XIX. *Fabricius* met parmi les écrits apocryphes l'*homélie* attribuée à St. Augustin, *sur la manière dont se forma le symbole* : mais il ne prétend pas sans doute que le symbole, que nous appellons *des apôtres*, en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans *Rufin* & ensuite dans *Isidore*, que dix jours après l'ascension les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs, Pierre dit ; *Je crois* en DIEU *le Père tout-puissant.* André, *& en* JESUS-CHRIST *son fils.* Jacques *Qui a été conçu du St. Esprit.* Et qu'ainsi chaque apôtre ayant prononcé un article, le symbole fut entiérement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *actes des apôtres*, on est dispensé de la croire ; mais on n'est pas dispensé de croire au symbole, dont les apôtres ont enseigné la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner

XX. *Des Constitutions apostoliques.*

On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par *St. Clément* le Romain. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure. Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans : mais du tems des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appellaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & surtout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre II de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand soin*

de sa maison : ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du second siècle, lorsque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre, les évêques sont regardés comme les juges des fideles ; & l'on sait assez que les apôtres n'avaient aucune jurisdiction.

Il est dit au chapitre XXI. qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui suppose une jurisdiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI. *L'évêque est votre prince, votre roi, votre empereur, votre dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. il faut dans les festins des agapes, donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille ; au prêtre, le double de ce qu'on donne au diacre ; parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque, & la couronne de l'église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophêtes, aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque* & qui marquât la différence entre les prophanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révérer l'évêque com-» me un roi, l'honorer comme le maître, lui donner » vos fruits, les ouvrages de vos mains, vos prémices, » vos décimes, vos épargnes, les présens qu'on vous » a fait, votre froment, votre vin, votre huile, vo-» tre laine & tout ce que vous avez. » Cet article » est fort.

Au chap. LVII. « Que l'église soit longue, qu'elle » regarde l'Orient, qu'elle ressemble à un vaisseau, » que le trône de l'évêque soit au milieu ; que le lecteur

» lise les livres de *Moyse*, de *Josué*, des juges, des » rois, des paralipomènes, de *Job*, &c. ».

Au chap. XVII du livre III. « le baptême est donné » pour la mort de JESUS, l'huile pour le St. Esprit. » Quand on nous plonge dans la cuve nous mourons; » quand nous en sortons nous ressuscitons. *Le père » est le* DIEU *de tout*, CHRIST est fils unique DIEU, » fils aimé & seigneur de gloire. Le saint souffle est » *Paraclet* envoyé de CHRIST, docteur enseignant, & » prédicateur de CHRIST. »

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chap. VII. du livre V. on cite des vers des sibylles sur l'avénement de JESUS, & sur la résurrection. C'est la première fois que les chrétiens supposèrent des vers des sibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chap. XXVIII. du livre VI. La pédérastie & l'accouplement avec les bêtes sont défendus aux fideles.

Au chap. XXIX. il est dit « qu'un mari & une femme » sont purs en sortant du lit, puisqu'ils ne se lavent » point.

Au chap. V. du liv. VIII. on trouve ces mots, « DIEU » *tout-puissant*, donne à l'évêque par ton CHRIST la » participation du St. Esprit.

Au chap. VI. « Recommandez-vous au seul DIEU par » JESUS-CHRIST, » ce qui n'exprime pas assez la divinité de notre Seigneur.

Au chap. XII. est la constitution de *Jacques* frère de *Zebedée*.

Au chap. XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.



SUITE

SUITE DES LIVRES APOCRYPHES.

XXI. *Des canons apoſtoliques.* Le ſixième canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre ne ſe ſépare de ſa femme ſous prétexte de religion; que s'il s'en ſépare il ſoit excommunié; que s'il perſévère il ſoit chaſſé.

Le 7e. qu'aucun prêtre ne ſe mêle jamais d'affaires ſéculières.

Le 19e. Que celui qui a épouſé les deux ſœurs ne ſoit point admis dans le clergé.

Le 21e. & 22e. Que les eunuques ſoient admis à la prêtriſe, excepté ceux qui ſe ſont coupés à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le 55e. Si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encor du ſang, qu'il ſoit dépoſé.

Il eſt aſſez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII. *Les reconnaiſſances de St. Clément à Jacques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.*

Ce livre commence par un doute ſur l'immortalité de l'ame; *Utrùmne ſit mihi aliqua vita poſt mortem; an nihil omninò poſtea ſim futurus.* (*a*) St. Clément agité par ce doute, & voulant ſavoir ſi le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St. Barnabé* qui prêchait le chriſtianiſme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fête juive. Enſuite il

a) No. XVII. & dans l'exorde.

rencontra *St. Pierre* à Céſarée avec *Simon* le magicien & *Zachée.* Ils diſputèrent enſemble, & *St. Pierre* leur raconta tout ce qui s'était paſſé depuis la mort de JESUS. *Clément* ſe fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appellait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épousât il propoſa à *St. Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Doſithée* & à pluſieurs autres, de ſe mettre au rang de ſes diſciples. *Doſithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant paſſé à travers du corps de *Simon* comme à travers de la fumée, *Doſithée* l'adora & devint ſon lieutenant; après quoi *Simon* épouſa ſa maîtreſſe, & aſſura qu'elle était la lune elle-même, deſcendue du ciel pour ſe marier avec lui.

Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin les reconnaiſſances de *St Clément.* Il faut ſeulement remarquer qu'au livre IX. il eſt parlé des Chinois ſous le nom de *Sérès*, comme des plus juſtes & des plus ſages de tous les hommes; après eux viennent les bracmanes, auxquels l'auteur rend la juſtice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de ſobriété, de douceur & de juſtice.

XXIII. *La lettre de St. Pierre à St. Jacques, & la lettre de St. Clément au même St. Jacques frère du Seigneur, gouvernant la ſainte égliſe des Hébreux à Jéruſalem & toutes les égliſes.* La lettre de *St. Pierre* ne contient rien de curieux; mais celle de *St. Clément* eſt très-remarquable; il prétend que *St. Pierre* le déclara évêque de Rome avant ſa mort, & ſon coadjuteur; qu'il lui impoſa les mains, & qu'il fit aſſeoir dans ſa chaire épiſcopale en préſence de tous les fideles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je ſerai mort.*

Cette lettre ſemble prouver qu'on ne croyait pas

alors que *St. Pierre* eût été ſupplicié, puiſque cette lettre attribuée à *St. Clément* aurait probablement fait mention du ſupplice de *St. Pierre*. Elle prouve encor qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV. *Homélies de St. Clément au nombre de dix-neuf.*

Il raconte dans ſa première homélie ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaiſſances*, qu'il était allé chercher *St. Pierre* avec *St. Barnabé* à Céſarée, pour ſavoir ſi l'ame eſt immortelle, & ſi le monde eſt éternel.

On lit dans la ſeconde homélie numéro 38. un paſſage bien plus extraordinaire; c'eſt *St. Pierre* lui-même, qui parle de l'ancien teſtament; & voici comme il s'exprime.

« La loi écrite contient certaines choſes fauſſes con-
» tre la loi de DIEU créateur du ciel & de la terre;
» c'eſt ce que le diable a fait pour une juſte raiſon, &
» cela eſt arrivé auſſi par le jugement de DIEU, afin
» de découvrir ceux qui écouteraient avec plaiſir ce qui
» eſt écrit contre lui, &c. &c.

Dans la 6e. homélie *St. Clement* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les juifs du tems de *Tibère;* il dit à *Appion* qu'il eſt amoureux d'une Egyptienne; & le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St. Clément* fait la réponſe au nom de l'Egyptienne; après quoi il diſpute ſur la nature des dieux.

XXV. *Deux épîtres de St. Clément aux Corinthiens.*

Il ne paraît pas juſte d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Heliopolis*. Mais il ſe peut très-

bien faire que *St. Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande dispute entre l'église de Corinthe & celle de Rome. L'église de Corinthe, qui se disait fondée la première, se gouvernait en commun ; il n'y avait presque point de distinction entre les prêtres & les séculiers, encor moins entre les prêtres & l'évêque ; tous avaient également voix délibérative ; du moins plusieurs savans le prétendent. *St. Clément* dit aux Corinthiens, dans sa première épître, « Vous qui avez jeté les premiers fondemens de » la sédition, soyez soumis aux prêtres, corrigez-vous » par la pénitence, fléchissez les genoux de votre » cœur, apprenez à obéir. » Il n'est point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la 2e. épître qu'on trouve encor cette réponse de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. *Ce sera*, dit-il, *quand deux seront un*, *quand ce qui est dehors sera dedans*, *quand le mâle sera femelle*, *& quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI. *Lettre de St. Ignace le martyr à la Vierge Marie*, *& la réponse de la Vierge à St. Ignace.*

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST, son dévot *Ignace.*

« Vous deviez me consoler, moi néophite & dis- » ciple de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs choses » admirables de votre JESUS, & j'en ai été stupéfait ; » je desire de tout mon cœur d'en être instruit par » vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité, » & qui avez su tous ses secrets. Portez-vous bien &

» confortez les néophites qui ſont avec moi de vous &
» par vous, *Amen.* »

RÉPONSE DE LA STE. VIERGE,
à *Ignace* ſon diſciple chéri,
l'humble ſervante de JESUS-CHRIST.

« Toutes les choſes que vous avez appriſes de
» *Jean* ſont vraies; croyez-les, perſiſtez-y, gardez
» votre vœu de chriſtianiſme, conformez-lui vos
» mœurs & votre vie; je viendrai vous voir avec
» *Jean* vous & ceux qui ſont avec vous. Soyez ferme
» dans la foi, agiſſez en homme; que la ſévérité de
» la perſécution ne vous trouble pas; mais que votre
» eſprit ſe fortifie, & exulte en DIEU votre ſauveur,
» *Amen.* »

On prétend que ces lettres ſont de l'an 116 de notre ère vulgaire; mais elles n'en ſont pas moins fauſſes & moins abſurdes; ce ſerait même une inſulte à notre ſainte religion, ſi elles n'avaient pas été écrites dans un eſprit de ſimplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII. *Fragmens des apôtres.*

On y trouve ce paſſage, « *Paul* homme de petite
» taille, au nez aqualin, au viſage angelique, inſtruit
» dans le ciel, a dit à *Plantilla* la Romaine avant
» de mourir : Adieu, *Plantilla*, petite plante de ſa-
» lut éternel, connais ta nobleſſe, tu es plus blan-
» che que la neige, tu es enrégiſtrée parmi les ſoldats de
» CHRIST, tu es héritière du royaume céleſte. » Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII. *Onze apocalypſes*, qui ſont attribuées aux patriarches & prophêtes, à *St. Pierre*, à *Cérinthe*, à *St. Thomas*, à *St. Etienne* protomartyr, deux à *St. Jean* différentes de la canonique, & trois à *St. Paul.*

Toutes ces apocalypſes ont été éclipſées par celle de *St. Jean.*

XXIX. *Les viſions, les préceptes & les ſimilitudes d'Hermas.*

Hermas paraît être de la fin du premier ſiècle. Ceux qui traitent ſon livre d'apocryphe, ſont obligés de rendre juſtice à ſa morale. Il commence par dire, que ſon père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après pluſieurs années, & l'aima, dit-il, comme ſa ſœur : il la vit un jour ſe baigner dans le Tibre, il lui tendit la main & la tira du fleuve; & il diſait dans ſon cœur, *que je ſerais heureux ſi j'avais une femme ſemblable à elle pour la beauté & pour les mœurs.*

Auſſi-tôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout-d'un-coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit, *bonjour Hermas.* Cette femme était l'égliſe chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conſeils.

Un an après l'eſprit le tranſporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais ſa vieilleſſe était fraiche ; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories; mais celui des *ſimilitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais aſſis ſur une colline, rendant graces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'aſſeoir à mes côtés, & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de ſi bon matin ? C'eſt que ſuis en ſtation, lui répondis-je. Qu'eſt-ce qu'une ſtation ? me dit le berger. C'eſt un jeûne. Et qu'eſt-ce que ce jeûne ? C'eſt ma coutume. *Allez*, me repliqua le berger, *vous ne ſavez ce que c'eſt que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU;

je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité. (*a*) *Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur ; gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si vous avez toujours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si vous vous abstinez de tout mal, ce sera là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles, qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste ; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

XXX. *Des sibylles.*

Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive église, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne. (*b*) *Diodore* de Sicile n'en reconnaissait qu'une, qui fut prise dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle, c'est-à-dire de cette prophêtesse, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la sibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles se rendaient en vers, toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quel-

(*a*) Similit. 5. livre III.

(*b*) *Diodore*, livre IV.

quefois en acroſtiches. Pluſieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle ſelon la ſcience, non-ſeulement détournèrent le ſens des anciens vers qu'on ſuppoſait écrits par les ſibylles ; ils en firent eux-mêmes, & qui pis eſt, en acroſtiches. Ils ne ſongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroſtiche ne reſſemble point du tout à l'inſpiration, & à l'enthouſiaſme d'une prophêteſſe. Ils voulurent ſoutenir la meilleure des cauſes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jeſu*, *Chriſt*, *Fils*, *Sauveur*, & ces vers diſaient, qu'*avec cinq pains & deux poiſſons il nourrirait cinq mille hommes au déſert, & qu'en ramaſſant les morceaux qui reſteront il remplirait douze paniers.*

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jéruſalem céleſte, que *Juſtin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les ſibylles.

Lactance au quatrième ſiècle, recueillit preſque tous les vers attribués aux ſibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autoriſée, & ſe maintint ſi long-tems, que nous chantons encor des hymnes dans leſquels le témoignage des ſibylles eſt joint aux prédictions de *David.*

Solvet ſæclum in favillâ
Teſte David cum ſibyllâ.

Ne pouſſons pas plus loin la liſte de ces erreurs ou de ces fraudes, on pourrait en rapporter plus de cent ; tant le monde fut toujours compoſé de trompeurs & de gens qui aimèrent à ſe tromper. Mais ne recherchons point une érudition ſi dangereuſe. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille menſonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne; parce qu'elle eſt fondée, comme on ſait, ſur des vérités inébranlables. Ces vérités ſont appuyées par une égliſe militante & triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enſeigner & de réprimer. Elle unit dans pluſieurs pays l'autorité ſpirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richeſſe ſont ſes attributs; & quoiqu'elle ſoit diviſée, quoique ſes diviſions l'aient enſanglantée, on la peut comparer à la république romaine toujours agitée de diſcordes civiles, mais toujours victorieuſe.



APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ.

SOit que ce mot vienne du latin, *punctum*, ce qui eſt très-vraiſemblable; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c.; il eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, eſt très-néceſſaire. Le naïf *Amiot*, & l'énergique *Montagne*, s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins; à ſept heures du ſoir je m'y rendis; je fus *déſapointé*. Comment exprimerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu & qui ne trouve perſonne? A-t-il été trompé dans ſon attente? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous

entende vîte ; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *vous me devez cinq piéces de douze ſous*, quand vous pouvez dire : *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *déſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très-énergiques ; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.



APOINTER, APOINTEMENT.

TERMES DU PALAIS.

CE ſont procès par écrit. On *apointe* une cauſe ; c'eſt-à-dire, que les juges ordonnent, que les parties produiſent par écrit les faits & les raiſons. Le dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéſuites, s'exprime ainſi : *Quand les juges veulent favoriſer une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'apointer au lieu de la juger.*

Ils eſpéraient qu'on apointerait leur cauſe dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulſion. L'avocat qui plaidait contr'eux trouva heureuſement leur explication du mot *apointer ;* il en fit part aux juges, dans une de ſes oraiſons. Le parlement, plein de reconnaiſſance : n'apointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les jéſuites, à commencer par le père-général, reſtitueraient l'argent de la banqueroute avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient trop dans le royaume ; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut ſon exécution avec grands applaudiſſemens du public.



APOSTAT.

C'Eſt encor une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur *Julien* était en effet apoſtat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans lorſque l'empereur *Conſtance* plus barbare encor que *Conſtantin*, fit égorger ſon père & ſon frère, & ſept de ſes couſins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec ſon frère *Gallus*. Mais il fut toujours traité très-durement par *Conſtance*. Sa vie fut long-tems menacée; il vit bientôt aſſaſſiner par les ordres du tyran le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien*, dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance*, que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſurtout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages, il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ſes lettres comme s'il avoit toujours été attaché au culte du ſénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du

tauraubole, qu'on pouvait regarder comme une efpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du fang de taureau ce qu'il appellait fi malheureufement *la tache de fon baptême*. C'était une dévotion payenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'affociation aux myftères de *Cérès*. En un mot, ni fes amis, ni fes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun difcours qui puiffe prouver qu'il ait jamais cru au chriftianifme, & qu'il ait paffé de cette croyance fincère à celle des dieux de l'empire.

S'il eft ainfi, ceux qui ne le traitent point d'apoftat paraiffent très-excufables.

La faine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un fage, un ftoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne fes erreurs, on convient de fes vertus. On penfe aujourd'hui comme *Prudentius* fon contemporain, auteur de l'hymne *falvete flores martyrum*. Il dit de *Julien*.

Ductor fortiffimus armis
Conditor & legum celeberrimus : ore manuque
Confultor patriæ : fed non confultor habendæ
Religionis : amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, fed non eft perfidus orbi.

Fameux par fes vertus, par fes loix, par la guerre,
Il méconnut fon dieu, mais il fervit la terre.

Voici comment on en parle fouvent dans un livre nouveau fouvent réimprimé.

« Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les » monumens, les écrits de *Julien* & ceux de fes en- » nemis, on eft forcé de reconnaître que s'il n'aimait » pas le chriftianifme, il fut excufable aux yeux des » hommes, de haïr une religion fouillée du fang de

» toute sa famille ; qu'ayant été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare *Constance*, il ne les persécuta jamais ; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil & les prisons ; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rappellé leurs exilés, élargi leurs prisonniers ; j'ai rendu leurs biens aux proscrits ; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre ! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur ! Dix chrétiens conspirent contre sa vie, on les découvre, il leur pardonne. Quel homme ! mais quels lâches fanatiques que ceux qui ont voulu déshonorer sa mémoire ! »

Enfin, en discutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût si long-tems pardonné aux Grecs & aux Romains ; toutes les vertus de *Caton*, mais non pas par son opiniâtreté & sa mauvaise humeur ; tout ce qu'on admira dans *Jules César*, & aucun de ses vices ; il eut la continence de *Scipion*. Enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'on mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à JESUS-CHRIST : *Tu as vaincu Galiléen*, comme s'il eût combattu contre JESUS en faisant la guerre aux Perses ; comme si ce philosophe qui mourut avec tant

de résignation, avait reconnu JESUS ; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air, & que l'air était le ciel ! ces inepties ne se répètent plus aujourd'hui.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avoit plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche d'après *St. Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande.* Mais, mon ami, si la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. -- *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, sifflé à la comédie, se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille.* Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que sa taille était irrégulière ? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet*, & l'ex-jésuite *Nonotte*, &c. appeller l'empereur, *Julien l'Apostat.* Eh gredins ! son successeur chrétien, *Jovien*, l'appella *Divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (*a*) Il disait en se trompant ; *nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre ; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes surs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets, rendons-la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il est vrai, élu par une brigue de scélérats. C'était le fils d'un maçon nommé *George Biordos.* Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance, il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la superstition à tous les vices ; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, séditieux, détesté de tous les par-

(*a*) Lettre LII de l'empereur *Julien.*

tis ; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins ſur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi ! au lieu de me réſerver la connaiſſance » de vos outrages, vous vous êtes laiſſés emporter » à la colère vous vous êtes livrés aux mêmes excès » que vous reprochez à vos ennemis ! *George* méritait » d'être traité ainſi, mais ce n'était pas à vous d'être » ſes exécuteurs. Vous avez des loix, il fallait demander juſtice, &c. »

On a oſé flétrir *Julien* de l'infame non d'*intolérant* & de *perſécuteur*, lui qui voulait extirper la perſécution & l'intolérance. Reliſez ſa lettre cinquante-deuxième, & reſpectez ſa mémoire. N'eſt-il pas déjà aſſez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, ſans que nous l'inſultions encor juſqu'au point de l'accuſer d'intolérance.

DES GLOBES DE FEU QU'ON A PRÉTENDU ÊTRE SORTIS DE TERRE, POUR EMPÊCHER LA RÉÉDIFICATION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM, SOUS L'EMPEREUR JULIEN.

Il eſt très-vraiſemblable que lorſque *Julien* réſolut de porter la guerre en Perſe, il eut beſoin d'argent ; très-vraiſemblable encor, que les Juifs lui en donnèrent, pour obtenir la permiſſion de rebâtir leur temple, détruit en partie par *Titus*, & dont il reſtait les fondemens, une muraille entière & la tour Antonia. Mais eſt-il ſi vraiſemblable que des globes de feu s'élançaſſent ſur les ouvrages & ſur les ouvriers, & fiſſent diſcontinuer l'entrepriſe ?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les hiſtoriens racontent ?



1°. Comment fe peut-il faire que les juifs commençaffent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place ? Le temple devait être néceffairement fur la montagne Moria. C'était-là que *Salomon* l'avait élevé ; c'était-là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de folidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théatre dans Jérufalem, & un temple à *Augufte* dans Céfarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode*, avaient jufqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Jofeph*. Serait-il poffible que les juifs euffent été affez infenfés du tems de *Julien* pour vouloir déranger ces pierres qui étaient fi bien préparées à recevoir le refte de l'édifice, & fur lefquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mofquée ? (*a*) Quel homme fut jamais affez fou, affez ftupide pour fe priver ainfi à grands frais & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût rencontrer fous fes yeux & fous fes mains ? Rien n'eft plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes feraient-elles forties du fein de ces pierres ? Il fe pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voifinage ; ils font fréquens en Syrie ; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu ! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité ?

3°. Si

(*a*) *Omar* ayant pris Jérufalem, y fit bâtir une mofquée fur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon* ; & ce nouveau temple fut confacré au même DIEU que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au DIEU d'*Abraham* & de *Jacob* que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérufalem, & que les mufulmans reconnaiffent. Ce temple fubfifte encor : il ne fut jamais entiérement démoli : mais il n'eft permis ni aux Juifs, ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entreront que quand les Turcs en feront chaffés.

3°. Si ce prodige, ou ſi un tremblement de terre, qui n'eſt pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit, qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de ſon témoignage? N'eſt-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces propres mots? *Que diront les juifs de leur temple qui a été détruit trois fois & qui n'eſt point encor rebâti? Ce n'eſt point un reproche que je leur fais, puiſque j'ai voulu moi-même relever ſes ruines; je n'en parle que pour montrer l'extravagance de leurs prophêtes qui trompaient de vieilles femmes imbécilles*: Quid de templo ſuo dicent, quod cum tertiò ſit everſum, nondum ad hodiernam uſque diem inſtauratur? hæc ego, non ut illis exprobrarem in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim. Sed ideò commemoravi, ut oſtenderem deliraſſe, prophetas iſtos quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.

N'eſt-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple ſerait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permiſſion de relever cet édifice? La probabilité hiſtorique ſerait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureuſement en horreur les livres juifs ainſi que les nôtres, il avoit enfin voulu faire mentir les prophêtes juifs.

L'abbé de la *Blétrie*, hiſtorien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jéruſalem fut détruit trois fois. Il dit (*a*) qu'apparemment *Julien* compte pour une troiſième deſtruction la cataſtrophe arrivée ſous ſon règne. Voilà une plaiſante deſtruction que des

(*a*) Pag 399.

pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconſtruit par *Zorobabel*, détruit entiérement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné, enfin par *Titus*, fait manifeſtement trois temples détruits ? le compte eſt juſte. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (*a*)

L'abbé de la *Blétrie* le calomnie aſſez en diſant qu'il n'avoit que (*b*) *des vertus apparentes & des vices réels ;* mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni pareſſeux, ni vindicatif. Quels étaient donc ſes vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on ſe ſert pour perſuader que des globes de feu ſortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur payen & non ſuſpect, l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit auſſi que lorſque l'empereur voulut ſacrifier dix bœufs à ſes dieux pour ſa première victoire remportée contre les Perſes, il en tomba neuf par terre avant d'être préſentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? Faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falſifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? ſerait-ce la première fois qu'on aurait uſé de cette ſupercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent ſur leur corps quand ils allèrent ſe coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eſt que le temple des juifs ne fut point rebâti, & ne le ſera point, à ce qu'on préſume. Tenons-nous-en là ; & ne cherchons point des prodiges

(*a*) *Julien* pouvait même compter quatre deſtructions du temple, puiſqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

(*b*) Préface de la *Blétrie*.

inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de la *Blétrie* regarde seulement le feu de la St. Jean, il verra que le flamme monte toujours en pointe ou en onde, & qu'elle ne se forme jamais en globe. Cela seul suffit pour détruire la sottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse & une hauteur révoltante.

Au reste la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs : & nous ne cherchons ici que la vérité historique.



APOTRES.

LEURS VIES, LEURS FEMMES, LEURS ENFANS.

APRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire. Mais on demande souvent : Les apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que sont devenus ces enfans ? où les apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrits ? où sont-ils morts ? ont-ils eu un district ? ont-ils exercé un ministère civil ? avaient-ils une jurisdiction sur les fideles ? étaient-ils évêques ? y avait-il une hiérarchie ? des rites, des cérémonies ?

LES APOTRES ÉTAIENT-ILS MARIÉS ?

1°. Il existe une lettre attribuée à *St. Ignace* le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives. « Je me » souviens de votre sainteté comme d'*Elie*, de *Jé-* » *rémie*, de *Jean-Baptiste*, des disciples choisis, *Timo-* » *thée*, *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans

» la chasteté : mais je ne blâme point les autres bien-
» heureux qui ont été liés par le mariage ; & je sou-
» haite être trouvé digne de DIEU, en suivant leurs
» vestiges dans son règne, à l'exemple d'*Abraham*,
» d'*Isaac*, de *Jacob*, de *Joseph*, d'*Isaïe*, des autres
» prophêtes tels que *Pierre* & *Paul* & les autres apô-
» tres qui ont été mariés. »

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St. Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St. Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St. Paul* s'y trouve. (*a*) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *non negamus in quibusdam græcis codicibus* : mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St. Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (*b*) par *Cromwel*. Il en reste encor un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli & Apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St. Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire sa première épître aux Corinthiens, (*c*) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : « N'avons-nous pas droit de manger &
» de boire chez vous ? n'avons-nous pas droit d'y
» amener notre femme, notre sœur, comme les au-
» tres apôtres, & les frères du Seigneur, & *Céphas* ?

(*a*) 3e. *Baronius* anno 57.

(*b*) Voyez *Cotellier*, tom. 2, page 242.

(*c*) Chap. IX. v. 5 & 6.

» ferions-nous donc les feuls *Barnabé* & moi qui n'au-
» rions pas ce pouvoir ? Qui va jamais à la guerre à fes
» dépens ? » (*a*)

Il eft clair par ce paffage que tous les apôtres étaient mariés auffi bien que *St. Pierre*. Et *St. Clément* d'Alexandrie déclare (*b*) pofitivement que *St. Paul* avait une femme.

La difcipline romaine a changé : mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre ufage dans les premiers tems. (Voyez *Conftitutions apoftoliques* au mot *Apocryphe*.)

DES ENFANS DES APOTRES.

2°. On a très-peu de notions fur leurs familles. *St. Clément* d'Alexandrie dit (*c*) que *Pierre* eut des enfans ; que *Philippe* eut des filles, & qu'il les maria.

Les *actes des apôtres* (*d*) fpécifient *St. Philippe* dont les quatres filles prophétifaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'eft *Ste. Hermione*

Eusèbe rapporte (*e*) que *Nicolas*, choifi par les apôtres pour coopérer au faint miniftère avec *St. Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché fa jaloufie, il s'en corrigea, leur amena fa femme, & leur dit : *je fuis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'époufe*. Les apôtres n'acceptèrent point fa propofition. Il eut de fa femme un fils & des filles.

Cléophas, felon *Eusèbe* & *St. Epiphane*, était frère

(*a*) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares deftructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

(*b*) Stromat. liv. III.

(*c*) Stromat. liv. VII, & *Eusèbe* liv. III. ch. XXX.

(*d*) Act. ch. XXI.

(*e*) *Eusèbe* liv. III. chap. XXIX.

de *St. Joseph*, & père de *St. Jacques le mineur* & de *St. Jude*, qu'il avait eu de *Marie* sœur de la Ste. Vierge. Ainsi *St. Jude* l'apôtre était cousin germain de JESUS-CHRIST.

Egésippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux petits-fils de *St. Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, (*a*) comme descendans de *David*; & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent, qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut; & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST; ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on sait des enfans des apôtres.

OU LES APOTRES ONT-ILS VÉCU? OU SONT-ILS MORTS?

Selon *Eusèbe*, (*b*) *Jacques, surnommé le juste*, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *sur le trône épiscopal* de la ville de Jérusalem; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les juifs connussent le nom d'*évêque*. Il paraissait en effet bien vraisemblable, que le frère de notre Sauveur fût le premier après lui; & que la ville même, où s'était opéré le miracle de notre salut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard de *trône épiscopal*, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert

(*a*) *Eusèbe*, liv. III. ch. XX. | (*b*) *Eusèbe*, liv. III.

par anticipation. On fait affez qu'alors il n'y avait ni trône ni fiége.

Eusèbe ajoute, d'après *St. Clément*, que les autres apôtres ne conteftèrent point à *St. Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Afcenfion. *Le Seigneur*, dit-il, *après fa réfurrection, avait donné à Jacques furnommé le jufte, à Jean & à Pierre le don de la fcience* : paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le fecond. *Pierre* ne vient ici que le dernier; il fcmble jufte que le frere, & le difciple bien-aimé de JESUS paffent avant celui qui l'a renié. L'églife grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où eft la primauté de *Pierre?* Les catholiques romains répondent : S'il n'eft pas nommé le premier chez les pères de l'églife, il l'eft dans les *actes des apôtres*. Les Grecs & les autres repliquent, qu'il n'a pas été le premier évêque; & la difpute fubfiftera autant que ces églifes.

St. Jacques, ce premier évêque de Jérufalem, frère du feigneur, continua toujours à obferver la loi mofaïque. Il était récabite, ne fe faifant jamais rafer, marchant pieds nuds, allant fe profterner dans le temple des juifs deux fois par jour, & furnommé par les juifs *Oblia*, qui fignifie *le Jufte*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour favoir qui était JESUS-CHRIST : (*a*) mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme affis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut affommé à coups de bâton. C'eft de *St. Jacques le mineur* que nous venons de parler.

St. Jacques le majeur était fon oncle, frère de *St. Jean* l'évangélifte, fils de *Zebédée* & de *Salome*. (*b*)

(*a*) *Eusèbe*, *Epiphane*, *Jérôme*, *Clément* d'Alexandrie.
(*b*) *Eusèbe* liv. III.

On prétend qu'*Agrippa* roi des juifs lui fit couper la tête à Jérusalem.

St. Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'église d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (*a*)

St. André, frère de *St. Pierre*, quitta l'école de *St. Jean-Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher *la* difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne sait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans ; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom ; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St. Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Capadoce, dans Antioche, à Babylone. Les *actes des apôtres* ne parlent point de son voyage à Rome. *St. Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St. Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St. Irenée*, après *St. Justin*, dit expressément que *St. Pierre* & *St. Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St. Lin*. C'est encor là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *St. Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St. Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchassée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St. Pierre* ; le bois ne dure pas si long-tems ; & il

(*a*) *Eusèbe* liv. III.

n'eſt pas vraiſemblable que *St. Pierre* ait enſeigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puiſqu'il eſt avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des diſciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté peut-être, eſt que *St. Paul* dans ſon épître écrite de Rome aux Coloſſiens (*a*), dit poſitivement qu'il n'a été ſecondé que par *Ariſtarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de JESUS. Cette objection a paru inſoluble aux plus ſavants hommes.

Dans ſa lettre aux Galates, Il dit (*b*) *qu'il obligea Jacques, Céphas & Jean qui étaient colonnes*, à reconnaître auſſi pour colonne lui & *Barnabé*. S'il place *Jean* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureuſement ces diſputes n'entament pas le fond de notre ſainte religion. Que *St. Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en eſt pas moins le fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en a pas moins reſſuſcité ; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

Nicéphore-Caliſte, auteur du quatorzième ſiècle, dit *que Pierre* était *menu ; grand & droit*, *le viſage long & pâle*, *la barbe & les cheveux épais*, *courts & crépus*, *les yeux noirs*, *le nez long*, *plutôt camus que pointu*. C'eſt ainſi que *Dom Calmet* traduit ce paſſage. Voyez ſon *Dictionnaire de la Bible*.

St. Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (*c*) fils de *Ptolomée*. Les *actes des apôtres* nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuſe, dans la Perſe & dans l'Abiſſinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile ; mais tout

(*a*) Coloſſ. ch. IV. v. 10. & 11.

(*b*) Ch. II. v. 9.

(*c*) Nom grec & hébreu, ce qui eſt ſingulier, & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs helléniſtes loin de Jéruſalem.

ce qu'on a dit de ſa vie & de ſa mort eſt très-incertain. On a prétendu qu'*Aſtyage*, frère de *Polémon*, roi d'Arménie, le fit écorcher vif ; mais cette hiſtoire eſt regardée comme fabuleuſe par tous les bons critiques.

St. Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-ſept ans, & mourut paiſiblement ſous *Trajan.*

St. Thomas-Dydine. Origène cité par *Euſèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Medes, aux Perſes, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme ſi les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptiſa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un ſoufflet à *ſaint Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais aſſurent qu'il fut martyriſé à Méliapour, dans la preſqu'iſle de l'Inde. L'égliſe grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que delà on porta ſon corps à Edeſſe. Ce qui fait croire qu'il alla dans l'Inde, c'eſt qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième ſiècle, quelques familles neſtoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas.* La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appellé *Gondafer* : mais les ſavans rejettent toutes ſes hiſtoires.

St. Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième ſiècle, par un moine de l'abbaye de St. Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St. Matthieu. Si l'en en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie *Héracléon* le fait vivre long-tems, & mourir d'une mort naturelle : mais *Abdias* dit, qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouſer ſa niéce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de *St. Matthieu*, lui

fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons, méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias*.

St. Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St. Jude*. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent, qu'il alla prêcher dans la Lybie, & delà en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

St. Thadée, ou *Lebée*, le même que *St. Jude*, que les Juifs appellent dans St. Matthieu (*a*), *frère de* JESUS-CHRIST; & qui, ſelon *Euſèbe*, était ſon couſin germain. Toutes ces rélations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

Des quatre évangiles choiſis parmi les cinquante-quatre, qui furent compoſés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne ſont point faits par des apôtres.

St. Paul n'était pas un des douze apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établiſſement du chriſtianiſme. C'était le ſeul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Feſtus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il eſt trop ſavant; & ne pouvant comprendre les ſublimités de ſa doctrine, il lui dit: (*b*) Tu es fou, *Paul*; tes grandes études ton conduit à la folie. *Inſanis, Paule; multæ te litteræ ad inſaniam convertunt.*

Il ſe qualifie apôtre, *envoyé*, dans ſa première épître aux Corinthiens. (*c*) « Ne ſuis-je pas libre? Ne ſuis-je » pas apôtre? N'ai-je pas vu notre Seigneur? N'êtes-» vous pas mon ouvrage en notre Seigneur? Quand

(*a*) Matth. ch. XIII. v. 55.
(*b*) Actes, ch. XXVI.
(*c*) Ire. aux Corinthiens, ch. IX.

» je ne ferais pas apôtre à l'égard des autres, je le fuis » à votre égard..... Sont-ils miniftres du CHRIST ? » Quand on devrait m'accufer d'imprudence, je le fuis » encor plus. »

Il ne fe peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorfqu'il étudiait à Jérufalem fous *Gamaliel.* On peut dire cependant que ce n'était point une raifon qui autorisât fon apoftolat. Il n'avait point été au rang des difciples de JESUS ; au contraire, il les avait perfécutés ; il avait été complice de la mort de *St. Etienne.* Il eft étonnant qu'il ne juftifie pas plutôt fon apoftolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en fa faveur, par la lumière célefte qui lui apparut en plein midi, qui le renverfa de cheval ; & par fon enlèvement au troifième ciel.

St. Epiphane cite des *actes des apôtres* (*a*) qu'on croit compofés par les chrétiens nommés *ébionites*, ou *pauvres*, & qui furent rejettés par l'églife ; actes très-anciens à la vérité, mais pleins d'outrages contre *St. Paul.*

C'eft là qu'il eft dit que St. *Paul* était né à Tarfis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus ;* & qu'étant venu à Jérufalem, où il refta quelque-tems, il voulut époufer la fille de *Gamaliel ;* que dans ce deffein il fe rendit profélyte juif, & fe fit circoncire : mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncifion, le fabbat & toute la loi.

Cumque Hierofolimam acceffiffet, & ibidem aliquamdiù manfiffet, pontificis filiam ducere in animum induxiffe, & eam ob rem profelytum factum, atque circumcifum effe, poftea quod virginèm eam non accepiffet, fuccenfuiffe ; & adversùs circumcifionem ac fabbathum totamque legem fcripfiffe.

(*a*) *Héréfies*, liv. XXX. §. 6.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encor au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, & de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de *saint Paul*; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques, & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *saint Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures (*a*); il les appelle *chiens* dans sa lettre aux Galates. (*b*)

St. Jérôme prétend (*c*) qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain ni à Tarsis, ni à Galgala; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *actes des apôtres* qui sont inspirés par le St. Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *saint Jérôme*, tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *saint Pierre* & de *saint Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *actes* de *sainte Thècle*, qui, bien que non canoniques, sont du premier siècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était (disent ces actes) de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les sourcils joints, plein de la grace du Seigneur.

Staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, surosum, naso aquilino, superciliis junctis, plenum gratiâ DEI.

Au reste, ces *actes* de *saint Paul* & de *sainte Thècle*

(*a*) 2de. Epître aux Corinth. ch. XI. v. 13.

(*b*) Ch. III. v. 2.

(*c*) *St. Jérôme* épître à *Philemon*.

furent composés, selon *Tertullien*, par un Asiatique disciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord sous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris & même déposé, c'est-à-dire exclus de l'assemblée; car la hiérarchie n'étant pas encor établie, il n'y avait pas de déposition proprement dite.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens, des récabites, des thérapeutes, des disciples de *Jean*, & surtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St. Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. *St. Paul* qui était encor moins apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant; il tanse rudement *saint Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur, quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *Saint Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des ames* (*a*). Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appellons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens, ou vieillards, sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, (*b*) pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. Voyez l'article *Eglise*.

De jurisdiction, de puissance de commandement, de punition, on n'en voit pas la moindre trace.

(*a*) Epître Ire. ch. II.
(*b*) Actes, ch. VI. v. 2.

Il eſt vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* ſont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *ſaint Pierre*; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de ſubvenir à leurs beſoins preſſans ; pour ne l'avoir pas avoué ; pour avoir corrompu par un petit menſonge la ſainteté de leurs largeſſes ; mais ce n'eſt pas *St. Pierre* qui les condamne. Il eſt vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah* ; il la lui reproche ; il lui dit : (*a*) *Vous avez menti au ſaint Eſprit*, & *Ananiah* tombe mort. Enſuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir, l'interroge ; ce qui ſemble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui diſant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ;* la femme répond comme ſon mari. Il eſt étonnant qu'en arrivant ſur le lieu, elle n'ait pas ſu la mort de ſon époux, que perſonne ne l'en ait avertie, qu'elle n'ait pas vu dans l'aſſemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait cauſer, & ſurtout la crainte mortelle que la juſtice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eſt étrange que cette femme n'ait pas rempli la maiſon de ſes cris, & qu'on l'ait interrogé paiſiblement comme dans un tribunal ſévère, où les huiſſiers contiennent tout le monde dans le ſilence. Il eſt encor plus étonnant que *ſaint Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ; ils vont t'y porter.* Et dans l'inſtant la ſentence eſt exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Mais il faut conſidérer que *St*. *Pierre* n'eſt ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du St. Eſprit ; que c'eſt à eux qu'*Ananiah* & ſa femme ont menti ; & que ce ſont eux qui les puniſſent par une mort ſubite ; que c'eſt même un miracle fait pour effrayer tous ceux

(*a*) Actes, ch. V.

qui en donnant leurs biens à l'église, & qui en disant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux *dom Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les apôtres n'avaient aucune jurisdiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur ; il leur avait dit : (*a*) *N'appellez personne sur la terre, votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel. Ne desirez point qu'on vous appelle, maîtres ; parce que vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous frères ; ni qu'on vous appelle, docteurs ; car votre seul docteur est* JESUS. Voyez *Eglise*.

Il n'y avait du tems des apôtres aucun rite, point de lithurgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes ; on leur soufflait dans la bouche, pour y faire entrer l'Esprit-Saint avec le souffle, (*b*) ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les apôtres ; ainsi qu'on souffle encor aujourd'hui en plusieurs églises dans la bouche d'un enfant, quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme

(*a*) St. Matthieu ch. XXIII. (*b*) St. Jean, chap. XX. v. 22.

chez

chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il eſt permis de comparer un moment des ſociétés judaïques, devenues réprouvées, à des ſociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était aſſis à la droite de ſon père.

Le tems amena des changemens néceſſaires ; l'égliſe s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut beſoin de nouvelles loix.



APPARENCE.

TOUTES les apparences ſont-elles trompeuſes? Nos ſens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illuſion continuelle? Tout eſt-il erreur? Vivons-nous dans un ſonge entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le ſoleil ſe coucher à l'horizon, quand il eſt déjà deſſous. Il n'eſt pas encor levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous ſemble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous ſemble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la repréſente derrière lui. Elle n'eſt ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue eſt ſi liſſe, & ſi unie, n'eſt qu'un amas inégal d'aſpérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'eſt qu'un réſeau hériſſé, dont les ouvertures ſont incomparablement plus larges que le tiſſu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs paſſent ſans ceſſe ſous ce réſeau, & il en ſort des exhalaiſons continuelles, qui couvrent toute cette ſurface. Ce que vous appellez *grand* eſt très-petit pour un éléphant, & ce que vous appellez *petit* eſt un monde pour des inſectes.

Le même mouvement, qui ſerait rapide pour une tortue, ſerait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui eſt impénétrable au fer de vos inſtrumens, eſt un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuſe, qui conduiſent à ſon centre, où logent des multitudes d'animaux, qui peuvent ſe croire les maîtres de l'univers.

Rien n'eſt ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il ſoit.

Pluſieurs philoſophes fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'exiſtent pas, & qu'il n'y a de réel que notre eſprit. Ils pouvaient conclure tout auſſi bien que toutes les apparences étant fauſſes, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni eſprit ni corps.

C'eſt peut-être ce déſeſpoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philoſophes chinois, que le néant eſt le principe & la fin de toutes les choſes.

Cette philoſophie deſtructive des êtres était fort connue du tems de *Molière*. Le docteur *Marphurius* repréſente toute cette école, quand il enſeigne à *Sganarelle, qu'il ne faut pas dire : je ſuis venu ; mais il me ſemble que je ſuis venu. Et il peut vous le ſembler, ſans que la choſe ſoit véritable.*

Mais à préſent une ſcène de comédie n'eſt pas une raiſon, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a ſouvent autant de plaiſir à rechercher la vérité qu'à ſe moquer de la philoſophie.

Vous ne voyez pas le réſeau, les cavités, les cordes, le inégalités, les exhalaiſons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux mille fois plus petits qu'un ciron, diſcernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourriſſent, ils s'y promènent comme dans un vaſte pays. Et ceux,

qui font fur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur efpèce fur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'armonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire fur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne fentez les chofes que de la manière dont vous devez les fentir.

Tout eft proportionné. Les loix de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eft pas, & qui brifent une ligne droite, tiennent aux mêmes loix qui vous font paraître le foleil fous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il foit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans fa dimenfion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raffemblât les rayons fous un angle auffi grand que fon difque ; ce qui eft impoffible. Vos fens vous affiftent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le tems, la dureté ; la molleffe, les dimenfions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleffe, les apparences, de quelque genre qu'elle foient, tout eft relatif. Et qui a fait ces relations ?





APPARITION,

ET PARTICULIÉREMENT DE SAINTE POTAMIENNE ET DE LA PRINCESSE PALATINE.

CE n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait ; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle ; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même ; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ai vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement ; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la St. Barthelemi, voyait des morts & du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fiévres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le phantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées ſeraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſurtout dans cet état mitoyen, entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le re-

mords ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien & le nouveau teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La providence daigna employer ces apparitions, ces viſions en faveur du peuple juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que dans la ſuite des tems, quelques ames pieuſes à la vérité, mais trompées par leur enthouſiaſme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'eſt alors qu'on a beſoin du conſeil d'un honnête homme, & ſurtout d'un bon médecin.

Les hiſtoires des apparitions ſont innombrables. On prétend que ce fut ſur la foi d'une apparition que *St. Théodore*, au commencement du quatrième ſiècle, alla mettre le feu au temple d'Amaſée, & le réduiſit en cendre. Il eſt bien vraiſemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même eſt ſi criminelle, dans laquelle pluſieurs citoyens périrent, & qui expoſait tous les chrétiens a une juſte vengeance.

Que *Ste. Potamienne* ait apparu à *St. Baſilide*, DIEU peut l'avoir permis ; il n'en a rien réſulté qui troublât l'état. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St. Victor* ; mais que *St. Benoît* ait vu l'ame de *St. Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de *St. Benoît* marcher ſur un tapis étendu depuis le ciel juſqu'au mont Caſſin, cela eſt plus difficile à croire.

On peut douter de même, ſans offenſer notre auguſte religion, que *St. Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel* ; & qu'un ſaint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet ; car après tout, il ne ſerait pas aiſé d'expliquer nettement comment une ame marche ſur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il ſe peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de ſemblables viſions ; on en a mille exemples de ſiècle en ſiècle. Il faut être bien éclairé pour diſtinguer, dans ce nombre prodigieux de viſions, celles qui viennent de DIEU même, & celles qui ſont produites par la ſeule imagination.

L'illuſtre *Boſſuet* rapporte, dans l'*Oraiſon funèbre de la princeſſe palatine*, deux viſions, qui agirent puiſſamment ſur cette princeſſe, & qui déterminèrent toute la conduite de ſes dernières années. Il faut croire ces viſions céleſtes, puiſqu'elles ſont regardées comme telles par le diſert & ſavant évêque de Maux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'apocalypſe eſt couverte.

Il dit donc, que la princeſſe palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne ſa sœur (*a*), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageuſement ſes filles, étant heureuſe ſelon le monde, mais doutant malheureuſement des vérités de la religion catholique, fut rappellée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux viſions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit, qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres ſur les

(*a*) *Oraiſon funèbre*, page 310 & ſuivantes, édition de 1749.

choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit un poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien ; une voix lui crie : rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde. Non, s'écria la princesse ; je ne le rendrai jamais.

Ce poulet c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* princesse palatine ; la poule était l'église ; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du fauxbourg St. Jacques à Paris, devant toute la maison de *Condé* ; il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez, & prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins, & la conduite de la grace.*

Les lecteus doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la providence, sont comme les miracles des saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Eh ! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la princesse palatine, que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuses du Port-royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri* sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude* sur les variations de l'église ; contre le docteur *Du Pin* sur la Chine ; contre le père *Simon* sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfrondate* sur la prédestination ; contre le pape sur les droits de l'église gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai sur l'amour pur & disintéressé. Il ne se

laiſſait ſéduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ſes adverſaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les ſecrets de la providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appelloit, *la folle du logis.* Car les deux viſions accordées à la princeſſe palatine, ne ſont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste. Catherine* de Sienne ; il l'épouſa ; il lui donna un anneau. Cette apparition myſtique eſt reſpectable, puiſqu'elle eſt atteſtée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confeſſait, & même par le pape *Urbain VI.* Mais elle eſt rejettée par le ſavant *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* Et une fille qui ſe vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maiſons pour préſent de noces.

L'apparition de la mère *Angelique* abbeſſe du Port-royal, à ſœur *Dorothée*, eſt rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *Janſéniſte* ; c'eſt le Sr. *Duſoſſé* auteur des mémoires de *Pontis.* La mère *Angelique* long-tems après ſa mort, vint s'aſſeoir dans l'égliſe de Port-royal à ſon ancienne place, avec ſa croſſe à la main. Elle commanda qu'on fît venir ſœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles ſecrets. Mais le témoignage de ce *Duſoſſé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue, & du pape *Urbain VI*, leſquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu enſuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* ſur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il eſt convaincu de toutes les apparitions avérées par l'égliſe ; mais il a quelques doutes ſur les autres juſ-

qu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les janséniftes & les moliniftes ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Illiacos intrà muros peccatur & intrà.* (Voyez *Vifion* & *Vampires.*)



APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS eft comme l'avenir, l'atour, l'ados & plufieurs termes pareils, qui ne compofent plus aujourd'hui qu'un feul mot, & qui en faifaient deux autrefois.

Si vous dites : à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce font deux mots, & *à* devient une prépofition. Mais fi vous dites : voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'eft plus qu'un feul mot.

La Motte a dit, dans une de fes odes :

Le fage, le prompt apropos,
Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux fuccès en tout genre font fondés fur les chofes dites ou faites à propos.

Arnaud de Breffe, *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague ne vinrent pas affez à-propos, ils furent tous trois brûlés ; les peuples n'étaient pas encor affez irrités ; l'invention de l'imprimerie n'avait point encor mis fous les yeux de tout le monde les abus dont on fe plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les

réformateurs du feizième fiècle vinrent très *à-propos*, & réuffirent.

Un des meilleurs *apropos*, dont l'hiftoire ait fait mention, eft celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'efprit préfent n'aurait rien répondu au froid jeu-de-mot de l'évêque Italien : *Ce coq chante bien : ifte gallus benè cantat.* (*a*) Danez répondit par cette terrible réplique : *Plût à* DIEU *que Pierre fe repentît au chant du coq !*

La plûpart des recueils de bons mots font remplis de réponfes très froides. Celle du marquis *Mafei*, ambaffadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'eft ni froide, ni injurieufe, ni piquante, mais c'eft un bel apropos. Le pape fe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églifes de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez, faint père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chofe dite hors de propos : un *fpropofito*. Ce mot manque à notre langue.

C'eft une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : tu tiens fans propos beaucoup de bons propos. Ce défaut fe trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauffes dans l'endroit où elles font placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des états. On a déjà dit, que *Cromwell*, fous *Elizabeth*, ou fous *Charles II* ; le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV*. gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

Céfar, né du tems de *Scipion l'Africain*, n'aurait pas fubjugué la république romaine ; & fi *Mahomet*

(*a*) Les dames, qui pourront lire ce morceau, fauront que *Gallus* fignifie *Gaulois* & *Coq*.

revenait aujourd'hui, il ſerait tout au plus cherif de la Mecque. Mais ſi *Archimède* & *Virgile* renaiſſaient, l'un ſerait encor le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de ſon pays.



ARABES.

ET PAR OCCASION DU LIVRE DE JOB.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il eſt à préſumer qu'il n'en ſera pas plus inſtruit que celles de l'Auvergne & du Poitou. Il eſt pourtant certain, que les Arabes étaient quelque choſe long-tems avant *Mahomet.* Les Juifs eux-mêmes diſent, que *Moïſe* épouſa une fille Arabe, & ſon beau-père *Jethro* paraît un homme de fort bon ſens.

Mecka, ou la Mecque paſſa, & non ſans vraiſemblance, pour un des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve ſon ancienneté, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une autre cauſe que la ſuperſtition ſeule ait fait bâtir une ville en cet endroit; elle eſt dans un déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumache, on y meurt de faim & de ſoif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était-là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophête qui aura débité ſes rêveries pour faire de la Mecque un lieu ſacré, & le rendez-vous des nations voiſines. C'eſt ainſi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des ſables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du déſert de Jéruſalem juſqu'à Aden



ou Eden, vers le quinzième degré; en tirant droit du nord-eſt au ſud-eſt. C'eſt un pays immenſe, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il eſt très-vraiſemblable que ſes déſerts de ſable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ſes golphes maritimes ont eté des terres fertiles autrefois.

Ce qui ſemble dépoſer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'eſt qu'aucun hiſtorien ne dit qu'elle ait été ſubjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont ſubjugué cent peuples depuis l'Inde juſqu'à la Garonne; & ayant enſuite perdu leurs conquêtes, ils ſe ſont retirés dans leur pays ſans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni aſſervis, ni mêlangés, il eſt plus que probable qu'ils ont conſervé leurs mœurs & leur langage; auſſi l'arabe eſt-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Aſie juſqu'à l'Inde, & juſqu'au pays habité par les Scythes. Suppoſé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'à point changé, ils font encor des *Mille & une nuit*, comme ils en faiſaient du tems qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traverſait le mer rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans; qui arrêtait le ſoleil & la lune; qui faiſait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en ſerpent, quand il voulait.

Une nation ainſi iſolée, & dont le ſang eſt ſans mêlange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déſerts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poéſie & l'aſtronomie.

Il eſt dit dans la *préface hiſtorique de l'alcoran*, que lorſqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer

des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grace de lui donner un poëte.

Les tribus s'aſſemblaient tous les ans par repréſentans dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à peu près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades ; & cette coutume dura juſqu'à *Mahomet.* De ſon tems chacun affichait ſes vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, paſſait pour l'*Homère* des Mecquois ; mais ayant vu le ſecond chapitre de l'alcoran que *Mahomet* avait affiché, il ſe jeta à ſes genoux, & lui dit : *O Mahammed, fils d'Abdallah, fils de Mataleb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poëte que moi, vous êtes ſans doute le prophête de* DIEU.

Autant les Arabes du déſert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ce pays quand il avait refuſé des ſecours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il eſt rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque trois Arabes diſputaient ſur la généroſité & l'amitié & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah* fils de *Giafar* oncle de *Mahomet*, les autres pour *Kaïs* fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien diſputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad*, pour les éprouver tous trois, & venir enſuite faire leur rapport à l'aſſemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui, & lui dit : Fils de l'oncle de *Mahomet*, je ſuis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté ſur ſon chameau chargé d'or & de ſoie, & en deſcendit au plus vîte, lui donna ſon chameau & s'en retourna à pied dans ſa maiſon.

Le ſecond alla s'adreſſer à ſon ami *Kaïs* fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encor, un de ſes domeſtiques demande au voyageur ce qu'il deſire. Le voyageur répond, qu'il eſt l'ami de *Kaïs* & qu'il a beſoin de ſecours. Le domeſtique lui dit : je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà ſept mille piéces d'or, c'eſt tout ce que nous avons à préſent dans la maiſon ; prenez encor un chameau dans l'écurie avec un eſclave ; je crois que cela vous ſuffira juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé chez vous. Lorſque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domeſtique de n'avoir pas donné davantage.

Le troiſième alla trouver l'ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il ſortait de ſa maiſon appuyé ſur deux eſclaves pour aller prier DIEU au temple de la Mecque ; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : je n'ai de bien que mes deux eſclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois diſputeurs étant revenus à l'aſſemblée, racontèrent fidélement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallach* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont pluſieurs contes de cette eſpèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne ſont pas dans ce goût. Nous en avons pluſieurs qui ne roulent que ſur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Guſman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

DE L'ARABE JOB.

Il eſt clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus ſavans dans les langues orientales penſent que le livre de *Job*,

qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un Arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes, qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la piéce, ne peut avoir été un Hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxieme chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles : ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été composé après le tems où l'on place l'époque de *Moyse*, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moyse*, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permission d'affliger *Job* ; on ne connaît point *Satan* dans le pentateuque, c'était un mot caldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Caldée.

On a cru qu'il pouvait être Juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Shadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines ?

Une preuve plus forte encor & à laquelle on ne peut rien repliquer, c'est la connaissance de l'astronomie qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (*a*) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hiades*, & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la

(*a*) Chap. IX. v. 9.

ſphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'aſtronomie ; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette ſcience ainſi que les Caldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un Juif, & eſt antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Joſeph* ſont trop aviſés pour le compter dans le canon hébreu. C'eſt inconteſtablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'eſt pas tout ; on y puiſe des connaiſſances des uſages de l'ancien monde, & ſurtout de l'Arabie. (*a*) Il y eſt queſtion du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les tems, & dont les Juifs n'entendirent ſeulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très cultivé, & qu'on faiſait déjà de gros livres. (*b*)

On ne peut diſſimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la réſurrection du corps, quand il dit : *Je ſais que* DIEU. *qui eſt vivant aura pitié de moi, que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, perſécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je ſerai puiſſant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe, que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame, & la réſurrection des corps au dernier jour, ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau teſtament, ſi clairement prouvées par les pères & par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la prèmière connaiſſance à un Arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du pentateu-

(*a*) Chap. XXXI.

(*b*) Chap. XXVIII. v. 16. &c.

que

que hébreu ; comment le feraient-ils dans ce feul verfet de *Job*, & encor d'une manière fi obfcure ? *Calmet* n'a pas plus de raifon de voir l'immortalité de l'ame & la réfurrection dans les difcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eft attaqué. Ni la logique, ni la phyfique ne font d'accord avec ce commentateur.

Au refte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeftement arabe, il eft permis de dire, qu'il n'y a ni méthode, ni jufteffe, ni précifion. Mais c'eft peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits au-deçà de l'Euphrate.



ARANDA.

DROITS ROYAUX, JURISPRUDENCE, INQUISITION.

QUOIQUE les noms propres ne foient pas l'objet de nos queftions encyclopédiques, notre fociété littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, préfident du confeil fuprême en Efpagne, & capitaine-général de la Caftille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquifition.

Il était bien jufte qu'un Efpagnol délivrât la terre de ce monftre, puifqu'un Efpagnol l'avait fait naître. Ce fut un faint, à la vérité, ce fut *faint Dominique l'encuiraffé*, qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'églife catholique, apoftolique & romaine, ne pouvait fe foutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquifition au treizième fiècle, & lui foumit les rois, les miniftres,

& les magiſtrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme eſt plus qu'un ſaint dans les choſes purement civiles, & qui concernent directement la majeſté des couronnes, la dignité du conſeil des rois, les droits de la magiſtrature, la ſureté des citoyens.

La conſcience, le fort intérieur (comme l'appelle l'univerſité de Salamanque) eſt d'une autre eſpèce ; elle n'a rien de commun avec les loix de l'état. Les inquiſiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples ; & les miniſtres, les magiſtrats établis par les rois ſur les peuples, doivent juger.

Un ſoldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre au commencement de l'année 1770, & le St. Office ayant prétendu que c'était à lui ſeul qu'il appartenait de juger ce ſoldat, le roi d'Eſpagne a décidé que cette cauſe devait uniquement reſſortir au tribunal du comte d'*Aranda* capitaine-général, par un arrêt ſolemnel du 5 Février de la même année.

L'arrêt porte, que le très-révérend archevêque de Pharſale, (ville qui appartient aux Turcs) inquiſiteur-général des Eſpagnols, doit obſerver les loix du royaume, reſpecter les juriſdictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, & ne ſe point mêler d'impriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois ; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans ; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, ſi fiers, ſi légers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palfreniers que des moines qui leur appeſantiſſaient la bouche par un vilain mords, & qui les faiſaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda* qui eſt un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie eſpagnole ſur un au-

tre pied ; & les écuries d'*Augias* feront bientôt de la plus grande propreté.

Nous faififfons cette occafion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquifition, parce qu'il eft d'ufage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiffance & de leurs dignités.

Nous commençons par cette patente curieufe donnée par *faint Dominique*.

« Moi, (*a*) frère *Dominique*, je réconcilie à l'églife » le nommé *Roger* porteur des patentes, à condition » qu'il fe fera fouetter par un prêtre trois dimanches » confécutifs, depuis l'entrée de la ville jufqu'à la » porte de l'églife ; qu'il fera maigre toute fa vie, » qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année ; qu'il ne » boira jamais de vin, qu'il portera le *fan-benito* avec » des croix ; qu'il récitera le bréviaire tous les jours, dix pa- » ter dans la journée, & vingt à l'heure de minuit ; qu'il » gardera déformais la continence, & qu'il fe préfentera » tous les mois au curé de fa paroiffe, fous peine d'être » traité comme hérétique, parjure & impénitent. »

Il faudrait favoir fi ce n'eft pas un autre faint du même nom qui donna cette patente. Il faudrait diligemment rechercher fi du tems de *faint Dominique* on faifait porter le *fan-benito* aux pécheurs, & fi ce *fan-benito* n'était pas une chemife bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retirés au milieu des neiges au pied du mont Crapak, qui fépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La difette de livres dont nous gémiffons vers ce

(*a*) Ce témoignage de la toute-puiffance de *St. Dominique* fe trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Efpagne. Elle eft citée dans le *Manuel de l'inquifition*, ouvrage d'un théologien français qui eft d'une autre efpèce. Il écrit à la manière de *Pafcal*.

mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si *saint Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'hermite *Dominique* ; je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Quoique *Dominique* soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant *Louis de Paramo* l'un des plus respectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre second de son second livre, que DIEU fut le premier instituteur du St. Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre *Adam*. D'abord *Adam* est cité au tribunal, *Adam ubi es* ? & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de DIEU nulle.

Les habits de peau que DIEU fit à *Adam* & à *Eve* furent le modèle du *san-benito* que le St. Office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que DIEU fut le premier tailleur ; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre, c'est delà que le St. Office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brûlés comme hérétiques, parce que la sodomie est une hérésie formelle. Delà il passe à l'*Histoire des Juifs* ; il y trouve partout le St. Office.

JESUS-CHRIST est le premier inquisiteur de la nouvelle loi ; les papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquerent leur puissance à *saint Dominique*.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que

l'inquiſition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au-delà de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & le privilége du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs ſi extravagantes à la fois & ſi abominables ; mais alors rien ne paraiſſait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes reſſemblent *Louis de Paramo* quand ils ſont fanatiques.

Ce *Paramo* était un homme ſimple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéreſſant, & ſupputant avec ſcrupule le nombre des victimes humaines que le St. Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établiſſement de l'inquiſition en Portugal, & il eſt parfaitement d'accord avec quatre autres hiſtoriens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

ETABLISSEMENT CURIEUX DE L'INQUISITION EN PORTUGAL.

Il y avait long-tems que le pape *Boniface IX*, au commencement du quinzième ſiècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les muſulmans & les juifs ; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes ſe plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape *Clément VII.* voulut leur donner un établiſſement fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Caſtille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne, les eſprits s'aigrirent, l'inquiſition en ſouffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, diſait-il, pour établir la ſainte inqui-

ſition ſur des fondemens inébranlables. Il apporte au roi *Jean III.* des lettres du pape *Paul III.* Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour ; ſes patentes de légat étaient duement ſcellées & ſignées ; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand-inquiſiteur & tous les juges du St. Office. C'était un fourbe nommé *Savedra* qui ſavait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux ſceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique, il était compoſé de plus de cent vingts domeſtiques. Pour ſubvenir à cette énorme dépenſe, lui & ſes deux confidens empruntèrent à Séville des ſommes immenſes au nom de la chambre apoſtolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouiſſant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat *à latere* ſans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fiérement que dans une choſe auſſi preſſante que l'établiſſement fixe de l'inquiſition, ſa ſainteté ne pouvait ſouffrir les délais, & que le roi était aſſez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du ſaint pere. Le roi n'oſa repliquer. Le légat dès le jour même établit un grand-inquiſiteur, envoya partout recueillir des décimes ; & avant que la cour pût avoir des réponſes de Rome, il avait déjà fait brûler deux cents perſonnes, & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le marquis de *Villanova*, ſeigneur Eſpagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une ſomme très-conſidérable ſur de faux billets, jugea à propos de ſe payer par ſes mains, au lieu d'aller ſe compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le légat faiſait alors ſa tournée ſur les frontières de l'Eſpagne. Il y

marche avec cinquante hommes armés, l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne, le conſeil de Madrid condamna le légat *Savedra* au fouet & à dix ans de galères ; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'eſt que le pape *Paul IV.* confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon ; il rectifia par la plénitude de ſa puiſſance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit ſacré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir.

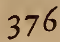
Voilà comme l'inquiſition devint ſédentaire à Liſbonne, & tout le royaume admira la providence.

Au reſte on connaît aſſez toutes les procédures de ce tribunal ; on ſait combien elles étaient oppoſées à la fauſſe équité & à l'aveugle raiſon de tous les autres tribunaux de l'univers. On était empriſonné ſur la ſimple dénonciation des perſonnes les plus infames, un fils pouvait dénoncer ſon père, une femme ſon mari ; on n'était jamais confronté avec ſes accuſateurs, les biens étaient confiſqués au profit des juges. C'eſt ainſi du moins que l'inquiſition s'eſt conduite juſqu'à nos jours ; il y a là quelque choſe de divin : car il eſt incompréhenſible que les hommes aient ſouffert ce joug patiemment. (*a*)

Béniſſons le comte d'*Aranda*.

(*a*) Conſultez, ſi vous voulez, ſur la juriſprudence de l'inquiſition le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, & ſurtout magiſter *Grillandus*, beau nom pour un inquiſiteur. Et vous, rois de l'Europe, princes ſouverains, républiques, ſouvenez-vous à jamais que les moines inquiſiteurs ſe ſont intitulés *inquiſiteurs par la grace de* DIEU.







ARARAT.

DÉLUGE.

MONTAGNE d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-tems agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception; ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades, qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées; & cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'écriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Béroſe*, ancien auteur caldéen, dont on retrouve des fragmens conſervés par *Abidène*, cités dans *Euſèbe*, & rapportés mot-à-mot par *George* le ſincelle.

On voit par ces fragmens, que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, faiſaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'eſt en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux ſur le mont Olympe. Les hommes tranſportent toujours les choſes humaines aux choſes divines. Les princes bâtiſſaient leurs citadelles ſur des montagnes, donc les dieux y avaient auſſi leurs demeures: elles devenaient donc ſacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le ſommet du mont Ararat, donc les dieux ſe cachaient dans ces brouillards; & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau tems.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixième roi de la Caldée, ſuivant la ſupputation d'*Africain*, d'*Abidène*, & d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit: *le quinze du mois d'Oeſi le*

genre humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du soleil, afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; faites-y entrer des oiseaux, des quadrupèdes ; mettez-y des provisions ; & quand on vous demandera, où voulez-vous aller avec votre vaisseau ? répondez : vers les Dieux, pour les prier de favoriser le genre humain.

Xixutre bâtit son vaisseau, qui était large de deux stades, & long de cinq ; c'est-à-dire, que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, & sa longeur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encor ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie, & on ne le vit plus ; les Dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable, il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Caldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une montagne de la Phrygie, & qu'elle s'appellait d'un nom qui répond à celui d'*Arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat*, était selon eux, une des bornes du paradis terrestre ; paradis dont il

reste peu de traces. C'est un amas de rochers, & de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de Louis XIV; il dit, *que tous les environs en sont horribles & la montagne encor plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes crystallisées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente. (*a*) *Son hermitage*, dit-il, *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours; & chaque jour nous faisions cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du tems de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* assure encor que l'hermite, qu'il guérit, lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé. *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.



ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les isles philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme

(*a*) *Voyage de Jean Struis*, in-4°. page 208.

de calleville ; ſon écorce eſt épaiſſe & dure, le dedans eſt une eſpèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais ; il ne ſe garde que vingt-quatre heures, après quoi il ſe ſèche, s'aigrit, & devient déſagréable ; mais en récompenſe ces arbres en ſont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils ſont tous grands, robuſtes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une ſanté vigoureuſe, telle que la doit procurer l'uſage unique d'un aliment ſalubre ; & c'eſt à des nègres que la nature a fait ce préſent.

Le voyageur *Dampier* fut le premier qui en parla. Il reſte encor quelques officiers qui ont mangé de ce pain, quand l'amiral *Anſon* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût ſupérieur. Si cet arbre était tranſplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie à l'invention de *Triptolême*, qui coûte tant de ſoins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière, avant que le bled puiſſe être changé en pain ; & quelquefois tous ces travaux ſont inutiles.

Le bled n'eſt pas aſſurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la caſſave nourriſſent toute l'amérique. Nous avons des provinces entières où les payſans ne mangent que du pain de chataignes, plus nourriſſant & d'un meilleur goût que ceux de ſeigle ou d'orge, dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au ſoldat. Toute l'Afrique auſtrale ignore le pain. L'immenſe archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes du Malabar & du Coromandel, les bords du Gange, fourniſſent un riz, dont la culture eſt beaucoup plus aiſée que celle du froment, &

qui le fait négliger. Le bled eſt abſolument inconnu dans l'eſpace de quinze cents lieues ſur les côtes de la mer glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous ſommes accoutumés, eſt parmi nous ſi précieuſe, que la crainte ſeule de la voir manquer cauſe des ſéditions chez les peuples les plus ſoumis. Le commerce du bled eſt par-tout un des grands objets du gouvernement; c'eſt une partie de notre être; & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée eſſentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens, & de nos femmes.

Le dictionnaire encyclopédique remarque avec très-grande raiſon, que le pain-béni, dont on ne mange preſque point, & dont la plus grande partie eſt perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainſi de ce ſeul article, l'Angleterre eſt au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les miſſionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoiſſes dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin; les habitans leur diſaient par interprêtes, Vous voulez nous baptiſer avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous ſommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confeſſer, & vous n'entendez pas notre langue; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens néceſſaires, le pain & le vin. Il eſt donc évident que votre réligion univerſelle n'a pu être faite pour nous. Les miſſionnaires répondaient très-juſtement que la bonne volonté ſuffit, qu'on les plongerait dans l'eau ſans aucun ſcrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa; & quant à la langue, que les miſſionnaires l'apprendraient dans quelques années.



ARBRE A SUIF.

ON nomme dans l'Amériqúe, *chandel-berri-trée*, ou *bai-berri-trée*, ou *l'arbre à ſuif* une eſpèce de bruyère, dont la baye donne une graiſſe propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle ſe plaît ſur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de bayes d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche & farineuſe; on les cueille à la fin de l'automne lorſqu'elles ſont meures; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante, la graiſſe ſe fond & s'élève au-deſſus de l'eau: on met dans un vaſe à part cette graiſſe réfroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire; ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, & alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce fuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal, qu'ils recueillent eux-mêmes, au-lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon, & des ſavonettes d'une odeur aſſez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges: mais les prêtres refusèrent de s'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme

un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodigué aux Indes orientales & occidentales ! le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

(Cet article est de M. *Durey*.)



A R C.

JEANNE D'ARC, DITE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc* surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues & pourront faire plaisir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gagain*, ni *Paul Emile*, ni *Polidore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Masson*, ni *même* Mariana, ne disent qu'elle était envoyée de DIEU ; & quand *Mariana* le jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte, *que le prince de la milice céleste lui apparut* ; j'en suis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens qui se copient tous les uns les autres supposent que la *Pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chassera les Anglais du royaume*, & ils y étaient encor cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une

longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire, ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie dans le Barrois ; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lys d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'égliſe de Ste. Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été priſe par les Anglais, en dépit de ſes prédictions & de ſes miracles, ſoutint d'abord dans ſon interrogatoire que *ſainte Catherine & ſainte Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ſes converſations avec le prince de la milice céleſte. Apparemment que ces deux ſaintes aimaient plus à parler que *ſaint Michel.* Ses juges la crurent ſorcière, elle ſe crut inſpirée ; & c'eſt là le cas de dire,

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII.* employaient le merveilleux pour encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que *Saintrailles* avait ſon berger, comme le comte de *Dunois* avait ſa bergère. Ce berger faiſait ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faiſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophêteſſe du comte de *Dunois* fut priſe au ſiége de Compiegne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophête de *Saintrailles* fut pris par *Talbot.* Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les ſuperſtitions, & qui n'ont pas le fanatiſme de punir les fanatiques.

Voilà ce me ſemble ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, & ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut emmenée à *Jean deLuxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & delà dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la *Pucelle* comme une sorcière arrêtée sur les limites de sa métropole. Il veut la juger en qualité de sorcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encor moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait ?) un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie*, *odorantem hœresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le saint siége, de livrer* Jeanne *à la sainte inquisition*.

La Sorbonne sa hâta de seconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg* : « Vous avez employé votre noble puissance » à appréhender icelle femme qui se dit *la Pucelle*, » au moyen de laquelle l'honneur de DIEU a été » sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, » & l'église trop fort déshonorée ; car par son occa- » sion idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine & autres » maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume . . . » mais peu de chose serait avoir telle prinse, si » ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'of- » fense par elle perpétrée contre notre doux créateur

&

» & sa foi, & la sainte église, avec ses autres mé-
» faits innumérables. . . . & si, serait intolérable offense
» contre la majesté divine s'il arrivait qu'icelle femme
» fût délivrée. » (*a*)

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appellait l'indigne évêque, l'indigne français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La Sorbonne, l'évêque & frère *Martin*, présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France : *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle* Jeanne *fût brièvement mise es mains de la justice de l'église.* Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *besogner* dans la ville. (C'est le terme dont on se servit.) Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de Sorbonne avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, *Martin*, présidait avec *Cauchon* ; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires ; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu *sainte Catherine* & *sainte Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda, à quoi elle a reconnu les deux saintes ? elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses ? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si, quand elle a vu *saint Michel*, il était tout nud ? elle répond, Pensez-vous que notre Seigneur n'eût dequoi le vêtir ?

Les curieux observeront ici soigneusement, que

(*a*) C'est une traduction du latin de la Sorbonne, faite longtems après.

Jeanne avait été long-tems dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui faiſait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de ſuite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers faiſaient dire trois meſſes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les faiſeuſes de miracles compagnes de *Jeanne*, (*a*) & ſoumiſes à frère *Richard*, ſe nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaiſſait à elle en humanité comme ami fait à ami, DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil deſſous, &c.

Voilà juſqu'à préſent le ridicule ; voici l'horrible.

Un de ſes juges, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'Oiſeleur*, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement juſqu'au point de cacher derrière un morceau de ſerge deux prêtres qui tranſcrivent la confeſſion de *Janne d'Arc*. Ainſi les juges employèrent le ſacrilège pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres Français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec qu'elle abſurde bar-

(*a*) Mémoires pour ſervir à l'*hiſtoire de France & de Bourgogne*, tome 1er.

barie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeller aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échauffaut.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *Pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la rélation que nous avons encor, d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette impoſture épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *Pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avoit point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.





ARDEUR.

LE dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine, & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes français, italiens, espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans: l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies, mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit, qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers:

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

& on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille*:

Une première ardeur est toujours la plus forte;
Le tems ne l'éteint point, la mort seule l'emporte.

& celui-ci de *Racine*:

Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate*.

J'ai su, par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.

Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux;
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expreſſion ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encor à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorſque toutes ces platitudes ſont arrangées en douze ſyllabes croient avoir fait des vers, & qui après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiſeux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures piéces de théatre, parmi leſquels on n'en trouve pas une ſeule qu'on puiſſe lire.



ARGENT.

MOT dont on ſe ſert pour exprimer de l'or. Monſieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or ? Monſieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent ; je ne ſuis pas en argent comptant : l'Italien vous dirait, *Signore non ho di danari*. Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques*, Me ferastu bonne chère ? Oui ; ſi vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel eſt le pays de l'Europe le plus riche en argent ? on entend par-là

quel eſt le peuple qui poſsède le plus de métaux repréſentatifs des objets de commerce. On demande par la même raiſon quel eſt le plus pauvre ? & alors trente nations ſe préſentent à l'envi ; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Ecoſſais & l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, & ſurtout le ſujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne, & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans les treizième, quatorzième & quinzième ſiècles, c'était la province de la daterie qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant ; auſſi faiſait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* diſait-on à un marchand. Il répondait, *autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des diſpenſes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas aſſez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela ; mais ils faiſaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie ; on n'avait que par eux du poivre & de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toſcans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient ſi pauvres en argent comptant, que *Charles VIII.* fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheſſe de Savoie, & de les mettre en gage, pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt : les Vénitiens ſoudoyèrent des armées plus fortes que la ſienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans ſon coffre & plus de vaiſſelle d'argent

ſur ſa table, que l'empereur *Maximilien* ſurnommé *Pochi danari.*

Les choſes changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes, en conquérans, & que les Eſpagnols eurent ſubjugué le Mexique & le Pérou avec ſix ou ſept cents hommes. On ſait qu'alors le commerce de Veniſe, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II.* maître de l'Eſpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Aſie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, & par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France, baiſaient à genoux les doublons catholiques; & le petit nombre d'angélots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Aſie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec ſon argent, ſans le fer de *Henri IV.* & les flottes de la reine *Elizabeth.*

Le dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Eſprit des loix*, dans lequel il eſt dit: « J'ai » oui déplorer pluſieurs fois l'aveuglement du con- » ſeil; de *François I.* qui rebuta *Chriſtophe Colomb* » qui lui propoſait les Indes; en vérité, en vérité, » on fit, peut-être par imprudence, une choſe bien » ſage. »

Nous voyons par l'énorme puiſſance de *Philippe*, que le conſeil prétendu de *François I.* n'aurait pas fait *une choſe ſi ſage.* Mais contentons-nous de remarquer que *François I.* n'était pas né, quand on prétend qu'il refuſa les offres de *Chriſtophe Colomb*; ce Génois aborda en Amérique en 1492, & *François I.* naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV.* & de la reine *Elizabeth*, avec celui de *Philippe II*;

le ſubſide ordinaire d'*Elizabeth* n'était que de cent mille livres ſterling : & , avec l'extraordinaire , il fut , année commune, d'environ quatre cent mille ; mais il fallait qu'elle employât ce ſurplus à ſe défendre de *Philippe II.* Sans une extrême économie elle était perdue , & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III.* ſe montait à la vérité à trente millions de livres de ſon tems ; cette ſomme était à la ſeule ſomme que *Philippe II.* retirait des Indes , comme trois à dix ; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III.* très-prodigue, très-volé , & par conſéquent très-pauvre : il ſe trouve que *Philippe II.* était d'un ſeul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV.* ce n'eſt pas la peine de comparer ſes tréſors avec ceux de *Philippe II.* Juſqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de ſon épée , & il vécut en chevalier errant juſqu'au tems qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été ſi pauvre , que le roi *Edouard III.* fut le premier qui fit battre de la monnoie d'or.

On veut ſavoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en en Eſpagne ? Il entre dans les poches des Français, des Anglais , des Hollandais qui font le commerce de Cadix ſous des noms Eſpagnols , & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries , du coton, du ſalpêtre, du ſucre-candi, du thé , des toiles, des diamans & des magots.

On demande enſuite ce que deviennent tous ces tréſors des Indes ? je réponds : Que *Sha Thamas-Koulikan* ou *Sha-Nadir* a emporté tout celui du grand-



mogol avec ſes pierreries. Vous voulez ſavoir où ſont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha-Nadir* a emportés en Perſe ? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles ; des brigands ſe ſont ſervis de l'autre pour ſe faire des partis. « Car, comme dit fort bien *Céſar*, avec de l'ar» gent on a des ſoldats, & avec des ſoldats on vole » de l'argent. »

Votre curioſité n'eſt point encor ſatisfaite ; vous êtes embarraſſé de ſavoir où ſont les tréſors de *Séſoſtris*, de *Créſus*, de *Cyrus*, de *Nabucodonoſor*, & ſurtout de *Salomon*, qui avait, dit-on, vingt milliards, & plus, de nos livres de compte, à lui tout ſeul dans ſa caſſette.

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez ſûr que du tems de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Dannemarck, la Pologne, la Ruſſie, n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le tems, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux ; & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment faiſaient les Romains ſous leur grand *Romulus* fils de *Mars* & d'une religieuſe, & ſous le dévot *Numa Pompilius* ? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendart, & pas une piéce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par haſard la femme d'un receveur général des finances ſe faiſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon anti-chambre un

Manlius, un *Curius* un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il ſervait à la fois d'armes & de monnoie. On ſe battait, & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces, payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; & les hommes avaient comme de tout tems la nourriture ; le vêtement & le couvert. Les Romains plus pauvres que leurs voiſins, les ſubjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'eſpace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnoie d'argent.

Les ſoldats *de Guſtave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnoie de cuivre pour leur ſolde, avant qu'il fît des conquêtes hors de ſon pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choſes néceſſaires à la vie, le commerce ſe fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange ſoit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu partout, que parce qu'ils ſont plus rares.

C'eſt en Aſie que commencèrent les premières fabriques de la monnoie de ces deux métaux, parce que l'Aſie fut le berceau de tous les arts.

Il n'eſt point queſtion de monnoie dans la guerre de Troye ; on y pèſe l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un tréſorier, mais point de cour des monnoies.

Ce qui a fait ſoupçonner à pluſieurs ſavans téméraires, que le pentateuque n'avait été écrit que dans le tems où les Hébreux commencèrent à ſe procurer quelques monnoies de leurs voiſins, c'eſt que dans plus d'un paſſage il eſt parlé de ſicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer ſa femme, quatre cents ſicles d'argent

monnoyé de bon alloi ; (*a*) *Quadringintos ſiclos argenti probatæ monetæ publicæ.* Le judicieux *Dom Calmet* évalue cette ſomme à quatre cent quarante-huit livres ſix ſous neuf deniers, ſelon les anciens calculs imaginés aſſez au haſard quand le marc d'argent était à vingt-ſix livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent eſt augmenté de moitié, la ſomme vaudrait huit cent quatre-vingt-ſeize livres.

Or comme en ce tems-là il n'y avait point de monnoie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela faiſait une petite difficulté dont il eſt aiſé de ſe tirer (*b*)

Une autre difficulté, c'eſt que dans un endroit il eſt dit, (*c*) qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. Conſultez ſur cela le vénérable *Bede*, *Raban Maure* & *Emmanuel Sa.*

Nous pourrions parler ici des richeſſes que laiſſa *David* à *Salomon* en argent monnoyé. Les uns les font monter à vingt-un, vingt-deux milliards tournois les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de garde du tréſor royal, ni de teſterdar du grand Turc, qui puiſſe ſupputer au juſte le tréſor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de Sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui

(*a*) Genèſe, chap. XXIII. v. 16.

(*b*) Ces hardis ſavans, qui ſur ce prétexte & ſur pluſieurs autres, attribuent le pentateuque à d'autres qu'à *Moyſe*, ſe fondent encor ſur les témoignages de *St. Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils diſent, ſi *St. Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Joſué* n'a pas été écrit par *Joſué*, & n'en eſt pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire auſſi que le pentateuque eſt très-admirable ſans être de *Moyſe* ? Voyez ſur cela le premier livre de l'*Hiſtoire critique du vieux teſtament*, par le révérend père *Simon* de l'Oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de ſavans, il eſt clair qu'il faut s'en tenir au ſentiment de la ſainte égliſe apoſtolique & romaine, la ſeule infaillible.

(*c*) Actes, ch. VII. v. 5.

ſont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, reſſerré, volé, ayant dans toutes ſes tranſmigrations demeuré conſtamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrêtiens, il y a encor une vieille loi qui ſubſiſte, c'eſt de ne point laiſſer ſortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi ſuppoſe de deux choſes l'une, ou que ces princes règnent ſur des fous à lier qui ſe défont de leurs eſpèces en pays étranger pour leur plaiſir ; ou qu'il ne faut pas payer ſes dettes à un étranger. Il eſt clair pourtant que perſonne n'eſt aſſez inſenſé pour donner ſon argent ſans raiſon, & que quand on doit à l'étranger il faut payer ſoit en lettres de change, ſoit en denrées, ſoit en eſpèces ſonnantes. Auſſi cette loi n'eſt pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, & il n'y a pas long-tems qu'ils ſont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choſes à dire ſur l'argent monnoyé ; comme ſur l'augmentation injuſte & ridicule des eſpèces, qui fait perdre tout-d'un-coup des ſommes conſidérables à un état, ſur la refonte ou la remarque avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voiſins, tous vos ennemis, à remarquer votre monnoie & à gagner à vos dépens, enfin, ſur vingt autres tours d'adreſſe inventés pour ſe ruiner. Pluſieurs livres nouveaux ſont pleins de réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir. Et ceux qui en gagnent, ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général, l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre eſt fertile ? On répond, que la choſe n'eſt pas praticable, attendu que

depuis la guerre de 1689 juſqu'à la fin de 1769 où nous écrivons, on a fait preſque ſans diſcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France ſans reſſource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'eſt un bon corps qui a eu la fiévre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait ſur l'argent de différens pays, adreſſez-vous à l'article *Monnoie* de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie. On ne peut en parler plus ſavamment & avec plus d'impartialité. Il eſt beau d'approfondir un ſujet qu'on mépriſe.



ARIANISME.

TOUTES les grandes diſputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Démoſthène*, *Archimède*, s'ils avaient été témoins de ces ſubtils ergotiſmes qui ont coûté tant de ſang?

Arius à l'honneur encor aujourd'hui de paſſer pour avoir inventé ſon opinion; comme *Calvin* paſſe pour être fondateur du calviniſme. La vanité d'être chef de ſecte eſt la ſeconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans eſt, dit-on, la première. Cependant ni *Calvin*, ni *Arius* n'ont certainement pas la triſte gloire de l'invention.

On ſe querellait depuis long-tems ſur la Trinité, lorſqu'*Arius* ſe mêla de la querelle dans la diſputeuſe ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les eſprits tranquilles & juſtes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins; les Pariſiens mêmes n'en approchent pas.



Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche, auteur de la *chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

« Voici une question incompréhensible, qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la » subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la » fureur de dominer, la rage de persécuter, le fana- » tisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare; » & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des » princes, qui pourtant en a produit beaucoup. » JESUS est-il verbe? s'il est verbe, est-il émané de DIEU dans le tems ou avant le tems? s'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui? ou est-il d'une substance semblable? est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? est-il fait ou engendré? peut-il engendrer à son tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? le saint Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? peut-il engendrer, peut-il produire? son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père & du fils? & comment, ayant précisément, la même nature, la même essence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même?

Ces questions si au-dessus de la raison, avaient certainement besoin d'être décidées par une église infaillible.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant

les tems d'*Arius* & d'*Athanafe*. Les Grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie s'avife de prêcher que DIEU étant néceffairement individuel, fimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eft trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius* eft tout fcandalifé de la monade d'*Alexandros*; il explique la chofe différemment, il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le Phrygien *Praxeas* grand ergoteur. *Alexandros* affemble vîte un petit concile de gens de fon opinion, & excommunie fon prêtre. *Eufébios* évêque de Nicomédie prend le parti d'*Arious*, voilà toute l'églife en feu.

L'empereur *Conftantin* était un fcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé fa femme dans un bain, égorgé fon fils, affaffiné fon beau-père, fon beau-frère & fon neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaifirs, je l'accorde; un déteftable tyran ainfi que fes enfans, *tranfeat*: mais il avait du bon fens. On ne parvient point à l'empire, on ne fubjugue pas tous fes rivaux fans avoir raifonné jufte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles fcholaftiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. (*a*) *Vous êtes de grands fous*, (leur dit-il

(*a*) Un profeffeur de l'univerfité de Paris, qui a écrit l'*hiftoire du bas empire*, fe garde bien de rapporter la lettre de *Conftantin* telle qu'elle eft, & telle que la rapporte le favant auteur du dictionnaire des héréfies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendreffe paternelle*, *finiffait en ces termes : rendez-moi des jours fereins & des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Conftantin* aux évêques, mais il devait auffi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurèle*, & même à *Julien le philofophe*,

expreſſément dans ſa lettre) *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos miniſtères, de faire tant de bruit ſur un ſujet ſi mince.*

Conſtantin n'entendait pas par *mince ſujet* ce qui regarde la Divinité ; mais la manière incompréhenſible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*hiſtoire de l'égliſe d'Alexandrie*, fait parler à-peu-près ainſi *Ozius* en préſentant la lettre de l'empereur.

« Mes frères, le chriſtianiſme commence à peine » à jouir de la paix & vous allez le plonger dans » une diſcorde éternelle. L'empereur n'a que trop » raiſon de vous dire, que vous vous *querellez pour* » *un ſujet fort mince.* Certainement ſi l'objet de la » diſpute était eſſentiel, JESUS-CHRIST que nous » reconnaiſſons tous pour notre légiſlateur, en au- » rait parlé ; DIEU n'aurait pas envoyé ſon fils ſur » la terre pour ne nous pas apprendre notre caté- » chiſme. Tout ce qu'il ne nous a pas dit expreſſé- » ment eſt l'ouvrage des hommes, & l'erreur eſt leur » partage. JESUS vous a commandé de vous aimer, » & vous commencez par lui déſobéir en vous haïſ- » ſant, en excitant la diſcorde dans l'empire. L'orgueil » ſeul fait naître les diſputes, & JESUS votre maître » vous a accordé d'être humbles. Perſonne de vous » ne peut ſavoir ſi JESUS eſt fait ou engendré. Et » que vous importe ſa nature pourvu que la vôtre » ſoit d'être juſte & raiſonnables ? qu'a de commun » une vaine ſcience de mots avec la morale qui doit » conduire vos actions ? Vous chargez la doctrine de » myſtères,

qui ne verſa jamais que le ſang des ennemis de l'empire en prodiguant le ſien, & non pas à *Conſtantin* le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même-tems le plus perfide & le plus ſanguinaire. Ce n'eſt pas écrire l'hiſtoire, c'eſt la défigurer.

» myſtères, vous qui n'êtes faits que pour affermir la » religion par la vertu. Voulez-vous que la religion » chrétienne ne ſoit qu'un amas de ſophiſmes ? Eſt-ce » pour cela que le CHRIST eſt venu ? Ceſſez de diſpu- » ter, adorez, édifiez, humiliez-vous, nourriſſez les » pauvres, appaiſez les querelles des familles au-lieu » de ſcandaliſer l'empire entier par vos diſcordes. »

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile ſpirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres, & de ſiècle en ſiècle on s'eſt perſécuté mutuellement juſqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que la perſécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorſque *Conſtantin* en avait fait l'ouverture, il ne ſavait encor quel parti prendre, ni ſur qui il ferait tomber la perſécution. Il n'était point chrétien, (*a*) quoiqu'il fut à la tête des chrétiens ; le baptême ſeul conſtituait alors le chriſtianiſme, & il n'était point baptiſé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était ſans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Euſebe* de Nicodémie, & le prêtre *Arios* euſſent raiſon ou tort ; il eſt aſſez évident par la lettre ci-deſſus rapportée qu'il avait un profond mépris pour cette diſpute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accuſèrent *Euſèbe* de Nicodémie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit Conſtantin dans ſa lettre à l'égliſe de Nicodémie, *par les prêtres & les diacres de ſa ſuite que j'ai pris*, &c.

Ainſi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la perſécution ſont établies avec le dogme ſans pouvoir en affaiblir la ſainteté. *Conſtan-*

(*a*) Voyèz l'article *Viſion de Conſtantin* dans l'Encyclopédie.

tin donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantiabilité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même, que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'est pas vrai. *Constantin*, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour ; plusieurs évêques inconsubstantiels, des ennuques, des femmes parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre *Eusèbe*, évêque de Césarée, connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement, accusait fortement *Eustate*, évêque d'Antioche, d'être sabellien ; & *Eustate* accusait *Eusèbe* d'être arien. On assembla un concile à Antioche ; *Eusèbe* gagna sa cause ; on déposa *Eustate* ; on offrit le siége d'Antioche à *Eusèbe* qui n'en voulut point ; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut le prélude des guerres de controverse. *Constantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire. De telles révolutions sont communes.

St. Athanase était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, disant qu'*Arius était excommunié ; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger ni coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Aussi-tôt nouveau concile à Tyr, & nouvel-

les lettres de cachet. *Athanase* est déposé par les pères de Tyr & exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi *Arius* & *Athanase* son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encor chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie selon l'ancien & l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce tems-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, & son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St. Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase* sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque, que DIEU ne put résister à la prière de *Macaire*; que sur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement; ce qui est impossible; mais enfin *Arius* mourut.

Constantin le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien* dans ses *Césars* dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis longtems, fut portée à un tel excès que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-tems sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel*, agitèrent l'empire avec violence. *Constance*, fils & successeur de *Constantin*, imita tou-

tes les cruautés de ſon père, & tint des conciles comme lui ; ces conciles s'anathématiſèrent réciproquement. *Athanaſe* courut l'Europe & l'Aſie pour ſoutenir ſon parti. Les Euſébiens l'accablèrent. Les exils, les priſons, les tumultes, les meurtres, les aſſaſſinats ſignalèrent la fin du règne de *Conſtance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'égliſe, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'égliſe, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conſcience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodoſe ſe déclara pour le concile de Nicée : mais l'impératrice *Juſtine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune *Valentinien*, proſcrivit le grand concile de Nicée ; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, qui ſe répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianiſme établi, l'embraſſèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, ſuivit leur communion par la même raiſon que les autres barbares avaient profeſſé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis ; & enfin, la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianiſme reparut vers le milieu du ſeizième ſiècle, à la faveur de toutes les diſputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les ſeuls dogmes qui parurent néceſſaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour ſauveur & pour juge : mais on nia ſa divinité, ſa conſubſtantiabilité, & juſqu'à la trinité.

Les principaux de ces dogmatiſeurs furent *Lelius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* ſe joignit à eux. On connaît ſa malheureuſe diſpute avec *Calvin*; ils eurent quelque tems enſemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut aſſez imprudent pour paſſer par Genève, dans un voyage qu'il faiſait en Allemagne. *Calvin* fut aſſez lâche pour le faire arrêter, & aſſez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu ; c'eſt-à-dire, dans le même ſupplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Preſque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour perſécuteurs & perſécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* ſollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Ils trouva cinq avocats qui ſignèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs ſont dignes de cet abominable ſiècle. *Gentilis* fut mis en priſon, & allait être brûlé comme *Servet*: mais il fut plus aviſé que cet Eſpagnol ; il ſe rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut ſauvé. Mais ſon malheur voulut enſuite, que n'ayant pas aſſez ménagé un baillif du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit, que les mots de *trinité*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe* ne ſe trouvaient pas dans l'ecriture ſainte, & ſur cette dépoſition, les juges, qui ne ſavaient pas plus que lui ce que c'eſt qu'une hypoſtaſe, le condamnèrent ſans raiſonner à perdre la tête.

Fauſtus Socin, neveu de *Lelius Socin*, & ſes compagnons furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Siléſie & en Pologne ; ils y fondèrent des égliſes, ils écrivirent, ils prêchèrent ; ils réuſſirent ; mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de preſque tous les myſtères, & plutôt une ſecte philoſophique paiſible qu'une ſecte militante, ils furent abandonnés ; les jéſuites qui avaient plus de crédit qu'eux, les pourſuivirent & les diſpersèrent.

Ce qui reſte de cette ſecte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, ſe tient caché & tranquille. La ſecte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embraſſèrent; *Samuel Clarke* célèbre curé de St. James, auteur d'un ſi bon livre ſur l'*exiſtence de* DIEU, ſe déclara hautement arien, & ſes diſciples ſont très-nombreux. Il n'allait jamais à ſa paroiſſe le jour qu'on y récitait le *ſymbole de ſaint Athanaſe*. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les ſubtilités que tous ces opiniâtres, plus philoſophes que chrétiens, oppoſent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eut un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la ſageſſe méthaphyſique de *Locke* ont plus occupé les eſprits. Les diſputes ſur la conſubſtantiabilité ont paru très-fades aux philoſophes. Il eſt arrivé à *Newton* en Angleterre la même choſe qu'à *Corneille* en France; on oublia *Pertharite*, *Théodore* & ſon recueil de vers, on ne penſa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les loix de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à ſa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du ſang, avait été brûlé à petit-feu dans une petite ville des Allobroges, maîtriſée par un théologien de Picardie.





ARISTÉE.

QUoi ? l'on voudra toujours tromper les hommes ſur les choſes les plus indifférentes, comme ſur les plus ſérieuſes ! Un prétendu *Ariſtée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien teſtament en grec, pour l'uſage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montauſier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'uſage du dauphin qui n'en faiſait aucun uſage.

Si on en croit cet *Ariſtée*, Ptolomée brûlait d'envie de connaître les loix juives ; & pour connaître ces loix que le moindre Juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il ſe propoſa d'envoyer une ambaſſade ſolemnelle au grand-prêtre des Juifs de Jéruſalem, de délivrer ſix-vingt mille eſclaves Juifs que ſon père *Ptolomée Soter* avait pris priſonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnoie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cent mille de nos livres.

Ptolomée ne ſe contenta pas de cette libéralité inouie. Comme il était fort dévot ſans doute au judaïſme, il envoya au temple à Jéruſalem une grande table d'or maſſif enrichie par tout de pierres précieuſes ; & il eut ſoin de faire graver ſur cette table la carte du Méandre fleuve de Phrygie ; (*a*) le cours

(*a*) Il ſe peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours de Méandre, mais ce qu'on appellait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuſes, c'était toujours un fort beau préſent.

de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On ſent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenſes vaſes d'or encor mieux travaillés ; il donna trente autres vaſes d'or, & une infinité de vaſes d'argent. On n'a jamais payé ſi chérement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes Juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtyle d'*Eléazar* qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dînèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arrivèrent ſoixante & douze interprètes, ſix de chacune de douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jéruſalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eut dix d'abſolument perdues, & diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiècles. Mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les ſoixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos, chacun d'eux fit ſa traduction à part en ſoixante & douze jours, & toutes les traductions ſe trouvèrent ſemblables mot pour mot ; c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, & qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; & on envoya encor au grand-ſacrifica-

teur pour ſon parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encenſoirs & des coupes d'or, un vaſe de trente talens d'argent, (c'eſt-à-dire du poids d'environ ſoixante mille écus) avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Preſque tout ce beau conte eſt fidélement rapporté par l'hiſtorien *Joſeph*, qui n'a jamais rien exagéré. *St. Juſtin* a enchéri ſur *Joſeph* ; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adreſſa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambaſſadeurs de *Ptolomée* à *Hérode* c'eſt beaucoup ajouter au merveilleux ; car on ſait qu'*Hérode* ne naquit que long-tems après le règne de *Ptolomée Philadelphe*.

Ce n'eſt pas la peine de remarquer ici la profuſion d'anacroniſmes qui règnent dans tout ce roman & dans tous leurs ſemblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans leſquelles l'auteur Juif tombe à chaque phraſe : cependant cette fable a paſſé pendant des ſiècles pour une vérité inconteſtable. Et pour mieux exercer la crédulité de l'eſprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à ſa manière ; de ſorte qu'en croyant cette aventure, il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces abſurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémiſſent de ces impoſtures ; la multitude infinie des menſonges fait des *Démocrites* & des *Héracilites*.

Fin du tome premier.

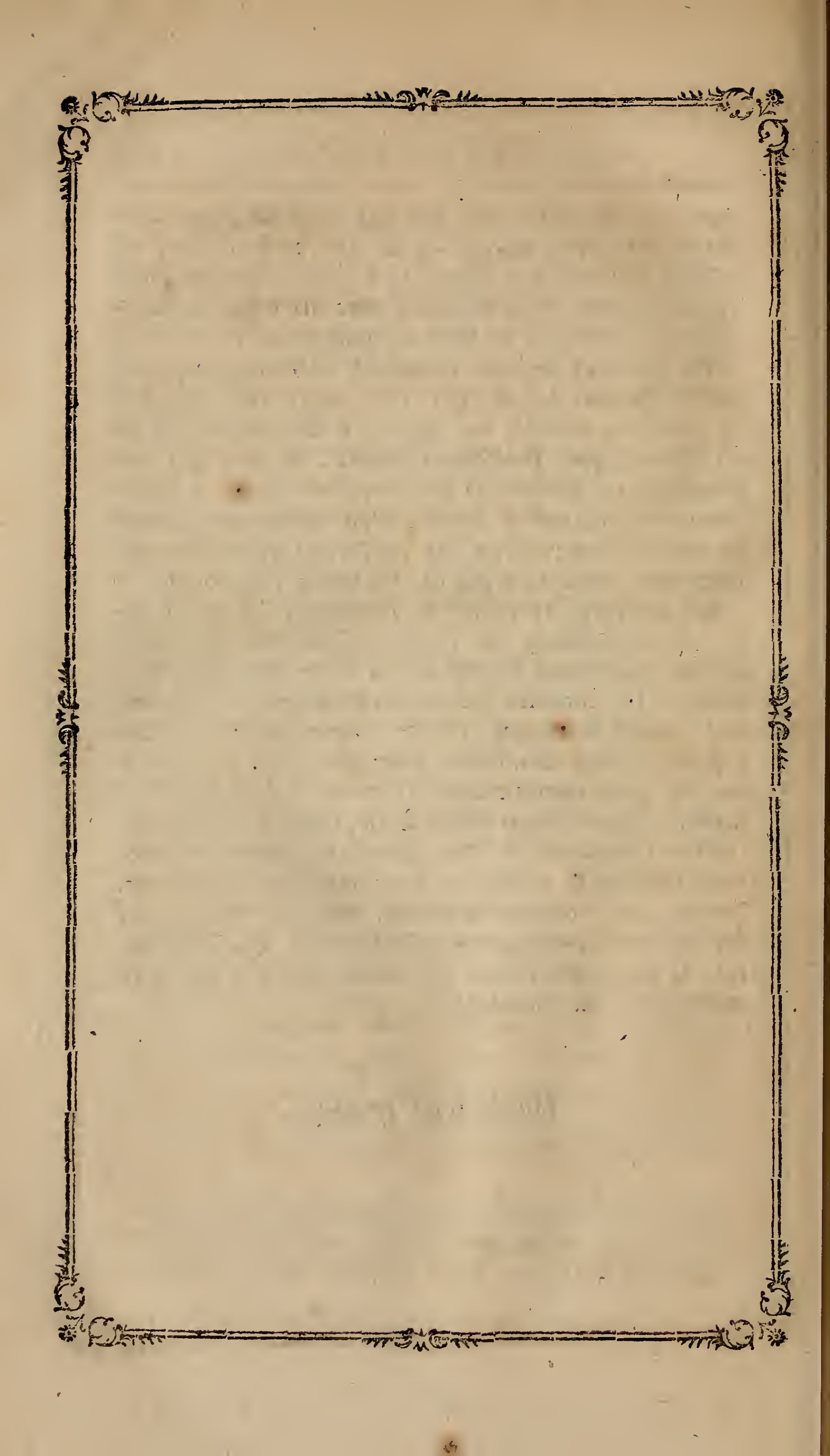




TABLE
DES ARTICLES

Des piéces contenues dans ce volume.

Fin de la table du tome premier.

